

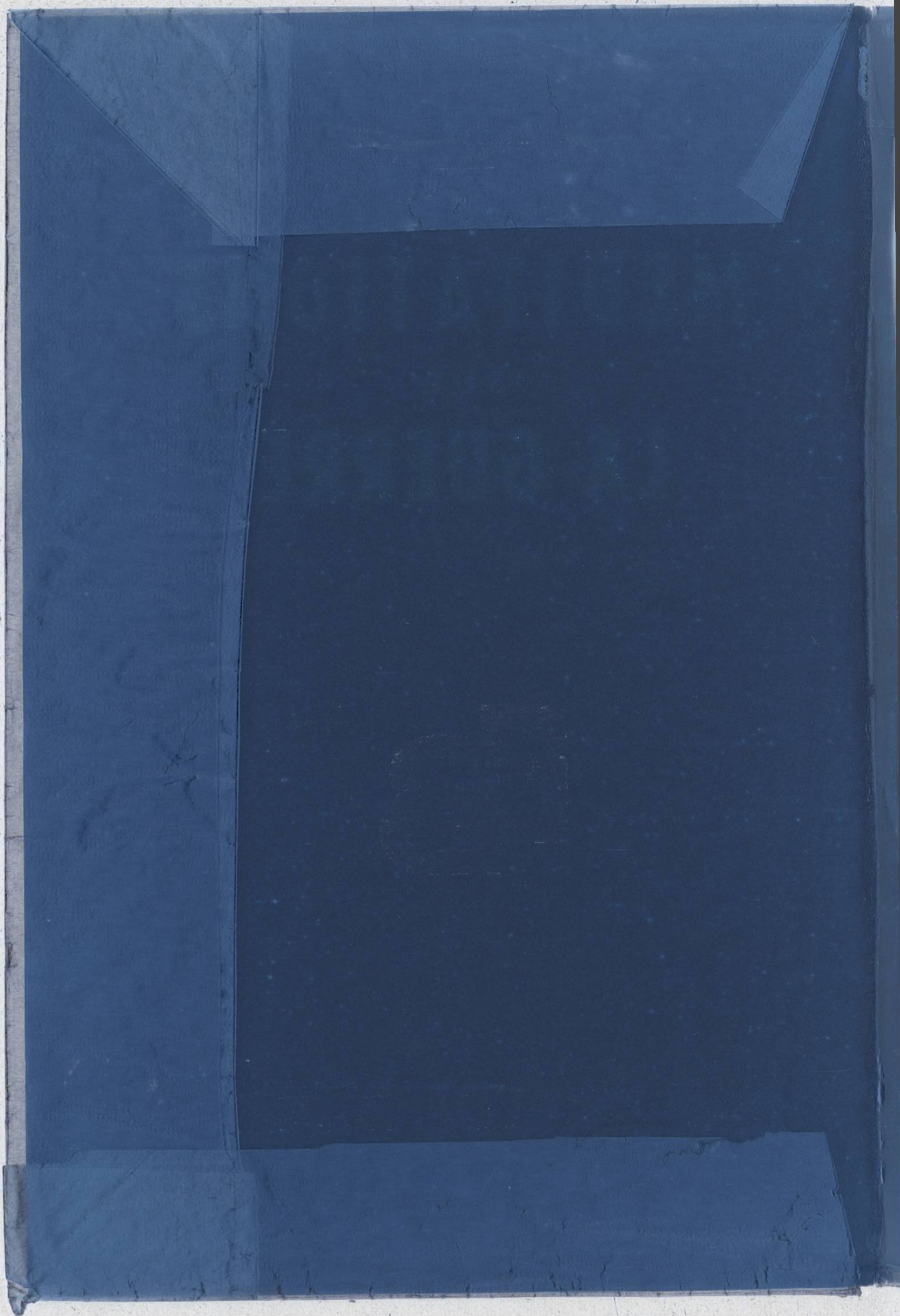
116
JEAN TOUSSEUL

42

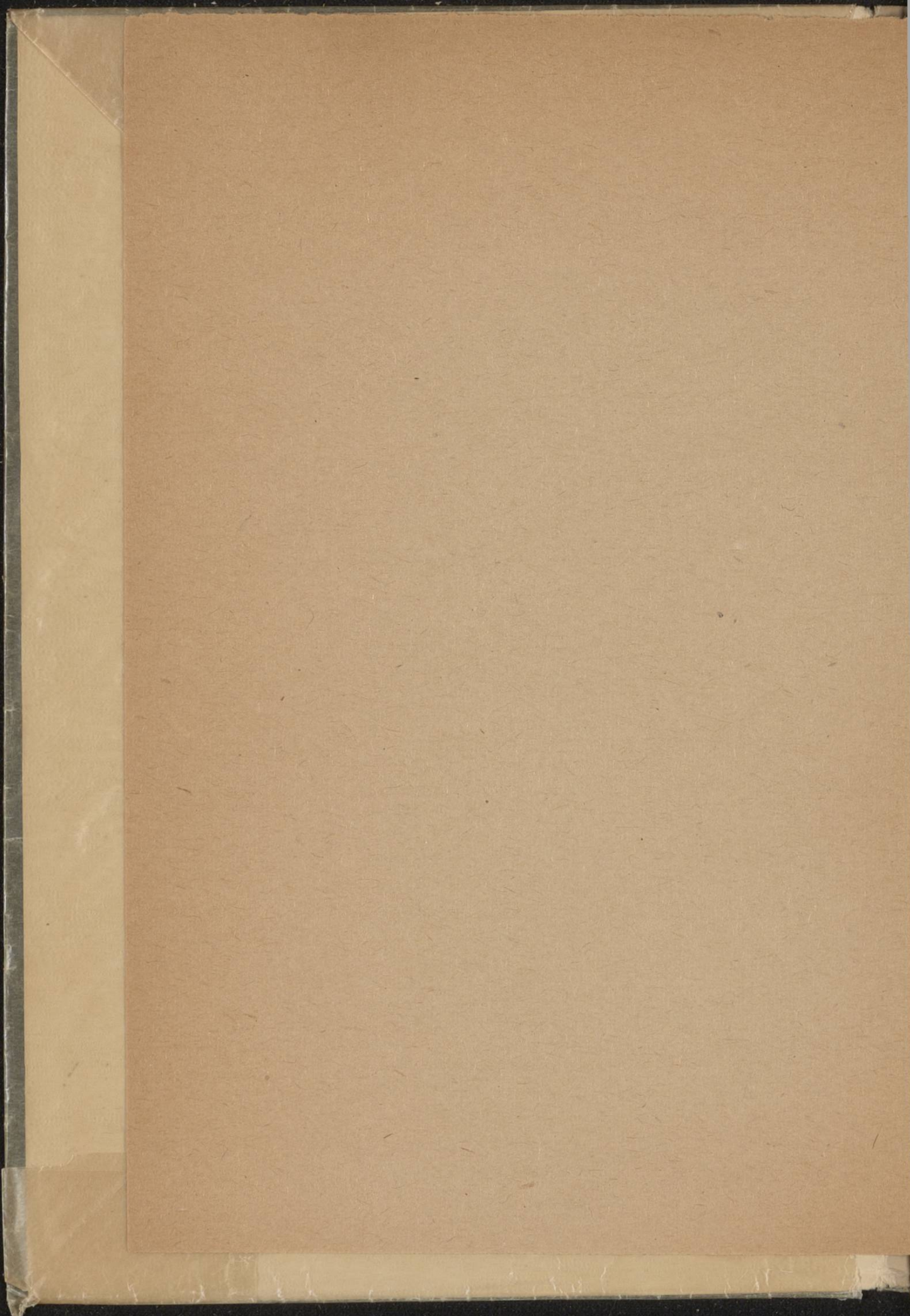
MÉDITATIONS
SUR
LA GUERRE

EB

LES ÉDITIONS DE BELGIQUE
35, RUE DE LAUSANNE - BRUXELLES



ML
A
8978





MEDITATIONS SUR LA GUERRE

Imprimé en Belgique.

DU MEME AUTEUR :
(AUX EDITIONS DE BELGIQUE)

Jean CLARAMBAUX :

1. *Le Village Gris* (1927).
2. *Le Retour* (1930).
3. *L'Eclaircie* (1931).
4. *La Rafale* (1933).
5. *Le Testament* (1936).

François STIENON :

1. *Le Cahier de François Stienon* (1938).
2. *La Cité Fortifiée* (1939).
3. *Le Livre de Raison* (1939).

La Parole du Franciscain (1928).

La Veilleuse (1929).

Au Bord de l'Eau (1932).

Le Passé (1933).

La Mouette (1933).

Les Oiseaux de Passage (1934).

Le Masque de Tulle (1935).

La Croix sur la Bure (1935).

Lutins (Bois gravés de Claire Pâques) (1935).

Humbles Visages (id.) (1935).

L'Épine Blanche (1936).

Almanach (Bois gravés de Claire Pâques) (1937).

La Roche de la Mère-Dieu (1937).

Tablettes (Bois gravés de Claire Pâques) (1938).

Feuillets Rustiques (Illustrations de Claire Pâques) (1939).

Vieilles Images (id.) (1940).

La Dame de la Tour (1940).

JEAN TOUSSEUL

MÉDITATIONS
SUR
LA GUERRE

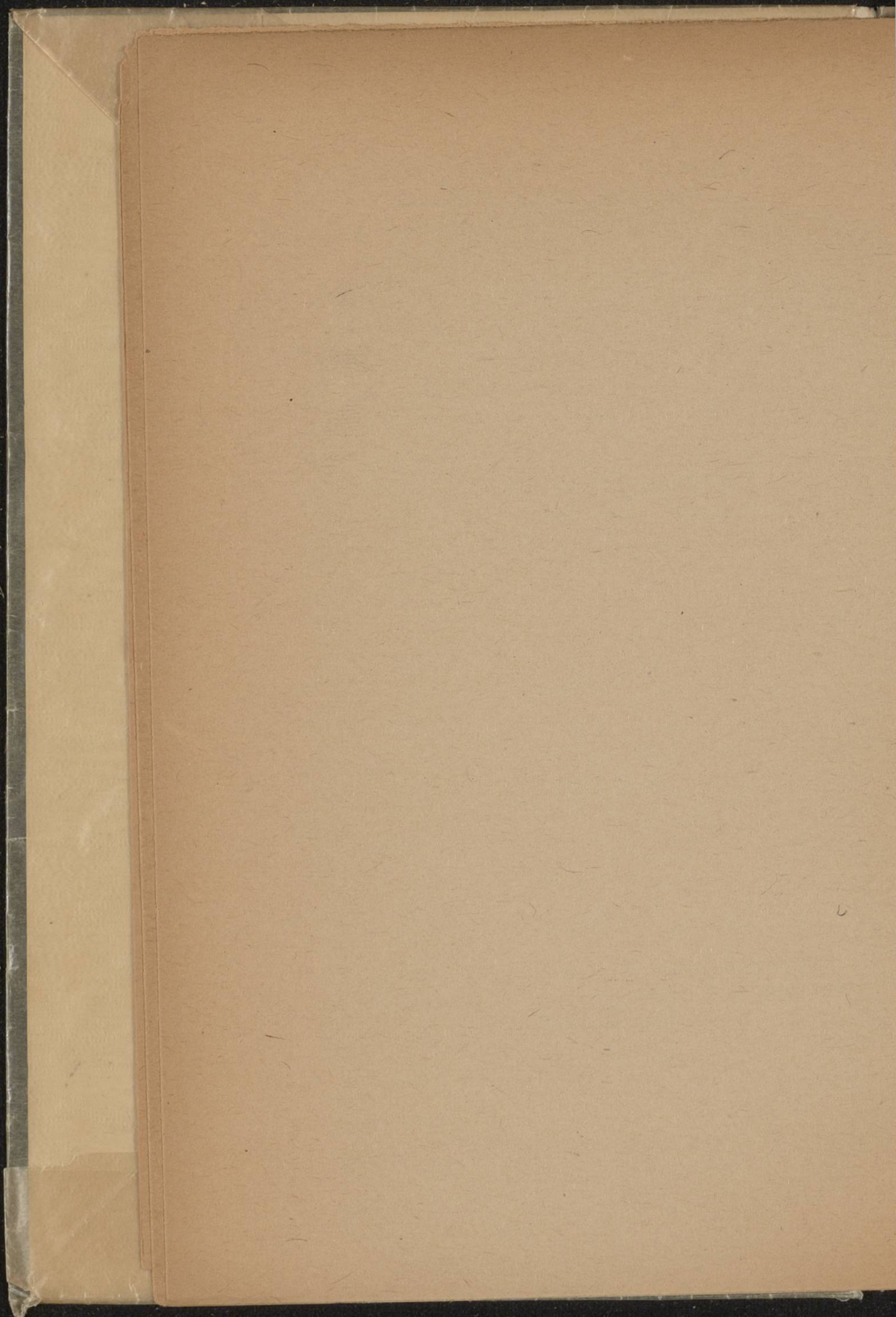


LES EDITIONS DE BELGIQUE
Max. Mention, directeur
35, RUE DE LAUSANNE - BRUXELLES
1942

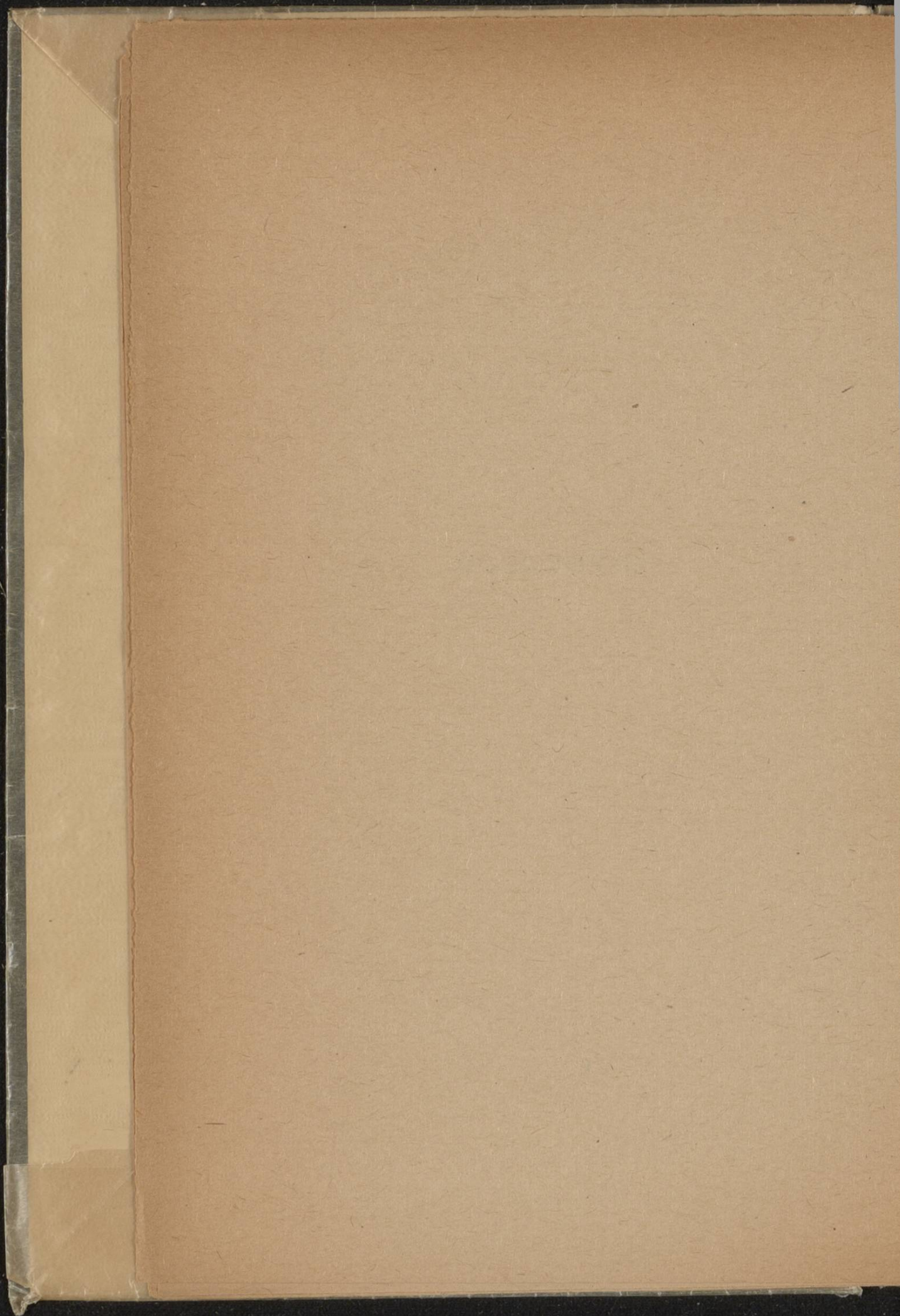
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER
JAPON, NUMÉROTÉS DE 1 A 50.

*Copyright by « Les Editions de Belgique », 1942.
Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.*

*A la mémoire de mon Ami Robert Ducarme,
mort au champ d'honneur,
à Hulste, le 24 mai 1940.*



Invocation.



Quand j'étais un enfant, je contemplais, mon Dieu, Votre Visage sur les images saintes, et je tremblais devant Vous, et pourtant j'aurais voulu m'élancer vers Vous. Aujourd'hui, je ne sais plus, hélas! quel Visage Vous avez — et c'est ma plus grande détresse —, je tremble encore en songeant à Vous, mais je n'ose plus m'élancer vers Vous, car Qui que Vous soyez, je ne suis pas digne que Vous m'écoutiez, puisque je ne suis qu'un pauvre homme qui a commis tous les péchés des hommes. Cependant il y a, à présent, tant de malheurs dans le monde que j'y songe jour et nuit et que je les vois, jour et nuit, passer devant mes yeux, et que je les sens tous dans mon cœur; et je pense souvent que les enfants des pays où gronde la guerre pourraient s'adresser à Vous, mon Dieu, Vous demander grâce et Vous prier de faire luire la paix sur l'Europe et sur le monde. Vous écouteriez peut-être ces voix d'enfants qui n'ont pas encore péché, qui ne connaissent pas encore la haine et

qui n'oublieront personne dans leurs prières. Nos cœurs sont trop lourds de rancune, notre invocation ne serait ni assez pure ni assez ailée pour monter jusqu'à Vous, et c'est sans doute pour cela que Vous ne nous écoutez pas. Confions donc nos espérances et notre sort aux bouches et aux mains innocentes pour que cesse bientôt l'œuvre aveugle du fer et du feu qui saccage la terre. Vous le savez, mon Dieu, beaucoup d'hommes ont songé à Vous depuis un an, mais ils avaient désappris à joindre les mains dont ils ne se servaient plus que pour gagner leur pain ou pour satisfaire leurs plaisirs, et, non plus que moi, ils n'osent se tourner vers Vous, malgré leur peur ou leurs souffrances. Il y a ainsi dans le monde des centaines de millions de prières qui ne sortent pas des lèvres des hommes, et pourtant si, un jour de grâce, miraculeux entre tous, chacun de nous s'était arrêté une minute devant Vous, mon Dieu, s'il avait déposé ses armes, oublié ses rancunes, joint les mains, cette minute eût assuré la paix au monde, car nous n'aurions jamais repris les armes, et, dans la bénédiction du grand silence qui eût caressé la terre, nos haines se seraient éteintes comme un feu de ronces dont on a débarrassé un champ. Il n'a manqué à l'Europe qu'une unique minute de recueillement, qu'un unique mot unanime de prière pour que les hommes se retrouvent vraiment et retournent à la tâche éter-

nelle et sainte qu'ils n'ont jamais eu le droit de délaïsser: semer, boulanger, tisser, bâtir.

Si, tous, nous Vous avons demandé, mon Dieu, de faire cesser les combats, nous les aurions arrêtés nous-mêmes sur le signe de Votre Main, car cette guerre dont nous souffrons, nous l'avons acceptée et donc voulue, et nous sommes tous bien coupables envers les morts: soldats tombés au champ d'honneur et à qui nous avons cruellement confié le soin de défendre notre vie et nos biens; femmes et enfants innocents déchirés par les bombardements. Nous sommes tous bien coupables aussi devant nos maisons dévastées, les champs en friche, les moulins sans blé, les foyers sans charbon. Ce n'est pas Votre œuvre, mon Dieu, puisque Vous ordonnez magnifiquement la course des étoiles, mais notre œuvre volontaire, et nous ne sommes dignes ni de Votre soleil, ni de nos champs, ni de nos outils, ni de nos maisons. Nous n'avons pas le droit de nous plaindre des malheurs que nous avons forgés nous-mêmes et qui nous accablent depuis des mois, mais les enfants que nous avons mis au monde ont le droit de s'en étonner et de s'en plaindre, et leurs reproches s'adressent à nous. Si j'ose aujourd'hui écrire ces lignes, à un moment où la plus grande ville de l'Europe brûle et saute, c'est que je voudrais, moi aussi, me débarrasser de mon crime et de mes remords par l'intercession des innocents qui

se tourneront vers Vous, mon Dieu. Je suis coupable, je le répète, du crime de la guerre parce que je n'ai pas employé toutes les heures de ma vie à lui barrer le chemin. Nous le regardons venir avec une curiosité effrayée ou haineuse, résignée ou cruelle, et nous nous enfonçons ainsi dans le péché. Nous sommes donc tous responsables de ses assassinats devant Vous, mon Dieu, et devant nos enfants. En ce moment, nous fouissons tous notre fosse commune et je ne connais aucune image de Prophète qui soit plus inattendue et plus bouleversante que notre besogne. Dans cette fosse immense, nous jetons pêle-mêle les corps de nos mères, de nos pères, de nos femmes, de nos frères, de nos sœurs, de nos enfants, des tonnes de blé, des tonnes de laine et des tonnes de houille au seuil d'un hiver affameur. Nous Vous blasphémons jour et nuit, mon Dieu, nous blasphémons Votre Œuvre, toute pitié, tout amour, toute raison, toute intelligence.

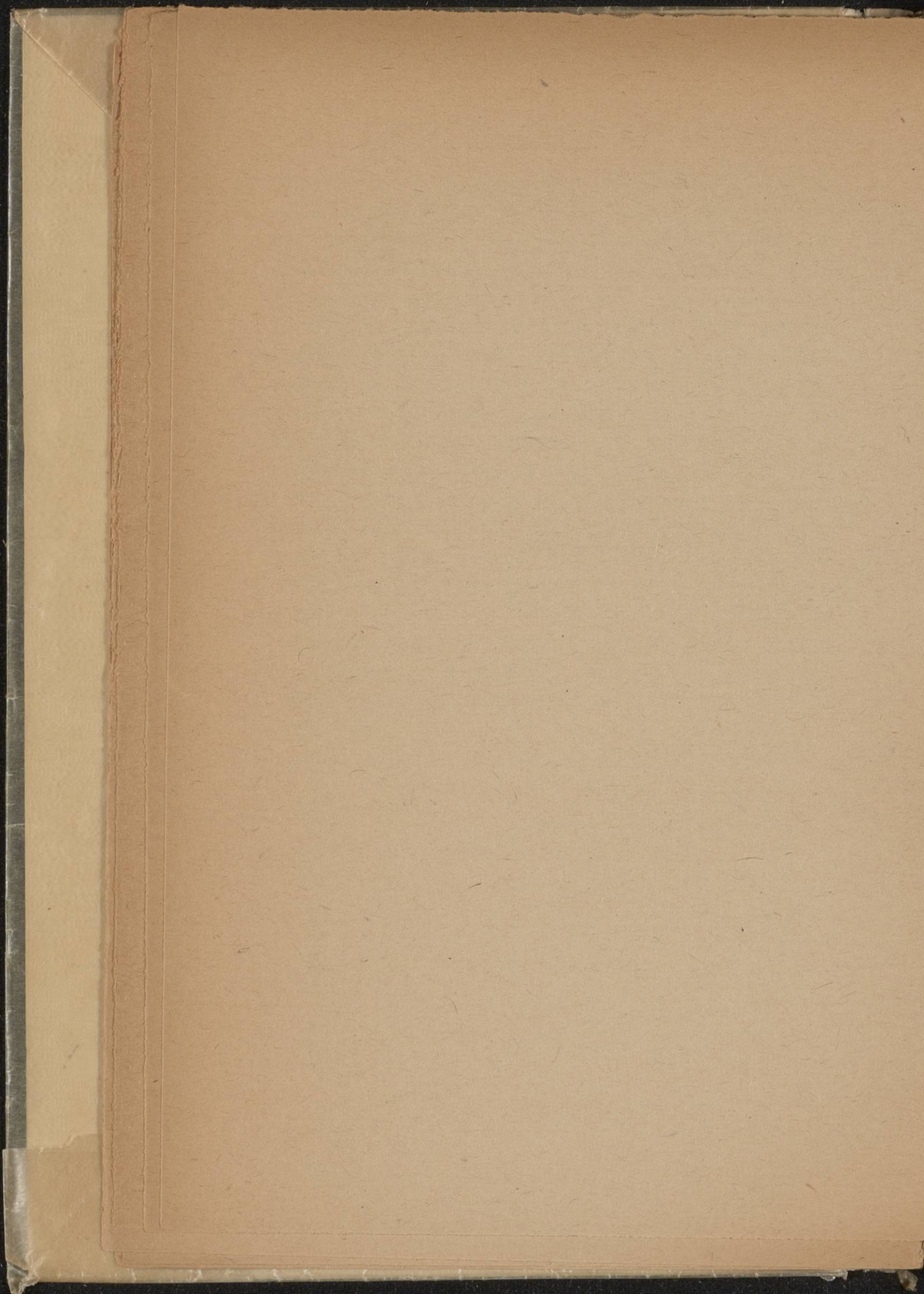
Nous ne sortirons ni de notre crime ni de notre peur si nous ne nous tournons vers Vous, mon Dieu, car Seul Vous pouvez chasser les forces mauvaises qui assaillent le monde, et, puisque nous sommes indignes de Votre Clémence, nous Vous amenons donc nos enfants dont les lèvres sont pures de tout blasphème et les mains pures de toute méchante action, pour qu'ils Vous prient, mon Dieu, de désarmer les hommes, de protéger les vivants,

d'épargner les maisons qui sont encore debout, les champs qu'on n'a pas encore ravagés, les usines qui fabriquent de la laine, les fosses qui donnent de la houille, les moulins qui donnent du pain, les bêtes qui donnent du lait; pour qu'ils Vous prient aussi, mon Dieu, de laisser dormir en paix nos anciens morts dont les cimetières sont bombardés, et nos morts d'hier dont les tombes fraîches sont perdues au bord des routes où passent encore le fer et le feu. Rendez-nous, mon Dieu, par l'intercession de nos enfants, la paix, le sommeil, le pain, la laine, la houille, le lait, et que Votre Main reconduise chez eux les soldats ravis de ne plus tuer, de ne plus brûler, que Votre Main les jette dans les bras de leur mère, de leur femme, de leurs enfants, qu'Elle les retienne sous leur toit, qu'Elle les revête de leurs effets d'hommes pacifiques et laborieux, qu'Elle éteigne les derniers incendies, qu'Elle étouffe la voix des derniers canons, qu'Elle noie les dernières bombes, qu'Elle bénisse le dernier mort, qu'Elle panse le dernier blessé. Nous ne sortirons ni de notre crime ni de notre peur sans Vous, mon Dieu, et sans la prière de nos enfants. Nous n'aurons ni repos ni cesse si nous ne joignons pas nos mains désarmées au milieu des mains jointes de nos enfants. Les meilleurs hommes de tous les pays savent que la haine engendre la haine, que le sang appelle le sang et que le feu appelle le feu. Nous

courons vers l'immense fosse commune de l'Europe, nous l'emplirons à moitié cette année, nous la comblerons dans vingt ans. Nous avons mis risiblement notre confiance dans la raison des hommes et Vous nous avez punis d'avoir oublié que Vous étiez, mon Dieu, notre unique Guide et notre éternel Refuge. Nous n'osons donc frapper à Votre Porte, mais voici nos enfants, nos centaines de millions d'enfants qui vont Vous prier pour le salut de leurs pères, de leurs mères, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs aïeux, de leurs églises, de leurs maisons, de leurs écoles, de leurs jardins, de leurs bêtes. Ecoutez-les, mon Dieu, et que les morts réconcilient, une fois pour toutes, les vivants; écoutez-moi comme au temps miraculeux de mon enfance où je Vous priais avec une telle ferveur que mon sommeil était visité par Vos Anges, beaux et graves, et que, le lendemain, à mon réveil, mon village tout entier, menu et paisible morceau de la nature, me semblait une prière.

8 septembre 1940.

L'Exode.



Le seize mai, j'ai traversé Bruxelles, ville ouverte et morte. La plupart des maisons des quartiers riches étaient fermées, leurs habitants en fuite; seuls des domestiques restaient dans ces grosses demeures. Les Bruxellois qui n'avaient pas quitté leurs maisonnettes ou leurs petites boutiques avaient déjà fermé leurs portes, car la nuit venait et des dizaines d'avions bourdonnaient dans le ciel pur et éteint de ce crépuscule d'été dont la soie pâle et douce était déchirée par la canonnade. Dans les rues se traînaient de pauvres paysans, recrues de fatigue, que les combats avaient chassés vers la capitale. L'aspect de Bruxelles était étrange, poignant, et toutes les routes qui menaient à la ville étaient bondées de fugitifs. Une grande terreur pesait sur la province. J'ai songé aux exodes du Moyen Age, aux torrents de fuyards roulant vers une cathédrale, des reliques saintes, un prélat vénéré. Voilà la première vaste image de la guerre que je vis: elle n'était pas sanglante, mais angoissante.

D'ailleurs, toute la journée, on avait entendu le grondement du canon: à Tirlemont? à Louvain? à Wavre?... Nous ne savions plus ce qui se passait (nous devinions seulement que la guerre avait travaillé dans la Campine et dans les Ardennes et qu'elle allait poursuivre son inhumaine besogne dans les Flandres); nous étions séparés du monde. La nuit était venue et une première étoile luisait, comme un signe sinistre et immobile, au-dessus de la ville faussement endormie, faussement silencieuse. Les paysans s'installaient sur les trottoirs, arrangeaient leurs matelas entre les charrettes, les bicyclettes et les brouettes, et déjà s'étendaient avec résignation, muets, toussants. Puis une lueur rouge bougea sur la capitale: un incendie. On n'entendait nulle sonnerie d'alarme; nulle pompe ne bondissait vers le feu. La cité était abandonnée à elle-même; jamais elle n'avait joui d'un silence aussi profond, aussi reposant — et personne ne dormait: on était aux écoutes. Nul bruit ne venait des grandes routes des provinces conquises, mais déjà nous voyions les colonnes sans fin de l'invasion s'allonger jusqu'aux portes de la capitale, obscure et morte autour de cette grosse maison qui brûlait, nous ne savions où.

J'ai vu passer devant la fenêtre de mon ermitage du Brabant de pauvres gens du pays de Liège qui se sauvaient vers les Flandres d'où ils ne revinrent pas tous: un reflux ramena des survivants dans

notre rue et les conduisit vers Bruxelles. D'autres venaient des régions bombardées et s'en allaient à la garde de Dieu et des routes inconnues. Ils repassèrent ici un jour, un peu plus misérables, indiciblement fatigués. Pendant une longue semaine, je vis ce poignant va-et-vient de malheureux talonnés par la peur du canon et de la faim. Les uns s'arrêtaient à mi-chemin, les autres allaient devant eux, vers des villes et des villages ignorés où l'on ne comprendrait pas leur langage. Puis, brusquement, les chaussées devenaient désertes: là où passaient à toute heure du jour des gens et des voitures, c'était le vide, étrange, inquiétant. Quel danger avait retenu tout à coup le flot de fuyards au nord ou à l'ouest? Enfin, un homme réapparaissait, seul, mais allant d'un pas tranquille. On croyait voir arriver un messager de paix — et il était bientôt suivi par d'autres voyageurs et par des charrettes couvertes d'un matelas. Ce reflux dura des jours et des jours — les nuits étaient mortes —; des maisons restaient vides, des chemins abandonnés, des champs déserts. Puis la procession devint interminable: des gens d'ici ramenaient avec eux des gens des Flandres que le canon, qui avait bondi jusque-là, chassait à leur tour de leurs demeures... Trois millions de fuyards errèrent ainsi sur des routes inconnues, repoussés d'un croisement à l'autre, mendiant un pain introuvable, un asile déjà occupé,

abandonnant finalement au bord du chemin ce qu'on avait emporté, ce qui était le plus précieux dans la maison lointaine qui peut-être s'écroulait et fumait encore. Un de mes chers villages du bord de la Meuse, qui comptait cinq mille habitants, n'en garda qu'une centaine; une villette proche, de sept mille âmes, n'en garda que trois cents; en aval, une autre villette de quatorze mille feux vit s'en aller treize mille fuyards; et l'on m'a rapporté l'histoire de ce soldat allemand qui, dans une troisième villette du bord de la Meuse, après avoir parcouru des rues vides, découvrit enfin au fond d'un couvent une vieille sœur à moitié aveugle et deux vieilles pensionnaires impotentes. Voilà une image du Moyen Âge, cette rencontre du soldat étranger et de trois vieilles infirmes dans une ville abandonnée à l'invasion.

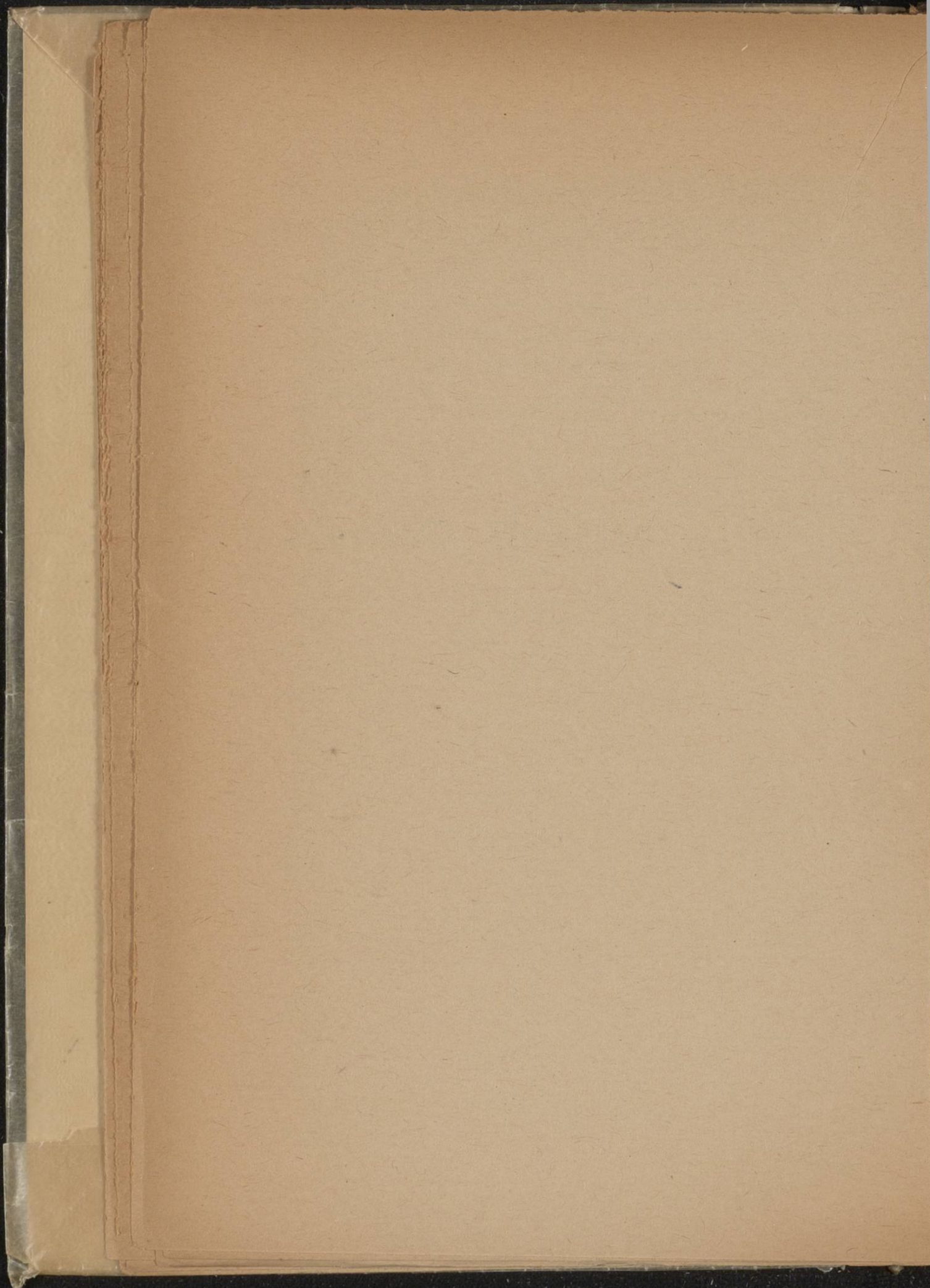
On dit que plusieurs milliers de fuyards ont perdu la vie sur les chemins de l'exode. On cite les noms de familles écrasées dans leurs autos sur les routes du Nord. Des fugitifs ont laissé des défunts dans la campagne française ou flamande; les cadavres d'un homme, de sa femme et de leur fillette ont été abandonnés une semaine dans une rue d'une ville côtière des Flandres en proie jour et nuit aux bombardements. Des soldats sont rentrés dans leur maison vide où personne: ni père, ni mère, ni femme, ni enfant, n'a encore reparu. Des bébés inconnus

ont été recueillis çà et là; des adolescents sont revenus sans leurs parents qu'ils ont perdus en chemin dans le cours d'une alerte meurtrière. Des soldats prisonniers écrivent vainement à des absents qui sont peut-être des morts. On a rencontré une femme qui emmenait le cadavre de son nouveau-né attaché au guidon de sa bicyclette; on a découvert un adolescent mourant de faim dans un fossé et à qui une goutte de rhum permit de murmurer avant qu'il ne s'endormît pour toujours: « Maman »; on a vu une vieille femme qui avait conjuré les siens de l'abandonner au bord du chemin et qui priait en attendant de rendre le dernier soupir; on a enterré le cadavre d'une femme dont on ne connaît que le prénom — qu'on a lu dans une bague, entrelacé au prénom de son époux... Voici des morts de chez nous: deux enfants (onze et seize ans), deux frères tués à Cambrai; un autre (quinze ans) tué à Calais; une fillette (douze ans) tuée à Renescure; une famille (père, mère et fille) tuée à Boulogne-sur-Mer; une jeune fille (vingt ans) tuée à Preux-aux-Sars; une autre (même âge) à Abbeville... Après la tragédie des Flandres, où sont enterrés tant de fuyards accourus des Ardennes, du pays de Liège, du Condroz, de la capitale, il y eut une zone infernale dans le nord de la France, dès la dernière semaine de mai; et cette zone gardera de tragiques secrets, car le travail d'immondes détrousseurs de cadavres ne

permet pas d'identifier certains morts: bien des gens ne retrouveront jamais leurs « perdus » et ne sauront jamais où reposent leurs trépassés; et des maisons resteront mystérieusement vides. Voilà une image sans héroïsme et sans gloire — car ces tués n'ont pu lever que leurs mains jointes vers les obus —, une image cruelle et infiniment triste de la guerre.

7 août 1940.

Trois Mois de Guerre.



Voici donc exactement trois mois que la guerre sévit sur la Belgique. Le vendredi dix mai, vers cinq heures du matin, nous fûmes réveillés par les sirènes. Nous connaissions ce lugubre signal, car les avions allemands ou anglais traversaient de temps en temps le ciel de la Belgique et nos canons leur envoyaient quelques obus. Mais, ce matin du dix mai, le bourdonnement des moteurs et les détonations de nos canons étaient plus tenaces. Nous descendîmes dans la cave. Nous n'attendîmes pas une minute la chute des premières bombes qui firent trembler la maison, et je dis: « C'est la guerre ». Les explosions m'avaient brusquement rappelé les bombardements de Namur en 1918. Je voulus voir ce qui se passait et je courus au jardin: un avion fendait le ciel, descendait entre les arbres, échappait aux grenades — lumineuses dans l'aube grise — et de nouvelles bombes éclatèrent à deux kilomètres de notre maison. L'air était bourdonnant et sifflant: un essaim d'appareils allemands volant très haut se

dirigeaient vers l'Angleterre et nos canons tiraient aux quatre coins du village. Il n'y eut aucune accalmie ce jour-là: je pris mes repas au jardin, surveillant le ciel, courant allumer mon poste de radio, et, plusieurs fois, nous dûmes nous réfugier dans l'abri que j'avais fait maçonner, la première semaine de septembre, dans le fond de notre enclos. La radio nous apprit qu'on se battait sur toute la frontière et, de temps en temps, elle annonçait l'arrivée d'un groupe d'appareils allemands. Deux ou trois journées s'écoulèrent ainsi, fiévreuses, dramatiques: déjà nous savions que le canal Albert était franchi. Nous passâmes plusieurs nuits dans l'abri, et son odeur de sépulcre, c'est-à-dire de terre humide, nous incommodait. Ces nuits étaient assez calmes, mais, vers quatre heures du matin, le sinistre bourdonnement envahissait tout le ciel et les avions allemands passaient au-dessus du village, allant vers la Grande-Bretagne. Quinze jours plus tard (et, jusqu'à maintenant, il en fut ainsi) les avions anglais choisirent le même chemin, à l'aller et au retour. Vraiment je n'ai pas eu la main heureuse en bâtissant ici mon ermitage.

Déjà nous connaissions la gravité des dégâts et le nombre des morts des environs, et des échos d'autres bombardements nous étaient rapportés par la presse ou la radio. En ces splendides journées de mai, nous vivions au jardin, descendions dans l'abri,

remontions, interrogeons le ciel et l'horizon que les avions allemands ne quittaient pas. Les alertes et les canonnades se succédaient, effrayant les oiseaux, arrêtant au crépuscule le dernier chant des merles, qui, d'ailleurs, nous abandonnèrent bientôt à notre sort de sédentaires. Nous revîmes des soldats belges et je compris que l'avance allemande progressait dangereusement: on parlait déjà de la seconde ligne de défense dont un point se trouvait à quelques kilomètres de chez nous. Dans la rue passaient des convois anglais; et des maisons se vidaient: les habitants fuyaient dans leur auto vers la France. Nous savions que les Allemands avaient atteint Diest, Saint-Trond, Waremme... Brusquement, la grosse artillerie gronda vers l'est: Wavre? Louvain? Tirlemont?... Puis l'artillerie se tut. Les soldats belges quittaient la région, les Anglais s'y installaient et en préparaient la défense, trouant les murs des jardins et les pignons des habitations. On allait se battre ici, disaient les Britanniques. Nous dûmes donc abandonner notre petite maison. J'ouvris la cage du pinson (il était en captivité depuis plusieurs années quand on me l'avait donné et je craignais qu'il ne mourût de faim si je lui rendais la liberté). La saison était clémente: je remis à la garde de Dieu ce petit oiseau si familier, si amusant, dont j'étais le domestique depuis cinq ans. Je semai des graines dans le parc des moineaux, et nous partîmes

pour Bruxelles, ville ouverte. Nous n'y restâmes qu'une journée et demie et deux nuits, et la seconde de ces nuits fut agitée. D'abord, tous les ponts du canal, minés par les Anglais, sautèrent l'un après l'autre, et cela dura des heures; puis les Britanniques bombardèrent les alentours: nous entendions siffler les obus au-dessus des toits et un éclat d'acier vint tomber devant la porte de la demeure où nous nous étions installés. Les canons des Allemands — qui venaient d'arriver — répondaient à l'artillerie anglaise. Enfin, tout s'apaisa.

Le matin, nous voulûmes revoir notre maison et nous nous mîmes en route. Des usines brûlaient le long du canal; des débris de vitres et de briques arsemaient les rues du village que nous traversions. Nous arrivâmes sur une hauteur: notre maisonnette était toujours debout. Nous nous pressâmes: je songeais à ma bibliothèque; ma femme songeait à ses armoires. La porte de notre maison était intacte — et l'intérieur aussi: personne n'avait mis le pied chez nous pendant notre absence. On ne voyait âme vivante, ni belge ni allemande. Enfin, nous aperçûmes deux voisins, puis deux autres; mais ailleurs les demeures étaient vides. Des avions anglais revenaient déjà et bombardaient des usines à quelques centaines de mètres, au nord. Nous vécûmes ainsi des journées et des nuits agitées, ne mangeant que d'une dent, ne dormant que d'un œil, et, à la

moindre détonation, notre chien nous regardait: il connaissait mieux que nous le chemin de l'abri. Nous entendions gronder le canon dans les Flandres; j'allumais mon poste de radio entre deux alertes ou même pendant les alertes: je voulais savoir ce qui se passait. Notre région était presque intacte, mais des voyageurs racontaient les destructions de Wavre, de Louvain, de Tirlemont. J'ignorais le sort des forts de Liège et de Namur. Nous savions seulement qu'on se battait dans les Flandres. Le canon se tut brusquement et, dès le surlendemain, des fugitifs nous signalèrent les ruines que la guerre avait amoncelées là-bas. Quelques jours plus tard, des revenants épuisés nous annoncèrent le sort de Tournai, de quelques villes du nord de la France ou de la côte belge. Nos journées devinrent plus calmes, mais les nuits restaient angoissantes: les avions anglais survolaient la région, une heure, deux heures, lâchaient leurs fusées, cherchaient patiemment leur proie, lâchaient leurs bombes, repartaient, revenaient, guettés par les projecteurs allemands, par les canons, par les rubans livides des mitrailleuses. Je n'oublierai jamais ces familières images nocturnes! Puis des lueurs montaient brusquement du sol, les explosions déchiraient l'air et secouaient la maison. Ou bien, pendant la journée, un avion se glissait tout à coup entre deux nuages bas, laissait tomber sa charge et s'en allait par-dessus

les nuées. Entre-temps nos soldats revenaient, fatigués, résignés, suivis par des fugitifs qui racontaient les horreurs des bombardements de la côte française. Des maisons restaient vides autour de la nôtre. Au moment où j'écris ces lignes, des volets sont toujours clos et nous n'avons pas la moindre nouvelle de certains voisins: nous croyons qu'ils ont péri dans le nord de la France. A présent, la vie s'écoule, morne et anxieuse. Seules les nuits de forte pluie ou d'orage sont vraiment paisibles...

10 août 1940.

La Tâche éternelle.

Je n'ai jamais ressenti l'âpreté de l'exil comme au début de cette guerre. Durant les journées et les nuits où le bourdonnement sinistre des avions, les bombes fulgurantes, le grondement du canon, qui bondit en une semaine de l'est à l'ouest, bouleversèrent la tranquillité pensive et silencieusement laborieuse de mon ermitage, je songeais sans cesse et sans fin aux bonnes gens et aux vénérables images que j'avais laissées dans mon pays natal, et, dès que la rumeur de la tempête diminua autour de mon jardin, j'envoyai quelques lettres chez nous. Je n'avais pas le courage de me mettre en route; je craignais de trébucher sur des ruines, d'entendre l'immense plainte étonnée de mes villages détruits, de sentir l'odeur des incendies et des cadavres, de voir enfin l'irréparable désolation de ma province. Car la Meuse était là, serviable, généreuse quand la paix sourit sur ses collines, mais redoutable quand la guerre se rue sur ses rives. On la défendait, cette Meuse, ses forts étaient devenus des vol-

cans et, pourtant, au bout de quatre jours, les envahisseurs contournaient Namur. Que se passait-il là-bas? Que devenaient les gens, les églises, les maisons, les arbres, les chemins? La tourmente avait épargné mon ermitage: nos murs, nos carreaux, notre jardin étaient intacts — et je n'en éprouvais nul contentement, car mes biens étaient plus vastes qu'une maisonnette et qu'un courtil: je possédais en mon cœur, depuis mon enfance, toute une province, et j'ignorais le sort de mon Namurois, qui est mon pays de sauveté chaque fois que je souffre. J'aurais donc voulu être là-bas, m'appuyer contre le pignon tiède d'une vieille demeure ou le tronc puissant d'un arbre centenaire, et il me semblait que j'aurais été plus vaillant sous la rafale qui venait de me terrasser et d'anéantir, en quelque sorte, vingt-cinq années de mon travail et de ma vie, mes vingt-cinq livres de bonne volonté, tout le rayonnement de ma pensée et de mon cœur. Je n'avais pu barrer le passage à la guerre contre laquelle je luttais depuis toujours, j'étais devenu un homme inutile et chétif; j'aurais voulu cacher mon désespoir et ma faiblesse sous un vieux toit ou un vieil arbre de ma province — y restait-il un toit ou un arbre? —, demander pardon aux petits enfants de chez nous et m'endormir sur le sol sacré de mon hameau natal en cherchant une dernière image paisible dans mon cher horizon dévasté.

Je ne dormis guère durant un mois. Puis je reçus une première lettre: tout allait bien! Une main divine avait nettoyé le ciel sombre de mon village et de mon attente: la plupart de nos gens étaient partis, mais les églises, les maisons et les arbres étaient debout, les chemins et les campagnes, paisibles. Je reçus une deuxième lettre: mes chères gens rentraient, des gens de mon sang, enfants, eux aussi, d'un de mes ancêtres vénérés. Puis j'eus des nouvelles des orphelins de mon frère; puis des amis m'écrivirent. Chacun avait deviné mon immobile angoisse et me rassurait. À la sinistre image de mes villages vides succédait une douce vision: l'immuable visage de mes campagnes (mon immuable fortune) me souriait avec résignation par delà le bourdonnement et les fumées de la guerre. Il y avait des morts, hélas! De braves paysans, étonnés d'être tués chez eux, dans leur hameau innocent, par un éclat d'obus; des soldats de notre pays et des soldats étrangers; et des fugitifs ne reviendraient plus dans leur Namurois: on les avait enterrés très loin, au bout de la route de leur exode. Cependant les portes closes se rouvraient, les cheminées fumaient, on nettoyait les jardins envahis par les mauvaises herbes ou sauvagement labourés par les bombes; les cloches des églises sonnaient, les bêtes errantes retrouvaient leurs maîtres. De grands oiseaux de malheur traversaient encore le ciel, mais on se penchait farouchement sur

la terre, on récoltait, on boulangeait. Les villages revivaient et je me sentais revivre à mon tour, comme si toute cette résignation et toute cette vaillance avaient franchi des lieues de campagnes plates pour m'associer à la tâche éternelle des gens de ma race. À mon tour, je nettoyai mon jardin abandonné. Bien que mon accablement fût sans borne, je ne voulus pas trahir l'antique besogne de mes pères, je repris mes outils rouillés, je bêchai, je semai, malgré les grands oiseaux livides qui effleuraient mes arbres ou qui, glissant des hauteurs du ciel splendide de l'été, lâchaient leurs bombes à vingt minutes de marche de notre maison et la secouaient des fondements au grenier. Je quittais tout à coup mes outils, je regardais ce ciel à la fois généreux et inhumain, je secouais la tête, comme pour protester contre un injuste malheur, puis je reprenais ma besogne, machinalement.

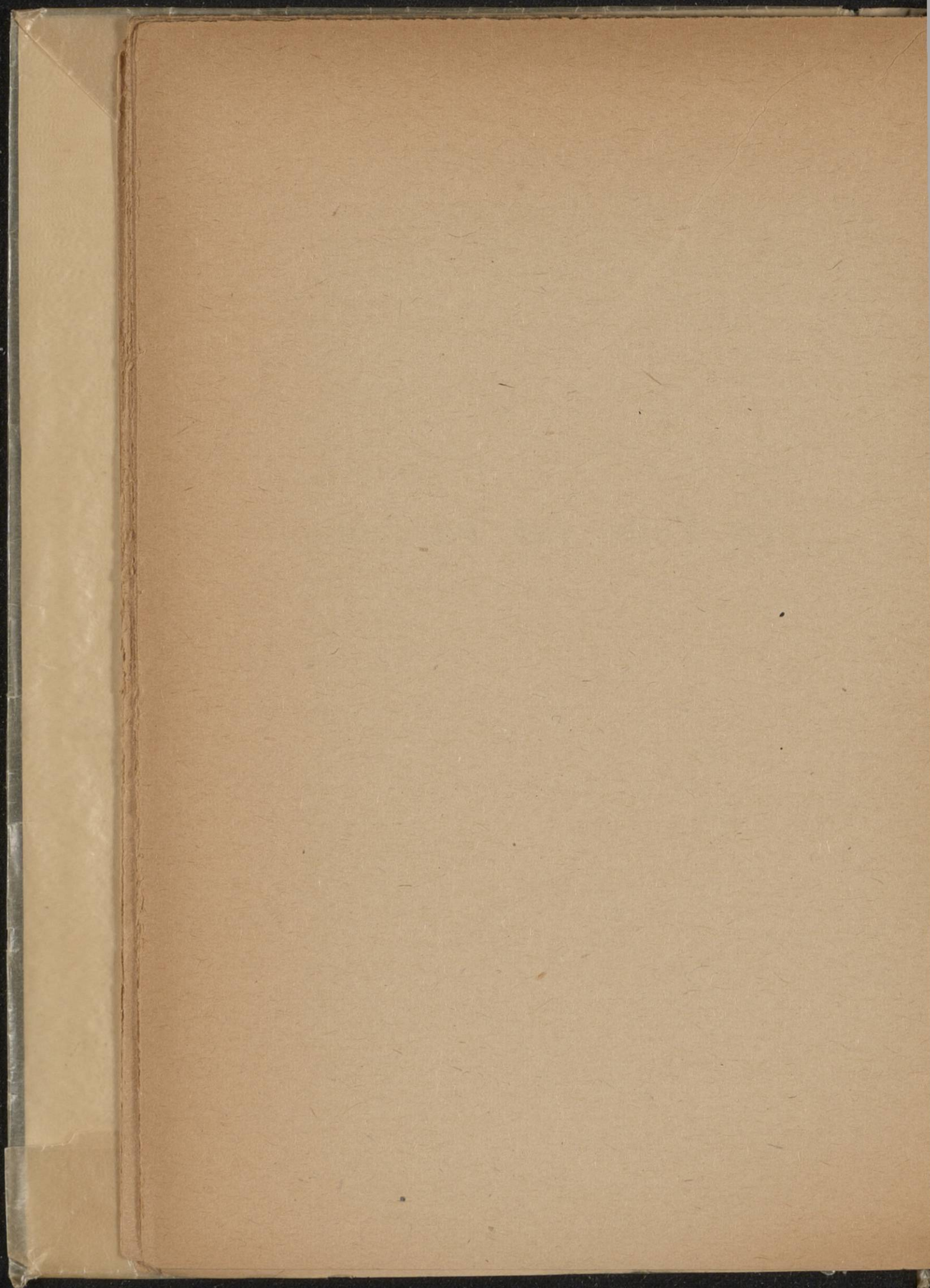
Les besognes machinales? Il y a des gestes qui sont plus forts que nos détresses et que nos révoltes. Ils nous donnent du pain, certes, mais aussi, grâce à leur fidélité et à leur obéissance, l'apaisement du corps et de l'esprit. Cette fidélité et cette obéissance sauvent le monde depuis qu'il y a des ouragans et des guerres. L'une et l'autre ont arrêté la colère du Seigneur dont le Prophète avait dit qu'elle durerait *« jusqu'à ce que les villes soient désolées et sans citoyens, les maisons sans habitants, et que la terre*

demeure déserte ». Des gestes vivent en nous jusqu'à la mort de nos muscles. Je suis sûr que, déjà, dans nos champs arrondis, on retourne les éteules et que des carriers cassent des pierres au bord de l'eau. Que pourrions-nous faire sans une bêche ou sans un marteau? Nous pendre au noyer de notre cour? Mais l'humble bêche et l'humble marteau sont plus puissants que cette tueuse d'hommes et cette brûleuse de maisons qu'on nomme la guerre et qui est vite hors d'haleine. Mes vieux villages sont donc repartis vers leur destin, immobile dans l'espace, infini dans le temps. Pourvu que, sous chaque toit, il y ait du pain et du feu cet hiver; que la besogne des champs et des rochers soit bonne et solide; qu'il n'y ait pas la moindre faiblesse, le moindre tremblement dans la bible du travail humain. Je vois déjà cet unanime défi à la guerre: chaque graine semée, chaque pierre taillée prend sa revanche. efface les images affameuses et les mutilations branlantes. Déjà tout le pays recouvre un visage pacifique et accueillant. Les étranges hommes se courbent docilement sous les rafales de la guerre — ce jeu terrible sorti de leurs mains — comme sous l'ouragan et le tonnerre venus des fonds mystérieux du monde, et se redressent aussitôt après le passage des météores — et cette vaillance est admirable. Mais je songe à tous ceux que la guerre vient de tuer et qui ne pourront travailler à la résurrection des villages et

des villes, et du pain; et qui sont ainsi doublement volés: on leur a pris non seulement la vie, mais aussi l'orgueil de se venger de la trombe qui les a emportés dans ses tourbillons sinistres. Que les hommes sont étranges! Des bombes tombent encore çà et là autour d'eux ou sur leurs toits, mais déjà ils ont repris leur tâche éternelle et déjà l'éternelle chanson du travail et de la vie crépite au bout des pacifiques outils rouillés par l'ouragan sorti de leurs mains! Je ne comprends pas les hommes ou bien j'ignore les lois mystérieuses qui président à leur destin. Quoi qu'il en soit, plus morne qu'eux, j'ai, comme eux, repris ma bêche et mon râteau pour les travaux d'été.

13 août 1940.

La Fuite des Paysans.



Voici l'histoire de trois paysans de mon village natal (deux femmes, 50 et 60 ans, et un homme, 65 ans), histoire qui me fut rapportée par la plus jeune des femmes, une malade qui n'avait plus voyagé depuis sept années. Je recopie sa lettre, tout simplement, et l'on verra qu'un récit peut être pathétique sans mots enflés. Les trois héros de cette aventure étaient des gens sédentaires, ne s'éloignant jamais de leur hameau; vivant sagement, de rien; dont la vie était calme depuis 1914; des gens dont la discrète existence fut un exemple de dévoûment réciproque; de braves et admirables gens. Voici donc leur histoire, toute telle qu'on me l'a écrite. —

« Nous étions bien tranquilles chez nous le dimanche 12 mai quand on nous dit qu'on devait évacuer le village. D'ailleurs, tout le hameau du bas montait déjà la route. Ma sœur et moi l'avons suivi une couple d'heures, mais, puisque mon frère n'avait pas voulu abandonner la maison, nous sommes revenues sur nos pas dans la nuit, sous les bom-

bardements. Nous étions bien contentes de rentrer chez nous et nous nous disions que nous ne quitterions plus notre toit. Mais, le lundi, vers deux heures et demie, on vint nous annoncer qu'une grande bataille allait commencer ici et que nous devions absolument nous en aller. Nous partîmes vers Namur; malheureusement, dès mon arrivée dans le fond, il m'était déjà impossible de suivre les autres et nous perdîmes ainsi en chemin une de nos sœurs que nous n'avons pas encore revue: elle se trouve dans le sud de la France. Le jour même, nous logeâmes près de Namur et nous eûmes froid toute la nuit. Le mardi, à quatre heures du matin, nous partîmes pour la France, sous les bombardements. Nous montâmes dans un train qui nous conduisit à Erquelines où nous arrivâmes le soir. Nous prenions une tasse de café quand l'explosion d'une bombe nous renversa tous. Nous logeâmes dans un pensionnat. Malheureusement, nous dûmes repartir parce qu'on annonçait de nouveaux bombardements, et nous allâmes à Solre-sur-Sambre. Puis, le lendemain, à la pointe du jour, nous repartîmes encore et arrivâmes à la frontière française où nous perdîmes notre frère, qui ne nous rejoignit qu'après bien des heures... Vous comprenez dans quel embarras nous nous trouvions, ma sœur et moi.

Nous nous mîmes en route pour Saint-Quentin, mais on nous fit revenir à Neuf-Mesnil où nous

sommes restés trois jours. Nous avons dormi dans une étable, sur un peu de paille, et ma sœur y prit froid et attrapa une broncho-pneumonie. Nous n'avons pas eu de pain pendant deux jours: nous mangions quelques morceaux de sucre et un peu de chocolat, et nous buvions de l'eau. Nous étions bien malheureux et nous songions aux bonnes choses que nous avions laissées chez nous. Nous voulûmes retourner dans notre village, nous ramassâmes nos paquets et nous nous mîmes en route le jeudi 23 mai à quatre heures du matin. Nous sommes rentrés à la maison le lundi 27, juste quinze jours après notre départ. Le voyage fut tranquille, mais très dur pour mon frère parce qu'il a dû me ramener sur son vélo depuis Neuf-Mesnil jusque chez nous. On faisait vingt ou vingt-trois kilomètres par jour. Le dernier jour cependant, nous transissions tant que nous fîmes quarante-cinq kilomètres. Ce fut bien pénible. Je ne sais vraiment comment nous en sommes revenus: nous sommes passés par un petit trou. Nous retrouvâmes notre maison dans l'état où nous l'avions laissée. Il faisait très calme au hameau, et quatre ou cinq ménages ne l'avaient pas quitté. Grâce à Dieu, nous sommes donc tous en vie. Ma sœur se remet: elle est retournée à la messe dimanche. On peut encore faire la guerre, nous n'abandonnerons plus notre petite maison. Le village n'a pas beaucoup souffert. Une bombe est tombée

dans le cimetière: quelques croix sont brisées et les vitraux de l'église, cassés. Une autre bombe est tombée sur la dernière maison de la route: cette maison a souffert et tous les carreaux des fenêtres de l'école sont en miettes. Une autre bombe encore est tombée sur les arbres de la chapelle: trois hommes furent tués. La maison de votre grand'mère est intacte.» Voilà l'histoire de mes pauvres et chères gens de mon village natal.

On me l'a racontée vingt fois, car elle fut la même dans toutes nos campagnes: seuls les itinéraires de la fuite furent différents. J'ai vu passer des centaines et des centaines de fugitifs devant ma fenêtre, à pied, à vélo, sur des chariots, poussant une brouette, une petite charrette. Tout ce pauvre monde titubait et boitait; même les chevaux boitaient, la corne usée. Ces paysans du Brabant flamand revenaient du Nord français! Qui dira la bonté de l'humble bicyclette durant ces journées affreuses? Elle a servi au transport des gens et des bagages, des malades et des bébés morts. Et la bonté de la brouette? On m'a rapporté l'histoire de cet enfant de seize ans qui transporta sa mère infirme de Liège jusqu'à Saint-Omer et qui en revint, poussant toujours devant lui la malheureuse qui se ramassait dans l'étroit véhicule! Voilà une image sans gloire de la guerre, mais c'est peut-être la plus belle, la plus pathétique de ce flux et de ce reflux

humains qui s'étendirent et se replièrent entre les feux des armées. Les livres nous raconteront l'héroïsme des soldats; je voudrais écrire un jour l'histoire de cet exode populaire avec ses dix millions de détails affreux: cette jeune fille éventrée par un éclat d'obus à Tirlemont; cet homme décapité à Menin par une bombe; l'enfer des Flandres et du Pas-de-Calais; les fuites dans les rues en flammes; les nuits passées sur les bords des routes, dans les étables grouillant de parasites; les tombes anonymes creusées dans les champs; les journées sans pain, les bébés privés de lait, les bébés perdus, les petits orphelins laissant les cadavres de leurs parents dans une campagne inconnue et rentrant seuls dans leur village. Et toutes les pauvres bêtes errant dans les pâtures et les rues vides: vaches incommodées par leur lait et meuglant douloureusement; chiens et chats affamés à la recherche d'un maître ou d'une maison. Puis, au bout du chemin du retour, la demeure détruite, brûlée ou pillée. Voilà donc les images sans gloire de la guerre, des images déjà résignées, mais qui réclament une vaillance immédiate. On s'assied sur le seuil noirci de la maison, on se lamente, on joint les mains; et, deux jours plus tard, on déblaie la cour, on récolte ses pommes de terre. Croyez-moi: le héros permanent de la guerre est le paysan ruiné qui, poussé par le soleil, dirait-on, redresse son toit mutilé et retourne son

champ ravagé quand le grondement du canon n'a pas encore quitté l'horizon du village, et quand les avions viennent encore éventrer les moissons dont les épis sont aussi précieux que des aigrettes de diamants.

16 août 1940.

Les Innocents.

Les plus grands sacrifiés de cette guerre furent les bêtes innocentes. Déjà, au mois de septembre, on assassina des centaines de chats et de chiens, ou bien on les confia aux asiles — où l'on dut en tuer beaucoup. Le spectre de la famine avait affolé les gens qui songèrent d'abord à supprimer leurs compagnons muets. Le terrible hiver fit périr des centaines de milliers d'oiseaux: on se souvient que les hiboux venaient en plein jour brûler leurs yeux à l'éclat de la neige dans les villages silencieux; des monceaux de pinsons, de merles et de rouges-gorges gisaient à la lisière des bois; de grands oiseaux éperdus quittèrent l'Angleterre pour gagner le continent et moururent d'épuisement sur les côtes britanniques ou dans la Manche. Or on pouvait nourrir toutes ces pauvres bêtes, puisque j'ai rassasié pendant trois mois cent cinquante oiseaux que mon généreux jardin avait attirés — et que je n'étais pas riche. Mais déjà la guerre avait mis sa main crochue sur le pain. Qu'on me pardonne: je m'étais dit que,

s'il le fallait, je mourrais de faim avec mes oiseaux. Le grand drame des passereaux séparés de la terre par la neige, ce grand drame s'apaisa: avril était venu. Hélas! l'embellie fut courte: brusquement, le dix mai, la guerre brûla les nids et l'on tua des milliers de chats et de chiens, et l'on en abandonna quelques autres milliers sous les bombardements ou dans les incendies. Les chats sédentaires miaulèrent vainement devant les portes fermées ou autour des murs branlants ou noircis. Les chiens fidèles coururent le long des routes à la recherche de leurs maîtres introuvables, et les hommes qu'ils rencontraient étaient farouches et mauvais: on n'avait plus de pain ou l'on craignait de ne plus en avoir. Et, dans cette panique infernale, voletaient des serins d'or, des perruches d'azur ou de neige, de tout petits oiseaux des tropiques qu'on avait chassés de leurs cages confortables et paisibles. Une imprévue malédiction s'était abattue sur ce monde innocent qui ne savait pas que, de temps en temps, l'homme faisait la guerre.

L'homme a ainsi commis un second crime. La nature lui avait donné la compagnie méditative des chats, la fidélité vigilante des chiens, la joyeuse chanson des oiseaux, et il a détruit ses plus sincères amis. Une maison sans bête, si elle n'est pas animée par les jeux des petits enfants, est une maison à demi morte. Un jour, j'ai parcouru une forêt des

Hautes-Fagnes où l'on n'entend jamais le moindre appel de passereau: elle était lugubre. Voilà ce que nous avons créé depuis le commencement de septembre: des demeures trop silencieuses et des bois muets. A l'heure qu'il est, des chiens efflanqués errent toujours d'un village à l'autre, mendiant un regard de pitié et une pomme de terre; des chats se sont rassemblés dans des bosquets, à l'affût des derniers oisillons; et, parmi ces abandonnés, il y a de vieux chiens et de vieux chats qui ont connu la douceur des pâtées riches, des nuits chaudes, des caresses enfantines. Pensent-elles, ces bêtes? Et à quoi pensent-elles? Elles se souviennent sûrement du bel été de 1939 et elles doivent se demander quel cataclysme s'est abattu sur le monde pour les priver de leurs maîtres, de leurs maisons, de leurs nids, de leurs pâtées. Si elles savaient la vérité! C'est-à-dire que ce cataclysme est sorti des mains de leurs maîtres qu'elles croyaient bons et sages! Que certains de leurs maîtres ont voulu la guerre, s'entretuer, brûler des maisons, ravager des champs, faire périr des femmes et des petits enfants! Que leurs maîtres se sont affamés eux-mêmes! Ni chiens, ni chats, ni oiseaux ne comprendraient l'égarement des hommes, car si les bêtes se disputent parfois bruyamment le pain, jamais elles n'ont songé irraisonnablement à le détruire. Seuls les hommes, au seuil de la famine, continuent à le faire. Les animaux n'ont

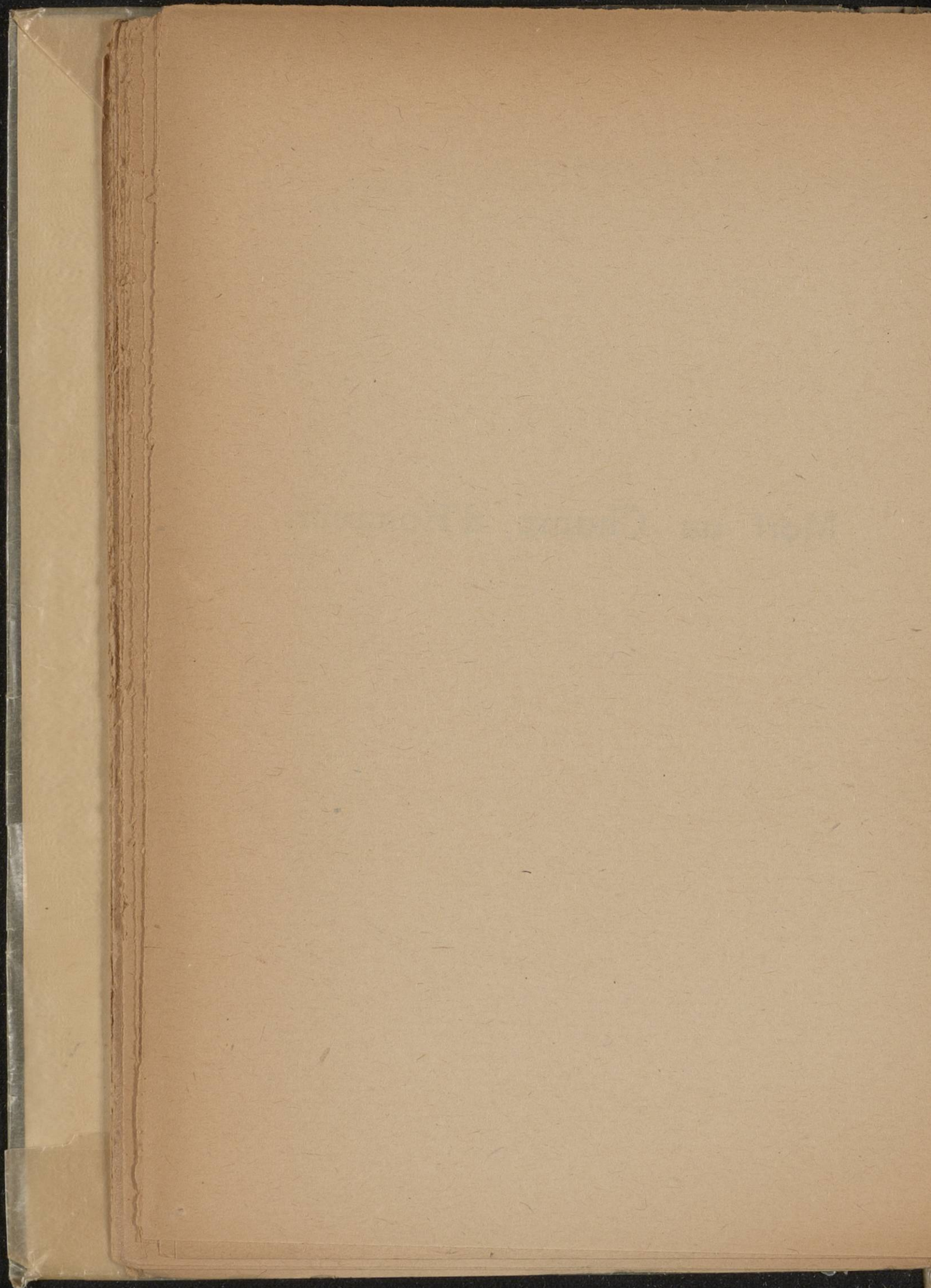
pas compris ce qui se passait en cet été de 1940 — et cela vaut mieux pour nous.

Cependant cette ignorance des bêtes ne doit pas nous débarrasser de notre remords. Nous avons été cruels envers nous-mêmes, mais cette cruauté n'accablait que notre race qui peut-être mérite périodiquement le châtement de la guerre. Comment l'expliquer autrement? Qui peut pénétrer les desseins obscurs de forces mauvaises qui, comme les mers agitées, ballottent les hommes? Quoi qu'il en soit, nous n'avions pas le droit de sacrifier les bêtes à nos crimes humains. Depuis ce dix mai, j'ai déploré la mort des enfants, des femmes et des hommes, la destruction des maisons et des champs, je n'ai oublié personne ni rien; mais je n'aurais pas entièrement déchargé mon cœur si je n'avais pas dit un mot de nos fidèles amies les bêtes que la guerre a emportées dans sa rage infernale. Je songe souvent au pinson que j'ai remis à la garde de Dieu quelques heures avant un bombardement; à ce bon chien, fort comme un loup et doux comme un agneau, et à ce vieux chien borgne qu'on a enterrés dans une lande que leurs joyeux bondissements avaient si souvent fouie; à ce petit chien espiègle qui a mystérieusement disparu avec sa maîtresse; à dix chiens errants aperçus sur des routes désertes... Nous avons gardé notre chienne malgré la famine qui vient: si les bombardements ne la jetaient pas

de temps en temps sur le seuil de l'abri, elle ignorerait encore que le genre humain s'occupe parfois à la guerre. Nous ne voulons pas que cette innocente en pâtisse; elle n'a jamais fait le mal, ni aux hommes ni à nulle bête. Ce doux animal qui accueille naïvement tous les passants n'a donc pas deviné jusqu'à maintenant que le pain et la viande devenaient rares; et je sais bien que je partagerai avec lui mon dernier morceau de pain ou de viande (parce que je veux être juste même à l'égard d'une bête) et que le coupable, c'est moi — qui n'ai pas crié jour et nuit, durant des années, contre la venue de la tourmente.

23 août 1940.

Mort au Champ d'Honneur.



J'avais un ami qui, depuis qu'il lisait, ouvrait mes livres avec curiosité. Son père était un ouvrier carrier, un descendant des « maîtres des pierres vives », et mon ami avait séjourné dans mon pays de rochers où le destin l'avait amené: il était professeur dans une école où j'appris autrefois la langue française. Puis il quitta les bords de la Meuse pour aller enseigner le grec et le latin dans un collège lointain; mais nous nous écrivions souvent. Je l'aimais beaucoup et j'enviais le savoir de cet homme qui lisait les Anciens, ces pétrisseurs de l'inépuisable levain d'où sortiraient trente ou vingt siècles de poésie et de sagesse. Je l'admirais et je bénissais son père l'ouvrier qui avait fait de ce grand garçon roux un savant et un artiste, son chef-d'œuvre. J'avais découvert tout de suite sa plus éminente vertu: il était resté un homme du peuple, il parlait de ses ancêtres avec piété, il s'intéressait à la besogne des casseurs et des tailleurs de pierre, et jamais ces rudes travailleurs ne le regardèrent comme un étran-

ger; il avait déserté les rochers, mais leur dure servitude lui était familière, il connaissait les mots du métier, la qualité du roc. Dans un livre que lui et ses amis m'avaient consacré, il disait: « *J'ai vécu mon enfance et ma jeunesse parmi les tailleurs de pierre du Hainaut. Pendant des années, chaque jour à mon réveil, j'ai entendu la chanson cristalline du granit sous le ciseau d'acier. Parfois, j'ai manié par jeu les outils momentanément délaissés par la main paternelle.* » Et il dédiait sa page à son père, le tailleur de pierre d'Ecaussinnes... Je me rappelle ici une phrase de Michelet, cet émouvant fils du peuple, lui aussi, qui trouva dans ses origines les accents les plus éclatants de sa prose nerveuse et vivante de grand poète: « *Presque toujours ceux qui montent y perdent, parce qu'ils se transforment... ils perdent l'originalité de leur classe, sans gagner celle d'une autre. Le difficile n'est pas de monter, mais, en montant, de rester soi.* » Mon pauvre ami n'avait pas trahi les siens; il me semble même qu'il voulait, de plus en plus, se remêler dans le peuple ouvrier pour lui demander de nouvelles forces, de nouvelles croyances, de nouvelles émotions. Tel était Robert Ducarme.

Il n'aimait pas la guerre et la guerre l'a donc tué tout de suite. Je suis sûr qu'il s'est battu vaillamment: avec l'âme d'un artisan qui défend son chantier sacré; mais, quand il fut frappé, s'il n'est

pas mort sur-le-champ, il aura vu avec stupeur saigner ses blessures, car il chérissait ses livres, ses études, les menus travaux qu'il préparait. Il venait de faire bâtir une petite maison qui pour nous, gens du peuple, est à la fois le symbole et la récompense de notre sage effort. Il avait choisi pour sa bibliothèque un coin chaud entre ces murs neufs, et de généreuses et capiteuses soirées allaient sortir de l'amitié des livres. Il n'avait pas quarante ans: le monde de la recherche et de la poésie s'ouvrait vraiment devant lui — plus clair et plus profond. Il allait regarder l'humanité et la nature avec des yeux assagis et leur trouver d'autres charmes — plus durables. Il s'était formé dans l'enthousiasme, il allait mûrir dans la réflexion. Je sens combien la vie fut incomplète chez un homme aussi cultivé et aussi sensible. La guerre lui a volé le meilleur de son esprit et de son cœur: la sagesse et la résignation, si doucement amicales et fécondes. J'ai pleuré ce matin en apprenant sa mort et déjà je parle de lui, gravement, comme on parle d'un ancien défunt, avec qui on peut en outre s'entretenir, par delà tous les crimes du monde, des choses éternelles et de la fragilité de notre destinée. Il est donc mort pour sa patrie; une patrie sage l'eût laissé vivre jusqu'à l'épuisement de l'esprit, car je suis sûr que l'enthousiasme, le savoir, la sensibilité de cet homme jeune touchait chaque jour ses élèves

— et nos adolescents auront besoin d'enthousiasme et de sensibilité après cette guerre. Nous avons trahi, en quelque sorte, la confiance ingénue de nos fils puisque nous avons ouvert les frontières de l'Europe à la tourmente. Nous devons cacher à nos jeunes gens les ravages intimes de cette année, et ce n'est pas à des hommes de mon âge — désespérés, appauvris à jamais de toute ardeur — qu'on peut réclamer la noble, l'indispensable tâche de rassurer la jeunesse des collèges. Robert Ducarme eût pu le faire encore: en épargnant son sang, la guerre eût épargné sa foi.

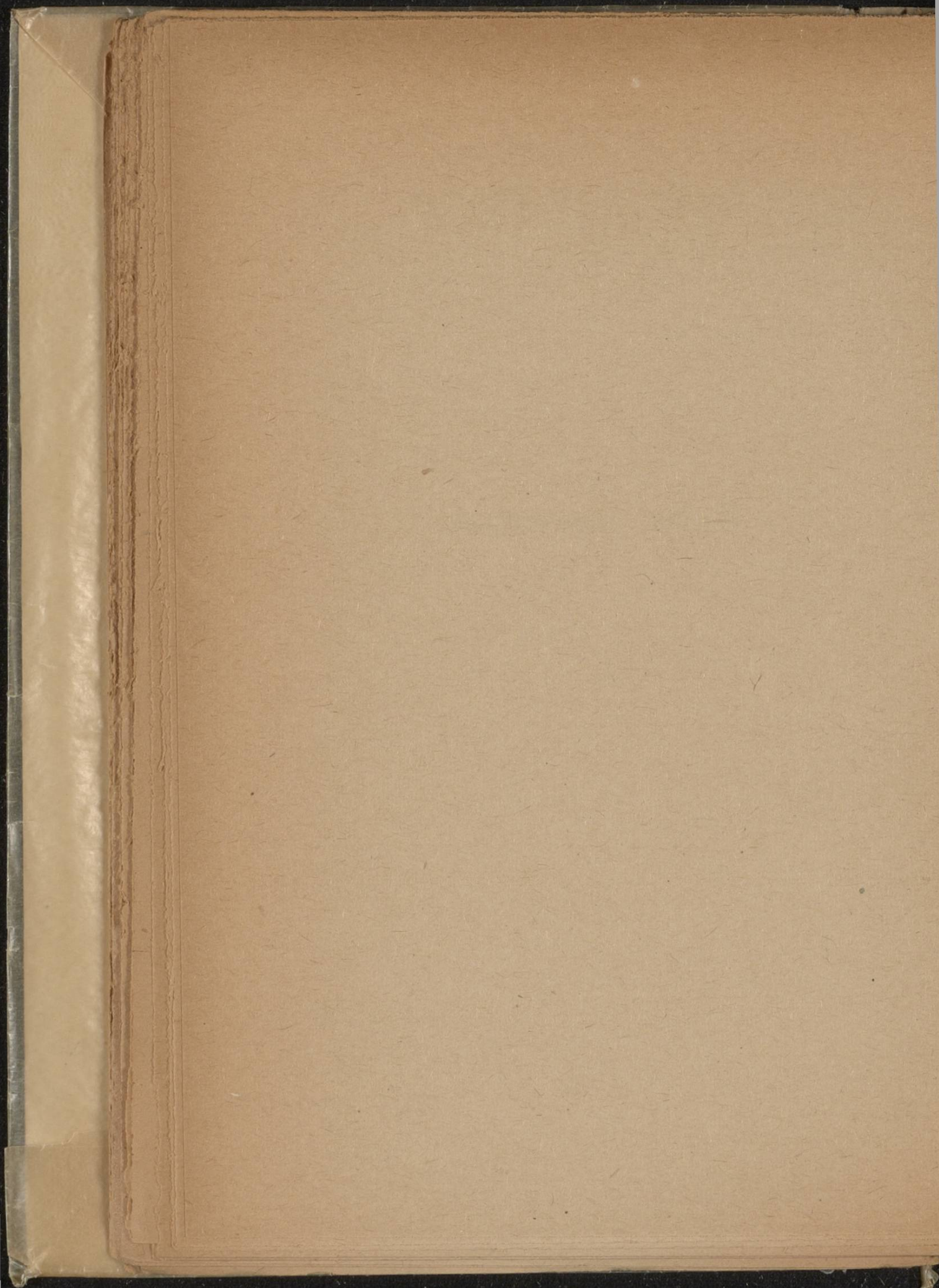
J'écris cette page entre deux hurlantes alertes de bombardements aériens: je fais donc encore mon fragile devoir malgré ma désespérance — qui est aussi profonde qu'un puits —, car je ne veux pas uniquement reprendre, un instant, une conversation soudain interrompue avec un ami qui me quitte pour jamais; je veux encore, jeunes gens qui me lisez, vous supplier, en souvenir de ce professeur tombé à la guerre, de nous pardonner, d'être meilleurs et plus sages que nous, d'oublier notre trahison, de croire que le monde peut devenir plus humain après nous, grâce à vous. Je suis sûr que, si ce mort que j'ai aimé et admiré comme on aime et admire un frère cadet qui « travaille bien à l'école », si ce mort recouvrait une minute son éloquence et son enthousiasme, il vous lancerait encore dans la vie

avec la foi ardente de sa laborieuse jeunesse, car sa première déception fut sans doute son injuste fin dans une zone infernale des batailles. Je vous demande donc, à vous, jeunes gens, je demande à mon pays de tailler des pierres particulières pour les tombes des professeurs et des maîtres d'école que deux semaines de vaillance et de malheurs ont tués, parce que leur besogne n'était pas limitée comme celle d'un artisan ou d'un ouvrier: cinquante, cent jeunes esprits s'épanouissaient chaque année sous la caresse du savoir et du cœur de ces morts. Certes, on les remplacera, mais il y avait parmi eux des élus, c'est-à-dire des hommes qui avaient la grâce, le don magnifique d'enseigner, qui aimaient leur métier, à la fois tyrannique et doux, qui aimaient leur œuvre retrouvée dans cinquante cœurs, dans cent esprits de jeunes gens, dont certains deviendraient, à leur tour, des élus qui penseraient profitablement pour les peuples sans pensée. Robert Ducarme était un de ces élus: un cerveau avide et un cœur populaire. Je voudrais sauver un jour sa mémoire de l'ingrat oubli qui scelle à jamais les tombes des soldats anonymes morts pour la patrie: je payerais ainsi une partie de la dette que j'ai contractée envers sa fraternelle amitié. En attendant, j'écris son nom, tout chaud encore de vivants souvenirs, dans une de mes pages de bonne volonté pour que les enfants de la Wallonie se le rappellent;

— et des enfants de la Flandre fleurissent fidèlement sa petite tombe de Hulste. Il me semble que mon ami sourit gravement, comme font les morts, au jardin des âmes où il est entré, sanglant et stupéfait, à la fleur de l'âge.

24 août 1940.

Nuits sauvages.



Nous passons désormais de fort mauvaises nuits. D'ailleurs, depuis le dix mai, quand nous sommeillons, non seulement l'oreille, mais l'œil aussi est au guet. J'étais parfois réveillé par la fulguration d'une bombe, puis nous entendions une détonation, suivie d'une deuxième, d'une troisième, et nous descendions au rez-de-chaussée. Et, quand les canons ouvraient le feu à droite et à gauche, nous gagnions notre abri, dans le fond du jardin. Depuis trois semaines, nous y passons toutes nos nuits et, chaque nuit, des lueurs éclosent à l'est et au sud, le sol gronde, les canons tonnent, les obus sifflent et une pluie d'acier tombe sur les toits et dans les arbres; et cela dure parfois jusqu'à trois heures du matin. Je n'avais demandé au vaste monde que quatre ares de terre, je travaillais vaillamment durant la journée, j'avais besoin de sommeil chaque soir et journellement la guerre envahit notre jardin, crépite sur notre toit et nous empêche de dormir. Nous attendons les pluies torrentielles et les orages

comme une bénédiction! Heureusement, nous jouissons parfois d'une « embellie »: lorsque les détonations sont lointaines — pourvu qu'il n'y ait pas de morts! — et que les avions anglais passent à une très grande hauteur. Nous goûtons alors de bien douces heures. Nulle rougeur, nul bruit inquiétant, nul appel angoissé d'oiseau. Un criquet crie dans la pelouse; un fruit, pomme ou poire, tombe sur la terre molle; je fume gourmandement une cigarette dans cette brève paix infinie que je souhaite à tous les pays des deux continents. Puis un grondement sourd interrompt ma rêverie... La guerre n'accorde plus de répit à personne, ni aux enfants, ni aux vieillards, ni aux malades, ni aux blessés. Elle dit: « Vous ne dormirez plus, vous êtes à ma merci jour et nuit; je suis là, au-dessus de vos toits; je les épargnerai ou les éventrerai. Veillez sans cesse et sans fin. J'arrive, je repars, reviens en quelques minutes. Que vais-je faire? Vous l'ignorez; moi seule le sais. Vais-je vous épargner? vous tuer? C'est mon secret. Vais-je brûler votre maison? Vous le verrez dans un instant. Ecoutez donc le bourdonnement de mes moteurs et de mes hélices, à droite, à gauche, au nord, au sud, sur votre tête. Je suis partout à la fois. Je m'en vais. Non, me revoici. Ne dormez pas, ne dormez plus. » Ainsi se passent désormais nos nuits...

La guerre n'a même pas respecté chez nous le

15 août, jour de l'Assomption, jour où fut transportée au ciel Marie, Arche d'alliance, Etoile du matin, Salut des infirmes, Consolatrice des affligés. Si le miracle se renouvelle chaque année, la Mère de Dieu a dû traverser une pluie d'acier pour gagner les Hauteurs célestes, car les bombardiers britanniques sont revenus, pourchassés par une intense canonnade: la mitraille tombait partout, et notre toit et notre véranda en portent la marque. Le matin, nous avons recueilli des éclats d'obus au grenier, dans la cour, au jardin. Les travaux d'automne nous montreront la générosité des sinistres semis nocturnes: en attendant, des enfants glanent dans la lande et leur récolte est fort riche. Nos nuits s'écoulaient donc ainsi, saccagées, jusqu'à des kilomètres de hauteur, par les machines des hommes. Depuis toujours, je baisse le front sous le tonnerre ou l'ouragan, mais je me révolte contre le crime qui passe au-dessus du village, et ma révolte est lourde, silencieuse — organique. Tout mon être, mon esprit et mon corps, se tend vers les grands oiseaux de malheur qui reviendront sans pitié le lendemain, le surlendemain, guidés par des hommes qui ont un père, une mère, une fiancée, peut-être une femme et des enfants, peut-être même une maison et un jardin, que des obus aveugles, jetés par d'autres hommes, anéantiront un jour... Sommes-nous bien éveillés ? N'avons-nous pas eu

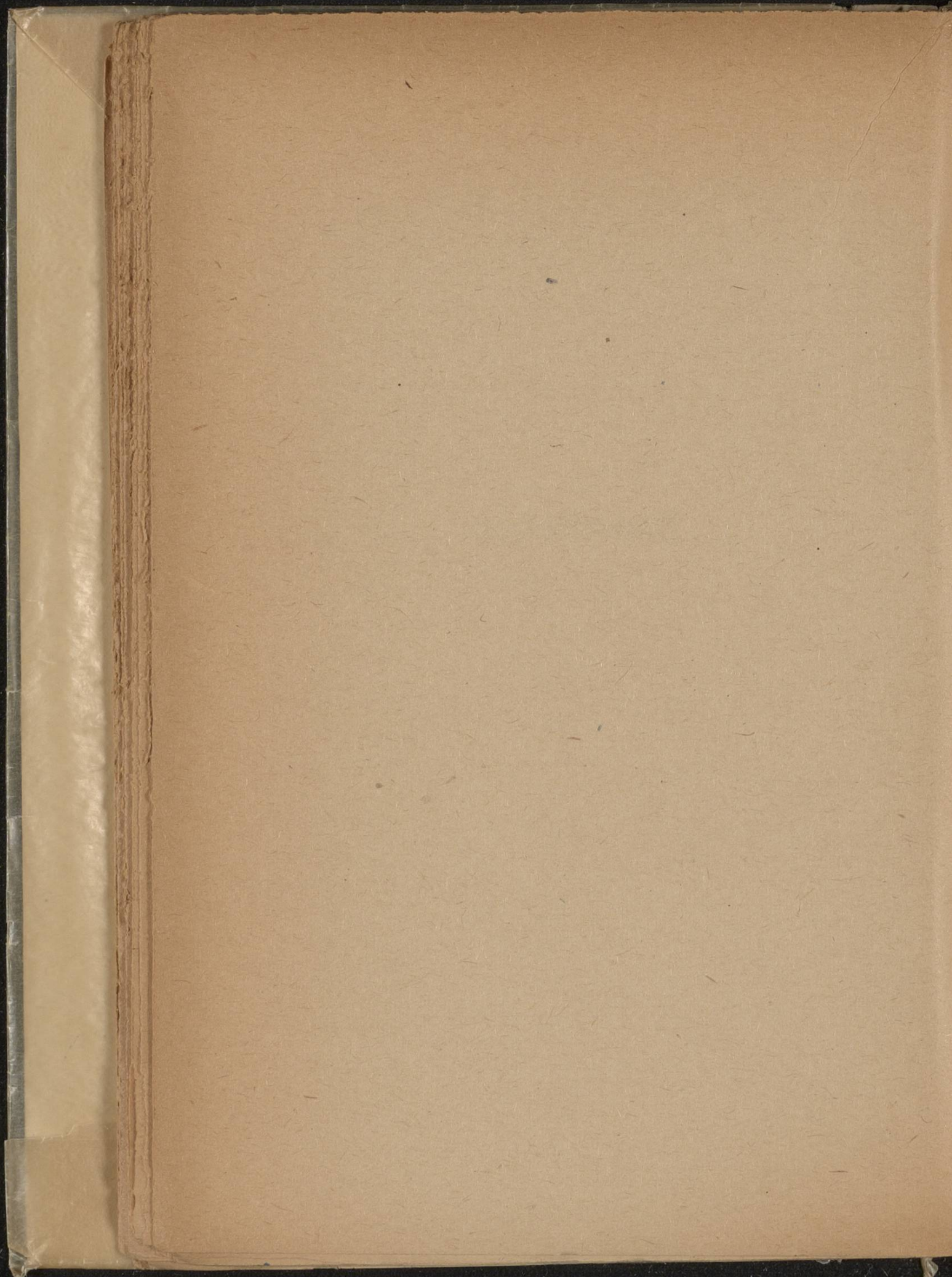
un infernal et grotesque cauchemar? Nous ne rêvions pas, car un sinistre bourdonnement envahit tout le ciel, en une minute. Des fulgurations, des grondements, des sifflements, une pluie d'acier bouleversent la nuit magnifique d'août, et des étoiles filantes se mêlent aux morceaux de fer. Je connais de petits enfants qui, à la première plainte de la sirène, sautent du lit et dévalent les escaliers; une toute petite fille (deux ans) qui pleure quand elle entend venir un avion; une autre petite fille qui, grâce à Dieu, ne s'éveille pas la nuit, mais sur qui se penchent une mère et un père qui voudraient bien descendre dans leur cave et qui n'abandonnent pas leur trésor endormi. Voilà l'œuvre des nuits sauvages de ce bel été.

Hier soir, entre deux bombardements, je regardais le firmament tout parsemé d'étoiles. Elles cheminaient gravement, comme pour aller porter l'offrande de leur lumière à l'inconcevable Auteur de toutes choses. Le ciel ressemblait ainsi à une immense prière. Cependant des oiseaux apocalyptiques venaient de le traverser, cachant, une seconde, derrière leurs ailes noires, une pincée d'astres. Mais déjà une grande douceur caressait la terre: il ne faisait pas une haleine de vent; le parfum des résédas rôdait sur le jardin; tout était silencieux et pieux. J'avais joint les mains, machinalement, pour remercier l'Ordonnateur de la course harmonieuse

de ces centaines de milliers d'épouvantables boules de feu, pour Le remercier, dis-je, de nous avoir épargnés durant des siècles et de nous donner chaque nuit la douceur variée des paysages célestes. Tout était pur, grand, innocent comme un cœur d'enfant, immense comme l'infini, inviolable, me semblait-il, comme le parvis d'un temple redouté... Mais, pareils à des grues d'enfer, les avions anglais sont revenus tout à coup, bourdonnants, tonnants parmi la pluie d'acier. J'ai dû me retirer dans l'abri, aussi nu qu'un sépulcre, et j'ai songé à tous nos bienheureux morts qui sont partis assez tôt pour ne pas voir cette abomination, et à un petit enfant qui doit naître ces jours-ci et dont la venue me remplit d'angoisse — au seuil d'un hiver sans paix et peut-être sans pain. Puis il y eut une embellie: je revins donc contempler le ciel et méditer, une fois encore, sur la course magnanime des étoiles qui n'ont pas pulvérisé le globe terrestre malgré les guerres.

1^{er} septembre 1940.

Bénédition.



Mon petit-fils, voilà six jours que vous êtes venu au monde. J'ai attendu sans joie votre arrivée à une époque où la guerre saccageait une partie de l'Europe et où vous n'aurez peut-être pas de lait pour vous former. Depuis quelques mois, je savais que vous seriez un anneau de l'interminable chaîne humaine qui nous relie, vous et moi, à nos lointains ancêtres dont j'ignore le nom et le visage, et qui sont nés, l'un après l'autre, pour vous donner la vie en cette année de malheurs; et peut-être attacherez-vous plus tard de nouveaux anneaux à la chaîne qui nous conduira, vous et moi, vers l'avenir. Je savais donc que vous cheminiez vers votre berceau, dans une villette qui fut mutilée dès le commencement de la guerre. Pardonnez-moi: je n'en avais, je le répète, nul contentement. En nos temps maudits, un petit enfant me ravit encore par sa grâce, certes; mais il me fait peur par son destin; et vous avez, à une époque où elles sont bien lourdes, multiplié mes responsabilités, car c'est à moi que vous devez la

vie. Autrefois, j'aurais caressé des yeux et des doigts les vêtements roses et bleus qu'on vous fabriquait; j'aurais souri à votre berceau garni de rideaux clairs, j'aurais rêvé de vous, de vos moues, de vos gestes. Mais j'ai dû songer à votre mère chassée de sa maison par les bombardements et errant sur des routes inconnues, et à votre père perdu dans une armée vaincue et décimée. Durant presque un mois, j'ai regardé, par ma fenêtre, passer des gens qui fuyaient au hasard ou qui revenaient chez eux plus misérables qu'au départ. Je vous cherchais parmi ces tristes processions. Un jour, j'ai vu ainsi venir un homme qui portait l'uniforme de votre père: mes yeux qui ne le quittaient pas, me firent bientôt mal, et pourtant ce n'était pas le soldat que j'espérais. Qu'étiez-vous devenu, mon petit innocent? Étiez-vous mort des blessures de votre mère ou de sa faim? Auriez-vous encore un père quand vous naîtriez? Aurais-je jamais de vos nouvelles? Saurais-je comment vous aviez perdu la vie avant de voir le jour? Voilà, mon dramatique petit-fils, comment j'ai attendu votre venue, et c'est d'ailleurs ainsi qu'on attendit la venue de quelques-uns de vos lointains ancêtres, puisque les hommes font la guerre depuis toujours. Mais ce furent de bien dures journées pour moi qui aime la tranquillité et la méditation.

Enfin, un soir, votre père arriva dans son uni-

forme poudreux. Votre mère vivait et vous viviez, et seul le casque bosselé du miraculeux messager portait la marque de la guerre. Vous aviez regagné tous les trois votre villette mutilée. Je respirai un peu, bien que la tourmente grondât encore dans notre ciel. Combien de fois ai-je, sans le dire à personne, songé à vous dans le cours des nuits sauvages du mois d'août — où l'acier pleuvait sur nos jardins et sur nos toits. Le bruit des canons lointains me rappelait brusquement votre prochaine naissance. Votre mère avait peut-être peur. Votre maison était-elle encore intacte? Quelques jours plus tard, j'étais rassuré; mais le ciel bourdonnait et hurlait chaque nuit. Voilà comment je passai près de trois mois, mon dramatique petit-fils. Puis vous vîntes au monde. Que l'Auteur de toutes choses protège votre sourire et vos gestes. Je ne puis chasser la guerre de chez nous, ni voler le pain ou le lait aux autres nouveau-nés pour vous le donner. Je ne sais donc si les hommes vous épargneront, vous qui n'avez que pour un pouce de vie, mais qui pouvez vivre par delà la fin de ce siècle. Pourtant je voudrais que vous viviez. Il me semble que c'est pour vous, et pour vous uniquement, que j'ai pensé et écrit. Je ne vous laisserai pas une fortune, parce que vraiment je n'ai pas songé à gagner de l'argent: je sais qu'on se tire de tout malgré la malaisance quand on mesure sagement ses désirs. N'essayez

donc jamais de vous enrichir : ce serait là un but stupide. En revanche, je vous laisserai ma pensée puisque vous lirez un jour mes livres. Vous verrez même, un jour, mon visage vivant ou mort. Je veux déjà que vous sachiez que j'ai travaillé toute ma vie pour le cerveau et pour le cœur de cet enfant et de cet homme que j'attendais sans joie, avec résignation — je m'incline toujours devant mon destin — et qui viennent de naître et qui portent encore mon nom ; et, si vous interrogez mon visage, vivant ou mort, cherchez-y cette tendresse secrète et grave que je vous réservais, et lisez-en les variations dans mes livres. Vous verrez que j'avais une âme de patriarche et que les guerres m'ont défendu de grouper autour de moi de fraîches figures et des mains joyeuses. Mon petit-fils vous êtes les douze enfants que j'aurais voulu avoir.

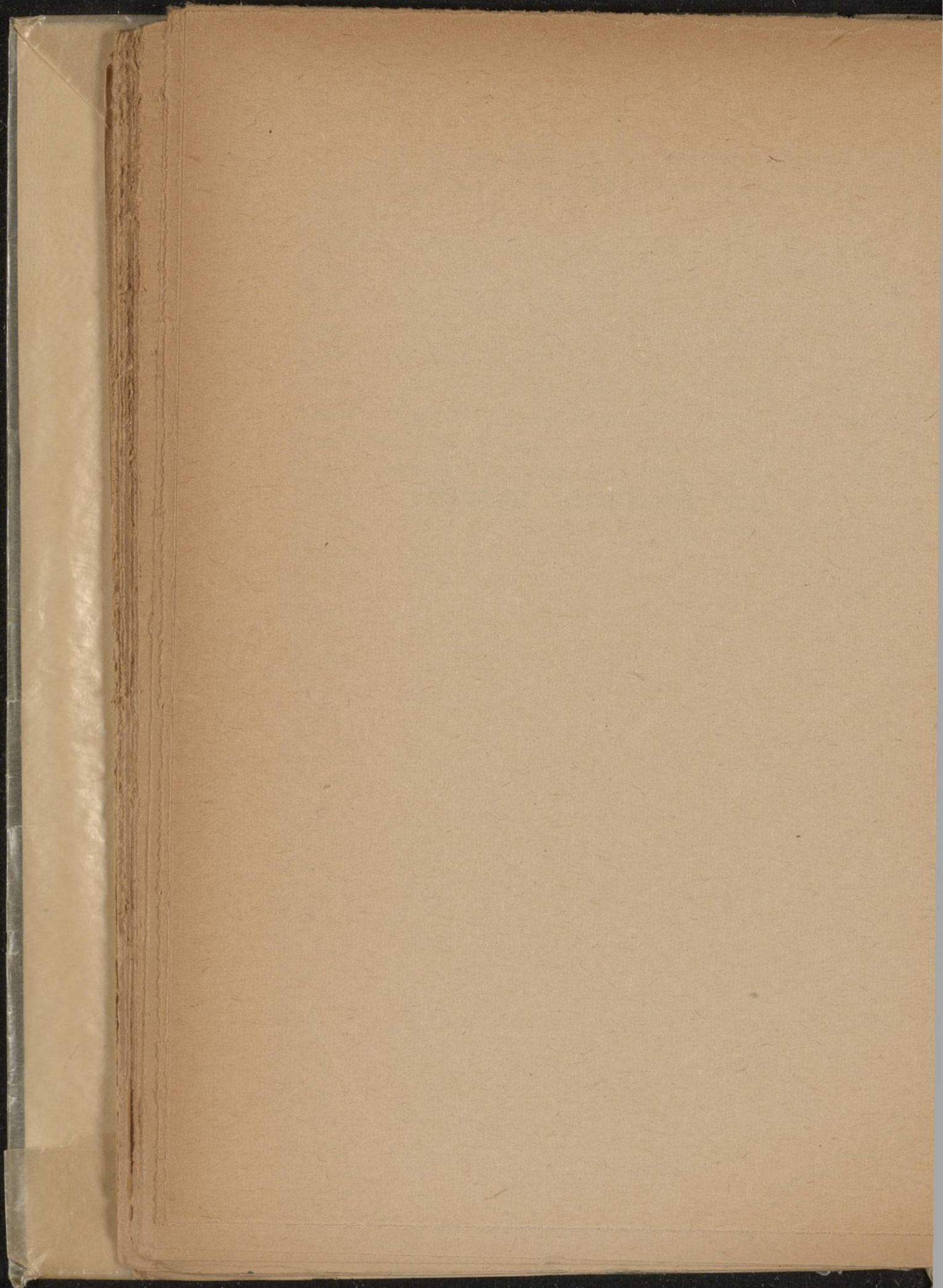
Vous êtes aujourd'hui une chose bien fragile, et un temps inclément nous accable. Je souhaite que vous en veniez à bout et que vous soyez un enfant bien portant, car la santé est un bien précieux. Il n'est cependant pas indispensable puisque je n'ai jamais été très solide et que j'ai beaucoup travaillé. Et puis, je vais vous le dire, une trop bonne santé durcit le cerveau et le cœur, et, si je dois à mes pauvres nerfs bien des souffrances physiques et morales, je leur dois aussi tant de douces perceptions que je ne me plains jamais de mes maux.

Je souhaite encore que vous soyez intelligent, non pas supérieur, comme on dit: on fait son chemin dans la vie sans la supériorité de l'intelligence qui peut être un don dangereux. Je voudrais surtout que vous fussiez sensible, mon petit-fils. Je sais bien que mon souhait est redoutable, car la sensibilité est une source de chagrin; en revanche, elle est aussi une fontaine de contentement. Voilà quelques-uns des vœux que je tresse autour de votre berceau. Vous les retrouverez un jour dans mes livres dont vous ne découvrirez pas tout de suite la pensée à la fois variée et unique; mais, quand vous serez un homme, vous comprendrez combien j'aurais voulu que le monde fût juste et bon. Mon petit-fils, je vous adresse enfin le vœu principal de mes livres: la Paix, la sainte Paix. Je souhaite que vous ne soyez jamais un soldat (je ne vous demanderai jamais de glorieux sacrifice) et que vous ne voyiez jamais fumer la guerre. Je souhaite que votre épouse ne coure jamais, avec le poids de son enfant, sur des routes tragiques. Je souhaite que votre maison ne soit jamais mutilée par les bombes, que votre vie s'écoule paisiblement, sagement, fermement, loin du bruit des canons, parce que, mon petit-fils, on travaille alors avec joie, on aime sans amertume, on bénit chaque jour l'Auteur de toutes choses et Son Œuvre, et l'on est ainsi sur le chemin du bonheur. La Paix, mon petit-fils, est une béné-

diction. Je souhaite qu'elle s'étende sur vous et sur tous ceux qui naîtront de vous — et sur le monde, enfin stupéfait et honteux d'avoir fait la guerre durant des siècles. Des aïeux, dont vous ne verrez même pas l'image, car il n'y avait pas de photographie chez nous en ce temps-là, des aïeux ont béni mon berceau, obéissant ainsi à une sainte coutume venue du fond des âges et des premiers hameaux de notre pays. Malgré mes péchés d'homme, je bénis votre berceau, mon petit-fils: que la Paix luise bientôt sur vous et, pour jamais, sur le monde.

12 septembre 1940.

La Maison morte.



Depuis le seize mai, il y a une maison morte à côté de chez nous. Ses fenêtres sont ornées de rideaux, la guerre n'a pas passé le seuil de sa porte, des roses éclairent son jardin, et pourtant elle est tragique, car seul un poignant mystère l'habite encore. L'homme — un officier de l'armée belge — est prisonnier en Allemagne; son épouse et son enfant — un garçon de douze ans — ont disparu sans laisser la moindre trace de leur vie ou de leur mort. Nous avons quitté, en leur souhaitant bonne chance, cette femme et cet enfant la veille de l'arrivée des Allemands: les Anglais préparaient la défense du village et nous voulions gagner la capitale. La femme attendait un message de son époux; ce message vint peu après notre départ, nous a-t-on dit, et notre voisine et son fils partirent ce jour-là en auto vers les Flandres. On les revit encore dans un village côtier où s'étaient réfugiés des milliers de fugitifs qui vécurent près d'une semaine dans les caves, car les bombardements ne discon-

tinuaient pas. Tout un mois, nous crûmes que la femme et son fils allaient revenir puisque d'autres fuyards réapparaissaient. Puis nous apprîmes qu'on avait enterré des tués tout le long de la côte et nous songeâmes, sans oser le dire, que nos deux malheureux voisins étaient restés dans les sables. Un mois plus tard, un étranger vint demander des nouvelles de la femme et de l'enfant qu'il avait abrités dans sa villa des dunes. C'était un vieillard qui pesait ses paroles: il nous raconta que, bien qu'il voulût les retenir, les deux fugitifs s'étaient dirigés vers la France, le vingt-six mai, malgré les bombardements. Nos voisins avaient peut-être heureusement traversé la frontière: on avait identifié les morts de la côte et nous n'avions pas trouvé les noms de la femme et de l'enfant dans les listes funèbres. Pendant trois mois, l'exode qui avait envahi la France reflua chez nous: personne n'avait vu nos voisins. Au bout du quatrième mois, nous apprîmes enfin que les deux disparus avaient, dans un village de la frontière française, supplié d'autres voisins de les emmener dans leur auto. Hélas! la voiture était pleine de gens et de provisions. On dut donc abandonner les deux fugitifs sur la route tragique. Ce fut fini: la femme et l'enfant se sont effacés dans les sables...

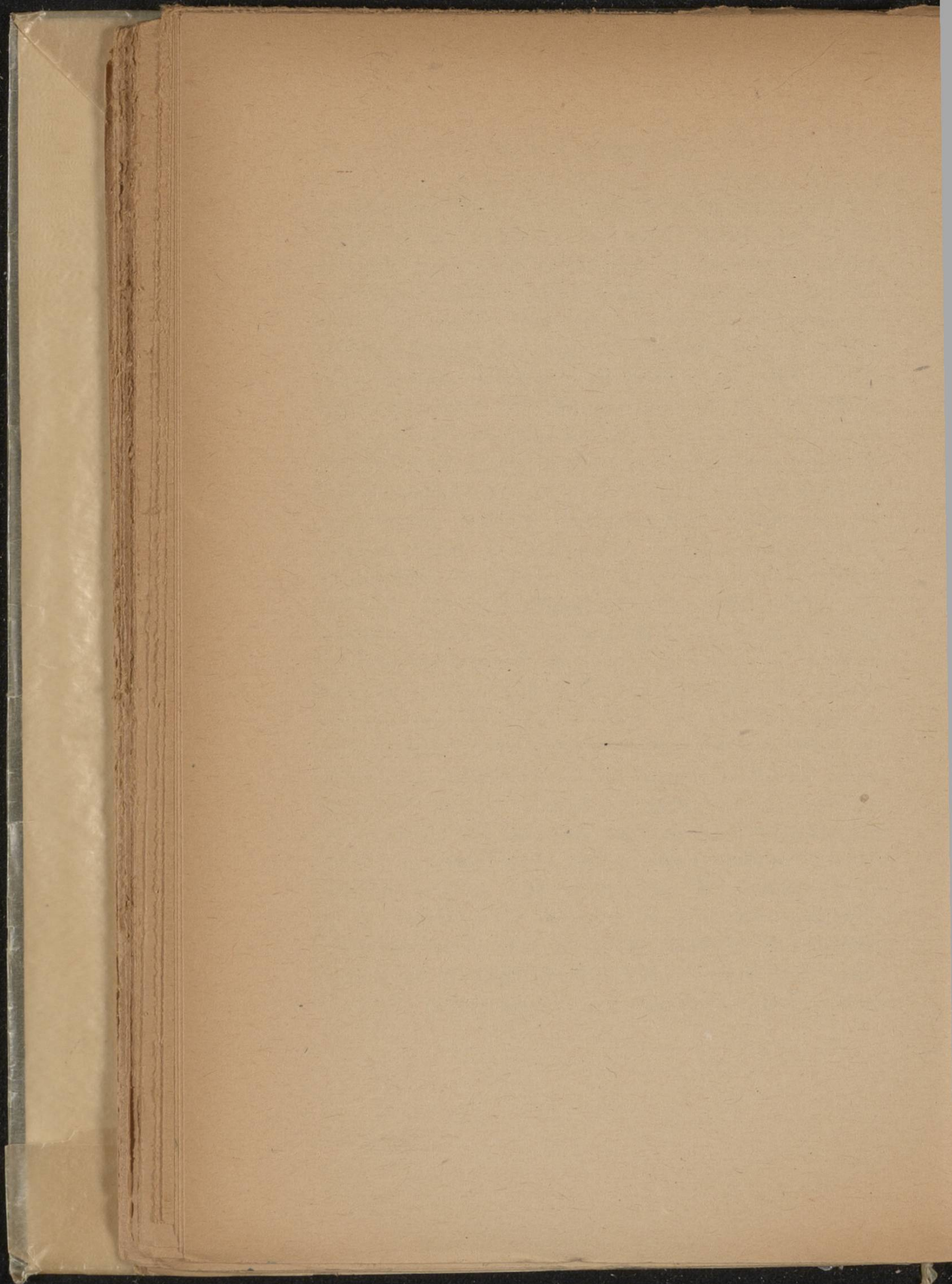
Depuis cinq mois, de son camp lointain, un prisonnier écrit inlassablement des lettres qui deman-

dent des nouvelles de son épouse et de son fils. Que peut-on lui répondre? Que les disparus sont en Angleterre?... Je ressens le martyre de ce pauvre homme dont les cheveux blanchiront dans son exil anxieux. Il espère encore retrouver les fugitifs. Que Dieu lui soit en aide, qu'Il ramène un jour la femme, vieillie, elle aussi, par le malheur, et l'enfant grandi dans l'épreuve. Leur histoire est si troublante! J'y pense chaque jour. Je songe surtout aux affreux charniers d'une ville française de la côte que les bombardements nivellent toutes les nuits. Nos deux malheureux voisins sont-ils restés sous ces murs écroulés? Après cette guerre, ouvrira-t-on les funèbres décombres — et qu'y découvrira-t-on? Cependant tout espoir n'est pas encore perdu puisqu'on recherche d'autres disparus dont on voit la photographie dans les journaux. Il y a donc un trou dans l'exode de mai: on a retrouvé des cadavres çà et là, on a pu leur donner un nom; mais il reste des centaines, peut-être des milliers de fuyards dont on n'a pas la moindre nouvelle. Il n'est pas possible qu'ils se soient tous dirigés vers la même ville de malheurs pour s'y ensevelir sous les murs que les obus abattraient. Des navires les ont sans doute emportés de l'autre côté de la mer. Il y a parmi ces « perdus » des gens de tout le pays: leur rendez-vous me semble bien étrange. Le destin les aurait-il râtelés, pour ainsi parler, sur les routes les plus

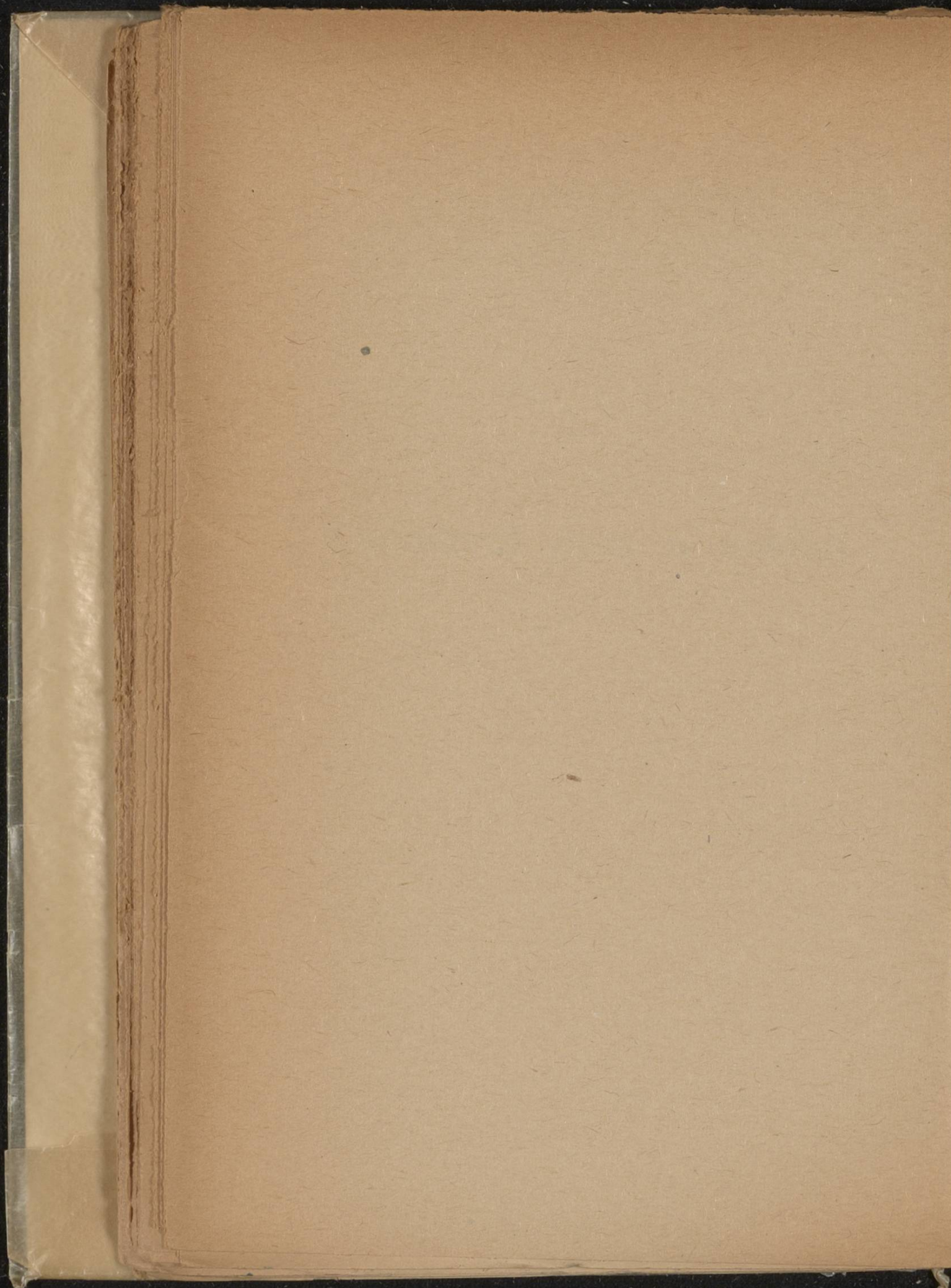
diverses de l'exode et ramassés dans cet épouvantable cimetière de Dunkerke dont les morts n'ont pas eu une seule nuit paisible depuis la fin du mois de mai... Je revois souvent le visage de la femme et de l'enfant. Ces yeux vivent-ils encore? Quel paysage inconnu contemplent-ils? Une campagne écossaise? Les ténèbres éternelles? La tourmente a semé bien des tragédies en passant dans notre pays; pourtant je ne sais si la plus cruelle histoire de la guerre n'habite pas la maison qui sommeille à côté de chez nous, car cette histoire n'a pas de dénouement.

Tout le monde veille sur l'habitation, et la parenté soigne le jardin. On baisse et l'on relève les rideaux; on ouvre et l'on referme les fenêtres; après les bombardement, on jette un coup d'œil sur le toit. Bref, la demeure morte fait semblant de vivre en attendant le retour du prisonnier et — que Dieu leur soit en aide — de sa femme et de son enfant. Les roses du jardin sont belles et parfumées, les rideaux propres: les passants qui regardent cette maison ne savent pas que les trois âmes qui l'habitaient ont été dispersées par le vent de la guerre, que le mystère rôde dans toutes les pièces, que les glaces et les meubles ont gardé l'image de trois silhouettes dont une seule peut-être bouge encore dans un pays lointain. Je sais bien, je le répète, que des demeures sont devenues le sépulcre de leurs hôtes, que des survivants sont sortis par miracle

de leur habitation brûlée où se sont calcinés des corps bien-aimés. Mais ces tragédies, je le répète aussi, n'ont pas de mystère et la maison dont je raconte l'histoire est sans doute la plus mystérieuse du pays. Elle me serre le cœur comme si j'avais affaire à une personne rongée par l'attente d'êtres chers. Elle est maternelle, vaillante malgré tout, recueillie; elle prie, me semble-t-il, elle espère, elle se raidit contre les vents, les orages et les bombardements, elle attend les soins diligents de la femme, les rires éclatants de l'enfant, les récits mélancoliques du prisonnier. Elle voudrait revivre, croyez-moi, cette maison morte. Cependant la neige viendra bientôt la couvrir, et le gel ternira ses fenêtres, et les poêles vides ne la réchaufferont pas: elle va grelotter de froid et de solitude... J'écris ces lignes aujourd'hui parce que je viens de trouver, en nettoyant mon jardin, une balle que l'enfant y avait perdue avant le dix mai. Je voudrais que demain la porte si obstinément close s'ouvrît triomphalement devant la poussée de deux pauvres vagabonds qui auraient erré sous des cieux tragiques, mais qui attendraient désormais au coin du feu ressuscité et dans la lumière heureuse des vitres lavées le retour du prisonnier. Il me semble que, si cette maison obsédante revivait, si sa porte se rouvrait, si la demeure se délivrait enfin de son lourd mystère, notre rue serait moins mélancolique et la guerre moins pénible à supporter. 20 septembre 1940.



Adieux à mon Ermitage ?



Les avions anglais finiront pas me chasser de mon ermitage. Depuis plus de six semaines, ils saccageaient sans répit mes journées et surtout mes nuits, et, finalement, j'ai dû gagner la ville chaque soir en traversant un village aux vitres cassées, aux façades arrachées, aux talus sauvagement labourés par l'acier. Cette guerre lente, mesurée ne fait grâce à personne. Je me souviens de l'autre tourmente dont le torrent fut tragique, mais elle sembla sommeiller durant quatre ans dans notre pays morne et affamé. Aujourd'hui, chaque nuit, on interroge le ciel — sera-t-il clair ou chargé de nuages? — et l'on se demande où les avions britanniques laisseront tomber leurs bombes. Nous n'avions cependant pas mérité ce châtement, car nous n'avions commis qu'un péché involontaire: nous sommes un petit pays qui fut abandonné à lui-même et vaincu par une forte armée. Bref, je devrai quitter ma tragique retraite, si paisible encore l'an passé, si pensive, si laborieuse, et j'en ai le cœur serré. Il y a près de

treize ans, nous avions acheté les quatre murs nus et les trois ares de sable qui deviendraient mon ermitage parce qu'il y avait, de l'autre côté de la route, un beau grand parc où se dressaient des arbres centenaires pleins d'oiseaux. Nous enjolivions notre maison au fur et à mesure que je gagnais un peu d'argent et j'avais labouré mes trois ares de sable. J'y avais planté des fruitiers et des fleurs, et, au printemps, semé des légumes. En toute saison, par ma fenêtre, je jouissais de la vue du bosquet et ses oiseaux chantaient de l'aube au soir. Malheureusement, un hiver, on abattit tous les arbres et les passereaux éperdus se mirent à la recherche des nids vides des bois d'alentour. Le parc ne fut plus qu'un grand trou silencieux et sordide dans mon horizon, et je me repliai sur moi-même durant quelques semaines. Puis, en mars, je me mis à la besogne.

Je plantai des arbustes dans mon jardin flamand et j'y enfermai mes rêves wallons avec l'aide des fleurs qui venaient de chez nous, que ma mère m'apportait ou qu'on m'envoyait des courtils du bord de la Meuse. Je ne quittai plus mon enclos, je vécus avec mes songeries lointaines, et, dans ce village flamand, j'écrivis vingt livres wallons. J'adorais mon fécond ermitage. Je soignais mon jardin avec la ferveur dont ma femme entourait la maison, j'ornais les murs de capricieux jets de vigne, je comblais un coin perdu de fleurs lumineuses ou de

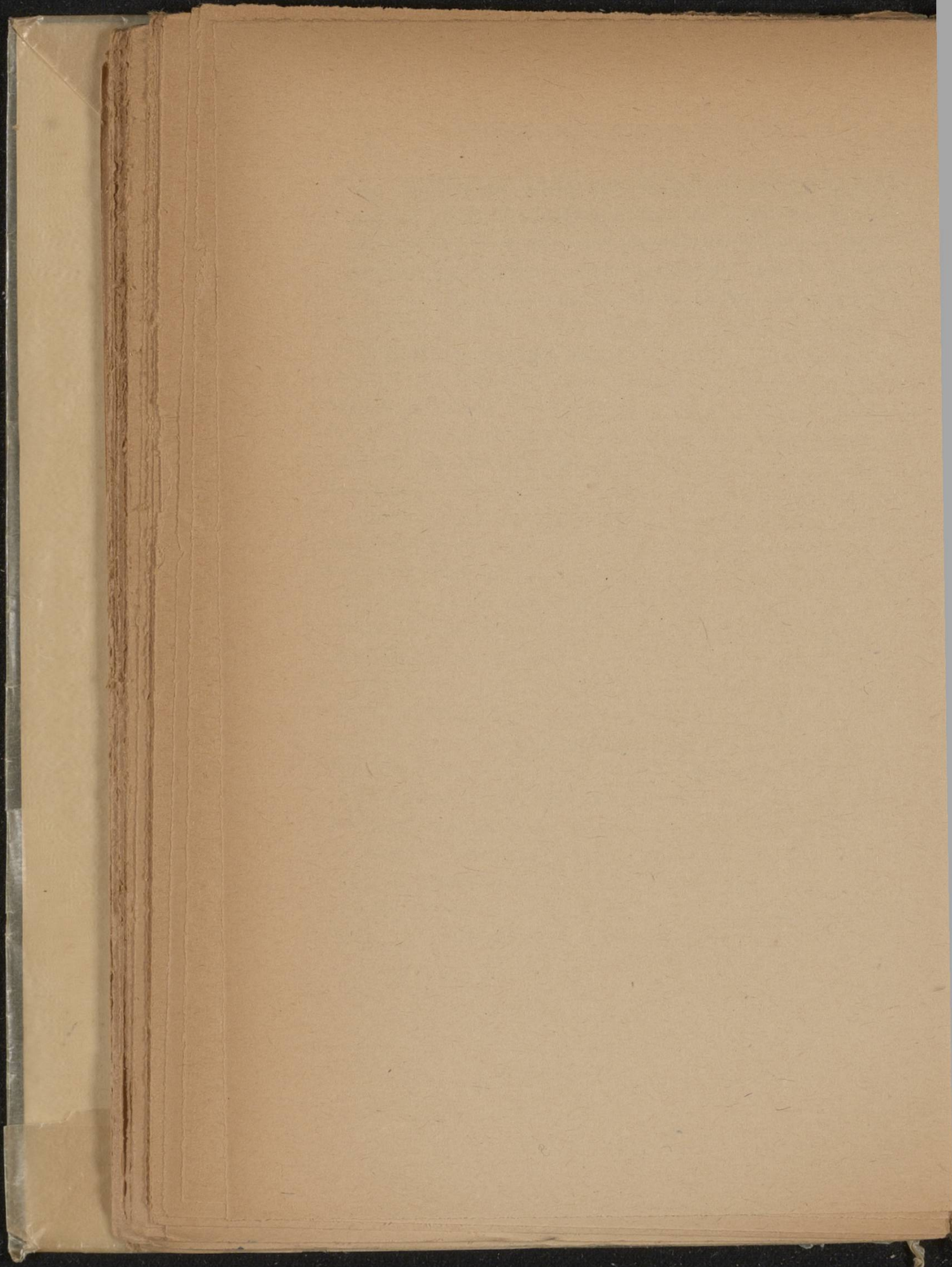
réséda capiteux; le bout d'un sentier d'une sage brassée de lavande; je dressais un enivrant lys blanc entre deux buis sévères; je cherchais de nouveaux tons et de nouveaux parfums chaque été. Vingt oiseaux familiers jouèrent bientôt dans l'enclos, puis soixante, et, l'hiver, j'en eus cent: des moineaux hardis, de bondissantes mésanges, de minuscules troglodytes qui ne se servaient guère de leurs ailes, des merles au plumage éclatant sur la neige, des fauvettes diligentes, un rouge-gorge pensif qui guettait mon apparition pour me réclamer sa pâtée. Que deviendrez-vous cet hiver, mes pauvres oiseaux? Je n'attacherai plus de lard au poirier sur lequel les mésanges se percheront vainement; il n'y aura plus, dans mon enclos désert, de boudin de sang pour les fauvettes ni pour les merles, plus d'insectes broyés pour le rouge-gorge, plus de viande pour les sansonnets, plus de pain pour les moineaux. L'hiver dernier encore, j'avais veillé sur tout ce pauvre monde innocent, et, bien que nous fussions très nombreux — cent cinquante au moins —, nous avions vaincu le froid terrible, la neige épaisse, l'avarice des hommes qui attendaient la venue de la guerre. Aujourd'hui, terrassé par mes nuits sans sommeil, je dois m'en aller et remettre mes petits hôtes à la garde de Dieu...

Ce soir, je n'ai pas osé regarder mes oiseaux perchés sur la barrière, ni mes poiriers qui plient

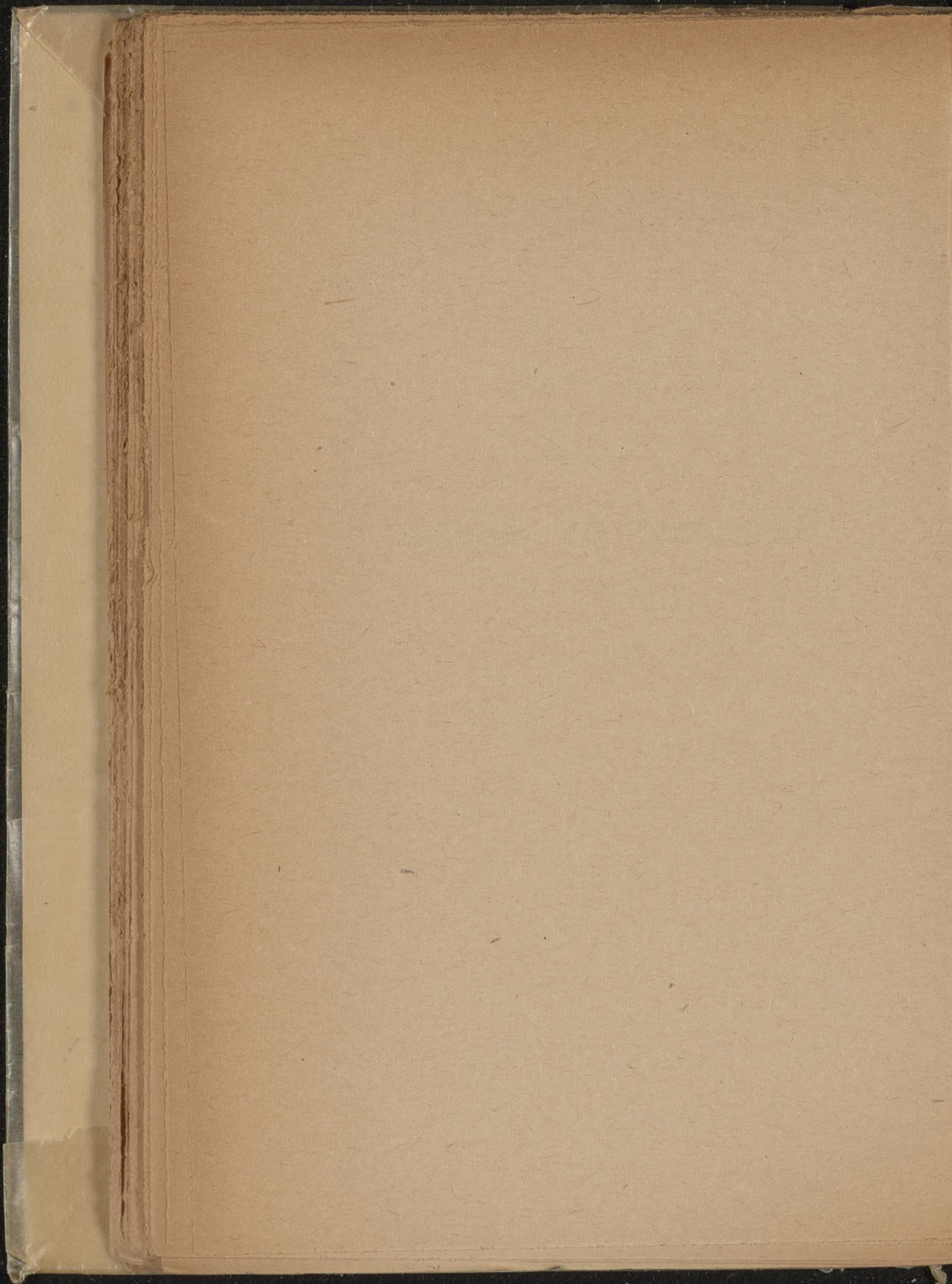
sous leurs fruits, ni mon jardinet de fleurs joyeuses, ni mes livres qui semblent attendre mes patientes lectures. J'ai passé ici tant de veillées tièdes et studieuses! Je suis donc monté, comme chaque soir, dans un tram qui m'a emmené à travers un village aux vitres brisées, aux façades arrachées, aux talus sauvagement labourés par les bombes. Je vais redevenir un vagabond aux allures hésitantes après quinze années de vie recueillie... Je n'ai pas le droit de me plaindre puisque, l'avant-dernière nuit encore, un coin de rue fut dévasté à six cents mètres de chez nous — et que notre maison est toujours intacte, et que nous vivons toujours. Je voudrais pourtant qu'on sentît mon chagrin de paysan sage qui mettait chaque année le peu d'argent qu'il gagnait dans l'entretien de sa demeure et de son jardin et dans l'achat de quelques livres. Je n'avais pas demandé grand'chose au monde, mes joies étaient des joies de pauvre et je me serais contenté toute ma vie de mon modeste bien. Le drame du mois de mai l'avait épargné et je pouvais méditer encore — peut-être profitablement — sur la douleur des pays ravagés par la guerre... Sur quelles routes incertaines vais-je désormais traîner mes pensées?... Je n'ai d'ailleurs pas attendu cet arrachement pour ressentir toute la misère et toute la stupeur des braves gens dont les maisons furent renversées ou brûlées par la tourmente. J'ai simplement voulu inscrire ici, à mon

tour, ma peine de fugitif, ma peine qui rejoint, par delà des siècles, l'universelle mélancolie de la plainte timide et pudique du berger mantouan: « *Nos patriae fines et dulcia linquimus arva... Nous quittons le sol de notre patrie et nos doux champs...* ».

22 septembre 1940.



Toussaint de Guerre.



Je me rappelle cette après-midi de la Toussaint de 1918 où les échos des batailles de Flandre et de France tonnaient sourdement contre les rochers de la vallée, et je revois encore ce petit cimetière où, à cette époque déjà, reposait mon père. On y apporta ce jour-là tous les chrysanthèmes du village et comme, durant les quatre années de la guerre, l'invasion et les maladies y avaient amoncelé les morts, on dépouilla vraiment les jardins de leurs fleurs. Autrefois, on venait se recueillir parmi les croix, et les yeux se mouillaient devant une tombe fraîche, mais, cet automne-là, toute sérénité avait déserté l'aître. Il y avait trop de deuils récents, trop de morts absents, trop d'inquiétude dans le pays. Ce n'étaient plus les douces Toussaint du passé où l'on allait secrètement causer avec les défunts paisibles que la vieillesse ou de familières maladies avaient emportés, où l'on arrangeait coquettement les fosses, en souriant, comme si le regard des disparus avait pu percer la terre qui les recouvrait et leur bouche sourire à

son tour aux mains pieuses qui dessinaient, avec quelques poignées de cailloux ou de sable, des croix, des fleurs, des cœurs dans les étroits jardinets sacrés. La Toussaint n'est pas une journée triste pour qui peut, en quelques enjambées, aller saluer ses morts; c'est une journée sereine où l'on égrène la liste de ses lointains trépassés qu'on avait un peu oubliés en gagnant soucieusement son pain et en veillant sur sa propre vie. Ce repos pieux du commencement de novembre qui permet de rendre des comptes à ses aïeux fut toujours, me semble-t-il, une sorte de douce halte: on fait son examen de conscience, on se promet de mieux vivre, on sollicite l'approbation, la bénédiction de ses chers morts, et l'on repart, plus grave, plus vaillant, meilleur, plus largement humain, plus tranquille, plus résigné. Or, cette année-là, nous avons besoin de trop de vaillance, de trop de charité, de trop de résignation pour n'être pas inquiets et pour sourire aux heureux défunts qui n'avaient connu ni les horreurs, ni les privations de la guerre.

Car, pendant les quatre dernières années, on avait d'abord apporté au cimetière de pauvres petits soldats qui étaient venus de tous les coins du pays pour défendre les frontières de notre village. Puis on avait dû déterrer des paysans enfouis en hâte dans les jardins, sous une brouettée de chaux: on n'avait retrouvé que des corps méconnaissables et

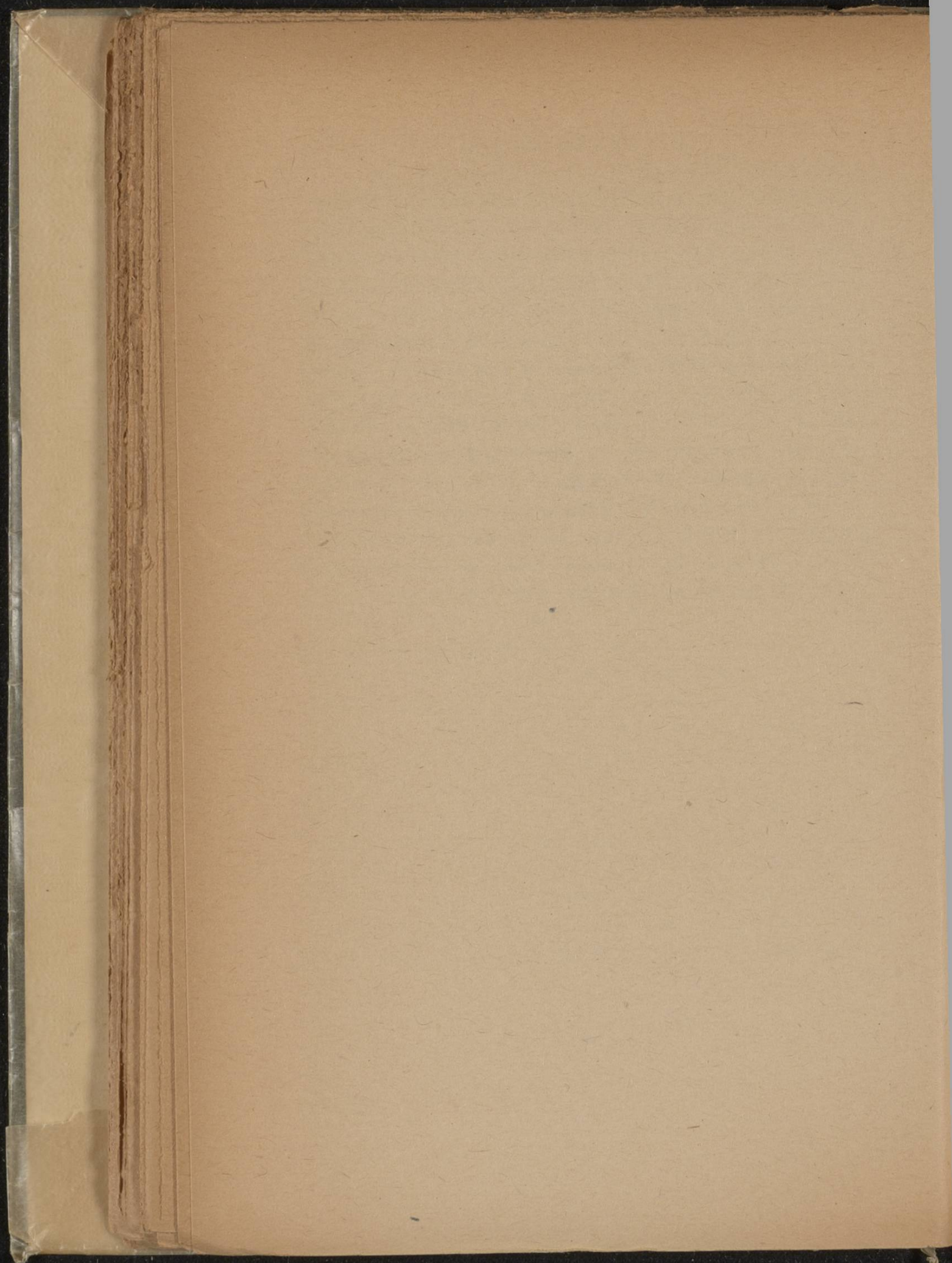
meus auxquels un lambeau d'étoffe, ou une montre, ou une pipe donnait un nom. Il y eut même des fosses sans nom. La guerre avait tué, au hasard, des hommes, vieux et jeunes, des femmes et des enfants. Et ce furent de bien tristes convois : maigres, car il y avait trop d'assassinés à inhumer ; pauvreteux, car les beaux vêtements étaient restés dans les maisons brûlées ; sanglotants, car on songeait que les défunts étaient morts avec stupeur comme dans un ouragan surgi, en une seconde, d'un ciel clair. Puis, une année, le froid vint déchirer les poumons des pauvres et des vieillards. L'hiver, les fossoyeurs peinèrent chaque jour sur la terre durcie du cimetière. La maladie sautait d'un seuil à l'autre, couchant deux morts dans leurs lits voisins, emportant parfois toute la maisonnée. Et de nouveaux convois passèrent, grelottants et inquiets, glissant sur les chemins gelés, se hâtant, songeant aux malades ou peut-être aux morts encore chauds qui les attendaient. Et, le surlendemain, on emportait à leur tour, en se pressant, quelques-uns de ceux-là qui suivaient les premiers cercueils. Le cimetière s'emplissait ainsi de jour en jour, comme au temps passé, quand la peste ou le choléra vidait les maisons du bord de l'eau. Voilà pourquoi, en cette quatrième année de la guerre, les survivants avaient envahi l'aître et dépouillé les jardins de toutes leurs fleurs. Chaque famille avait été touchée

par l'invasion, la faim ou la maladie. Le champ des morts était devenu une sorte de funèbre hameau où s'étaient brusquement amoncelés trop de frais souvenirs; le calme n'était pas encore descendu sur l'enclos sacré; nulle sérénité n'éclairait les visages inquiets des vivants; et puis, je vous l'ai dit, ce jour-là, le canon tonnait sourdement, mais sans relâche, à l'ouest et au midi.

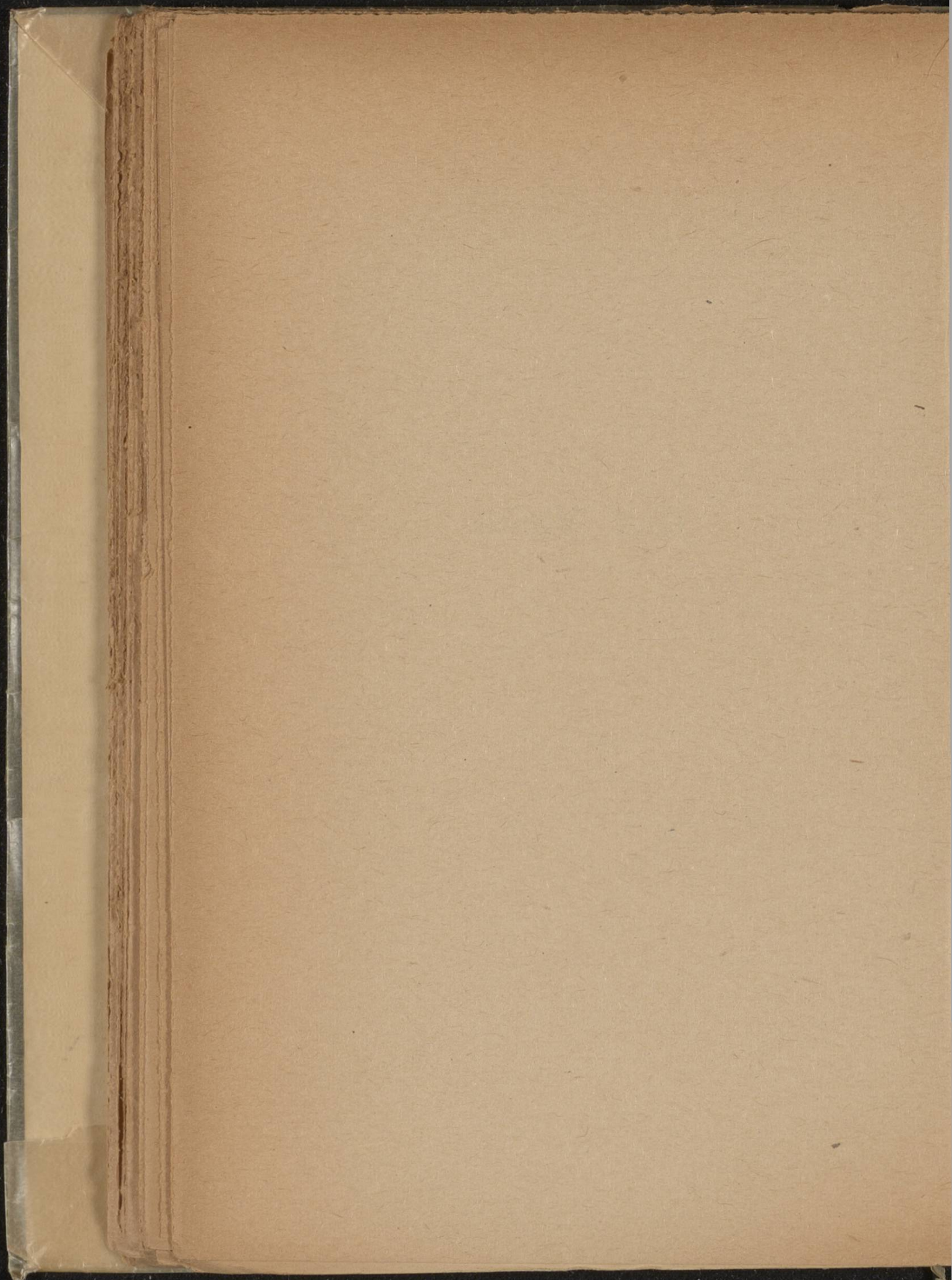
Et les plus malheureux parmi les vivants n'étaient pas ceux qui s'inclinaient tout de suite sur les tombes. Des soldats de chez nous dormaient dans des terres inconnues et y grelottaient sans doute de solitude. Où étaient-ils? Dans quelle tranchée boueuse? sous quelle masse de maçonnerie? dans quel champ anonyme? dans quel misérable camp lointain étaient-ils inhumés? Nulle douce sonnerie de cloche n'avait prié sur leur vie éteinte, pas le moindre brin de buis n'avait orné leur linceul. Ils n'avaient pas eu de linceul pour dormir leur sommeil. J'ai regardé, cette année-là, le visage des vivants qui avaient perdu leurs morts et je n'ai jamais vu une pareille détresse. Ces pauvres gens semblaient chercher des tombes sur lesquelles ils ne pourraient jamais s'agenouiller. Ils étaient dépaysés parmi les heureux qui savaient le chemin qu'il fallait prendre, qui allaient devant eux et qui s'arrêtaient brusquement. Les autres, ceux à qui la guerre avait doublement volé leurs fils, erraient comme des âmes

en peine à qui la terre refusait une fosse et, finalement, ils s'inclinaient devant la tombe d'un ami, d'un voisin, d'un vieux mort dont on avait perdu le souvenir. Je revois souvent, nettement, la tragédie sanglante et fumante du mois d'août 1914 et le drame des épidémies qui, pareilles à d'invisibles et silencieux fantômes, glissaient d'une porte à l'autre pour étouffer les survivants des massacres et de la famine, mais je me rappelle souvent aussi la détresse de cette Toussaint où la guerre assassinait encore tant de jeunes vies innocentes autour de nous, et où les pauvres gens qui avaient dû abandonner leurs soldats le long des routes inconnues des combats, erraient comme des étrangers dans le cimetière familier de ce village gris du bord de l'eau.

1 novembre 1940,



Une Visite.



Ma chère Maman, je n'étais plus venu vous dire bonjour depuis le huit mai. Ce matin-là, ma visite avait été douce: votre tombe était fraîchement râtelée; vos muguets allaient fleurir; nous avons souri tous deux et j'étais reparti sereinement vers mon ermitage. Mais, dès le surlendemain, la guerre se ruait, une fois encore, sur tout le pays. Vous aurez eu peur dans votre fosse, car vous connaissiez le bruit des canons et des bombes, et vous aurez tremblé en songeant à vos petits-fils du Namurois et à votre grande petite-fille du Brabant. Vous le savez aujourd'hui: le soldat est prisonnier dans un camp lointain, mais il se porte bien; le deuxième était parti vers la France, il a eu faim sur des routes inconnues, mais il est revenu tout de suite et tout de suite s'est remis; le dernier, celui qui a un visage de fillette, en fut quitte pour la peur: il n'a pas quitté sa mère et la maisonnette de la colline namuroise est toujours debout. Quant à votre petite-fille, elle vient de me donner, vous le savez aussi,

un petit-fils qui se porte à merveille et qui rit déjà, malgré la fuite éperdue de sa mère devant la canonnade et le monceau de ruines de sa ville. Nos vieux villages du bord de l'eau sont intacts; la maison de grand-père le tisserand n'a pas souffert; notre parenté, après avoir eu faim, elle aussi, sur les routes bombardées, est en bonne santé. Voilà, ma chère Maman, notre bilan familial — jusqu'ici. Je vous entends dire: « Que Dieu soit béni! » et prier pour les morts. Car il y a des morts, beaucoup de morts: des gens que nous avons aimés, des soldats que nous ne connaissions pas, mais que nous plaignons de tout notre cœur, et de pauvres voisins d'ici, qui ont vu notre maison et votre tombe, et qui furent écrasés, la semaine dernière, pendant leur sommeil: la mère, le père et deux adolescentes d'une vingtaine d'années. La guerre n'est pas finie, ma chère Maman. Elle n'a pas bouleversé votre cimetière, mais vous entendez, presque chaque nuit, gronder le canon et éclater les bombes, et vous vous demandez si nous sommes toujours en vie. Rassurez-vous: vos petits-enfants du Namurois dorment tranquillement; la ville où pousse votre arrière-petit-fils est calme autour de ses ruines, et vos ermites du village brabançon où vous reposez vivent encore, et notre toit ne porte qu'une légère marque de la guerre.

Nous avons pourtant songé à nous en aller, ma

chère Maman. Tant de nuits sauvages et cruelles, tant de mauvaises nuits sans sommeil avaient affreusement ravagé ma santé, car vous m'avez laissé vos pauvres nerfs en héritage. Mais nous aimons notre toit et, après avoir gagné la ville, durant trois semaines, chaque soir, nous ne l'avons plus quitté, nous avons repris notre guet nocturne — et de nouveaux morts sont donc restés dans leurs demeures éventrées, non loin de chez nous. Tranquillisez-vous cependant : depuis deux jours, la tempête souffle rageusement sur la région et les avions anglais ne viennent plus jusqu'ici. Je souris parce que vous aviez peur de l'ouragan. Vous souvenez-vous qu'autrefois vous vous enveloppiez la tête dans un châle pour ne pas entendre hurler le vent contre nos ardoises et dans nos arbres ? Aujourd'hui, nous bénissons la tempête. Son grondement est bien plus amical que le bourdonnement des avions, ses cris plus rassurants que les détonations des bombes. Que nous ferait-elle, la tempête ? Emporter, ainsi que l'an passé, un tiers de notre toit ? Le malheur ne serait pas grand. Mais une bombe peut déchirer toute notre maison ou la brûler, et peut-être n'irions-nous plus jamais fleurir votre tombe, car nous vous aurions brusquement rejointe dans votre enclos sacré. Voilà, ma chère Maman, pourquoi nous voulions nous en aller et nous réfugier dans un de nos vieux villages paisibles du Namurois. Naturelle-

ment, nous ne vous laisserions pas toute seule ici : la guerre finie, nous vous ramènerions au pied de votre lointaine église dont les vitraux furent pulvérisés par les obus, eux aussi, mais qui prie et chante toujours pour les morts et pour les vivants. En attendant, nous bénissons donc la tempête. Pardonnez-lui toutes vos peurs anciennes : elle est si généreuse, si rassurante, elle nous endort chaque nuit, comme des enfants. Voilà donc que, dans notre pacifique pays, nous trouvons notre salut dans l'ouragan et les ténèbres ! Mais la guerre, surtout celle d'aujourd'hui, est plus terrible que la tempête, que la faim, que la peste réunies ; dans le fait, elle les emporte toutes trois sur ses ailes d'acier. Ma chère Maman, je suis heureux que vous n'ayez pas vu tout cela de vos yeux de vivante, de vos yeux de chair, comme dit votre vieux livre de prières, et que vous soyez partie à temps...

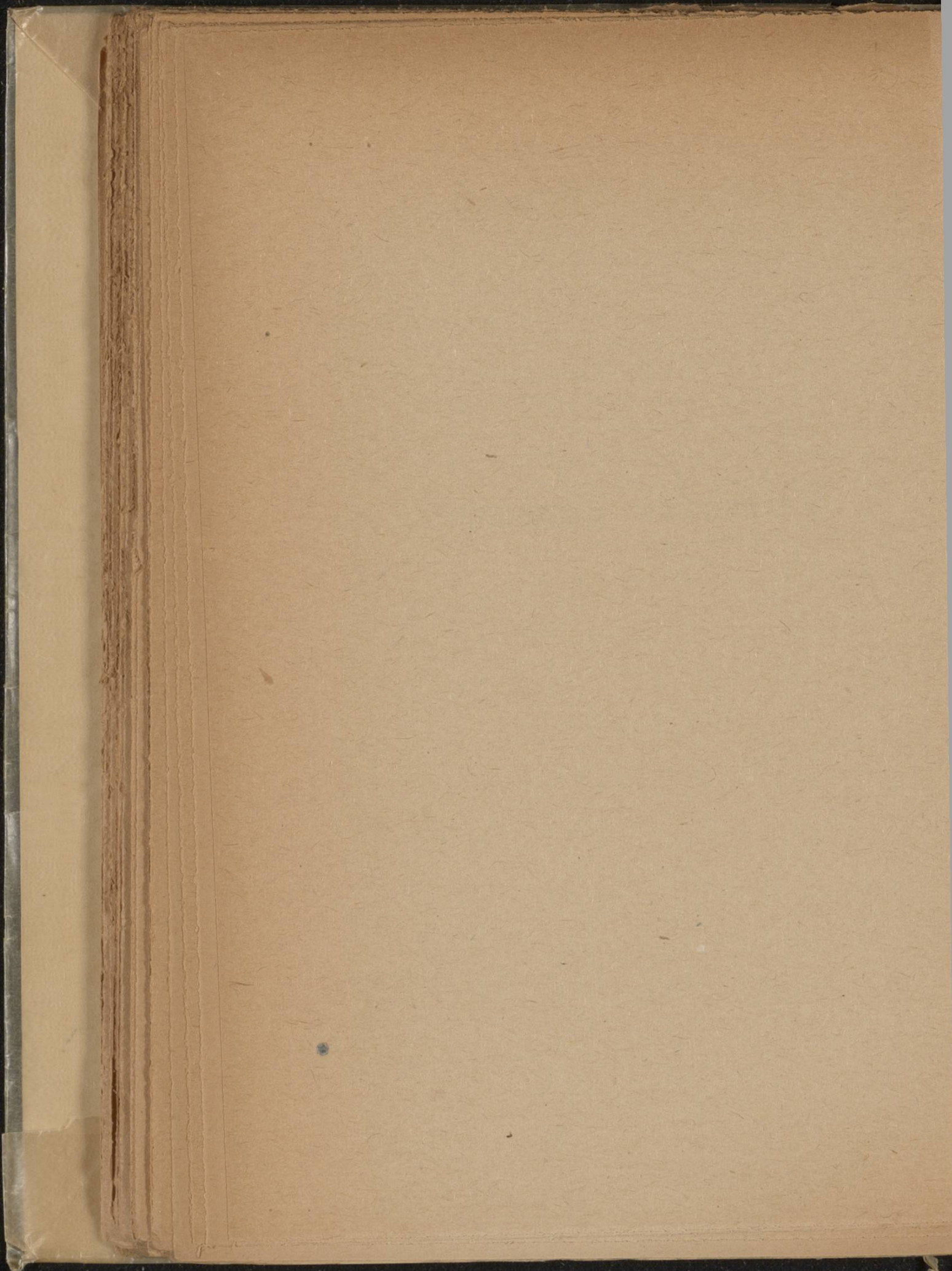
Je vous vois hausser les épaules et je vous entends dire : « A quoi pensent donc les hommes ? » Vous avez raison — comme tous nos vieux sages du Namurois à qui vous avez dû le jour. Vous avez raison plus que personne parce que vous avez toujours regardé la haine comme un péché mortel et que la crainte de Dieu vous a défendu de haïr même ceux qui vous avaient fait du mal. L'autre guerre vous avait simplement découragée, mais vous aviez revécu tout de suite dans vos petits-enfants.

De mon côté, j'étais resté vaillant et confiant: je n'avais pas trente ans. Hélas! j'avoue que cette guerre m'a découragé à mon tour et ma désespérance ne guérira pas, parce que je suis un peu plus instruit que vous. En revanche, quand le soldat reviendra, il ne songera plus qu'à son clair avenir, car il n'a que vingt ans, cet aîné; et ses frères feront de même, votre arrière-petit-fils, qui ne marche pas encore, ne se figurera jamais ce qui s'est passé parce qu'il ne l'aura pas vu. Ne prêchons donc pas menteusement l'espérance à ces enfants; ils n'ont pas besoin de nos mensonges de vieilles gens, car ils portent en eux l'espérance. Il y a des hauts et des bas dans la vie, diront-ils, et, tôt ou tard, un sourire de jeune fille apportera des clartés de paradis à leur pays aujourd'hui dévasté et endeuillé. N'encourageons donc personne, je le répète, ma chère Maman, puisque nous ne croyons plus à grand'chose. Taisons-nous: ces enfants, ennuyés de nos discours de vieillards, secoueraient la tête. Quoi qu'il advienne, s'ils vivent, ils feront, je vous le garantis, ce que nous avons fait, vous et moi, dans notre jeunesse: ils bâtiront une petite maison et ils auront des enfants. La guerre en dévorera sans doute quelques-uns plus tard, mais les enfants des survivants croiront encore que l'avenir sera clair, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles, car il en fut ainsi depuis le commencement. Dormez donc bien, ma chère

Maman, dans votre tombe, sous le chrysanthème blanc que nous venons de planter entre vos mugets: la vie de vos petits-enfants s'arrangera comme la nôtre s'est arrangée autrefois. Dormez bien. Si vous entendez hurler le vent dans les houx et les thuyas du cimetière, réjouissez-vous: les nuits d'ouragan sont désormais de divines nuits, et priez, vous qu'il épouvantait, priez pour qu'il dure, et que cette longue tempête des cieux décourage enfin la tempête des hommes et reconduise les hommes jusqu'aux seuils de leurs maisons grelottantes de froid et de solitude.

2 novembre 1940.

L'éternelle Espérance.



Plus je vois durer cette guerre, plus je sens que ma désespérance ne guérira pas — même si une Europe vaillante et sage s'épanouit durant un siècle sur son sol ravagé, car rien n'effacera le drame d'où sortiront cent années de travail paisible. Devrai-je vraiment me résigner à dire que j'accepte la guerre comme un mauvais ferment humain? J'avais déjà renoncé au monde avant cette tourmente, mais je me retenais encore aux mains des enfants et aux mains de quelques hommes qui prêchaient obstinément la paix dans les premières rumeurs du drame, d'hommes qui viennent d'être vaincus à leur tour et qui, à leur tour, renonceront au monde. Mais le monde vivra sans nous, car la vieille espérance humaine ne vient pas de nous qui, dès la quarantaine avons été glacés par le doute, qui bientôt avons vu clair et perdu toute foi. Le monde ne souffrira donc pas de notre renoncement, il n'y songera pas, il l'ignorera, il marchera vers l'avenir sans notre secours et sans notre témoignage. Nous

serons déjà des hommes morts et déjà j'accepte mon lot de fantôme inutile. Ma tâche est finie, mais j'emporte une consolation dans ma retraite puisque j'ai découvert le secret de l'éternité humaine, c'est-à-dire pourquoi nos ancêtres n'ont pas péri au lendemain de leurs désastres. Depuis des mois, j'ai dû, pour mon salut, me réfugier en esprit auprès des enfants et j'ai vu que, si la guerre les épouvantait, les arrachait de leur lit, les jetait dans les caves, ils reprenaient aussitôt leurs jeux et leurs rires entre deux bombardements. J'ai vu aussi les adolescents se parler tendrement sur leurs seuils entre deux visites meurtrières d'avions. J'ai vu encore les pères fatigués et déçus reprendre leurs outils, malgré les deuils, les privations, le danger, l'épouvante, le crime, la dévastation, pour nourrir leurs enfants et leur permettre de jouer, de rire, ou de créer une famille. Les uns ne comprennent donc pas la sordide éternité de la guerre et les aînés, avec résignation, nourrissent ces innocents. Voilà comment le monde subsiste encore après tant de cruelles marées qui devaient l'anéantir, comment nous sommes venus du fond des âges ravagés par les invasions. Ne tablons donc plus menteusement sur la sagesse des hommes: seule l'enfance, témoin distrait des guerres, a sauvé la race humaine depuis des siècles de carnage.

Car nul de nous, les aînés, ne sort d'une guerre

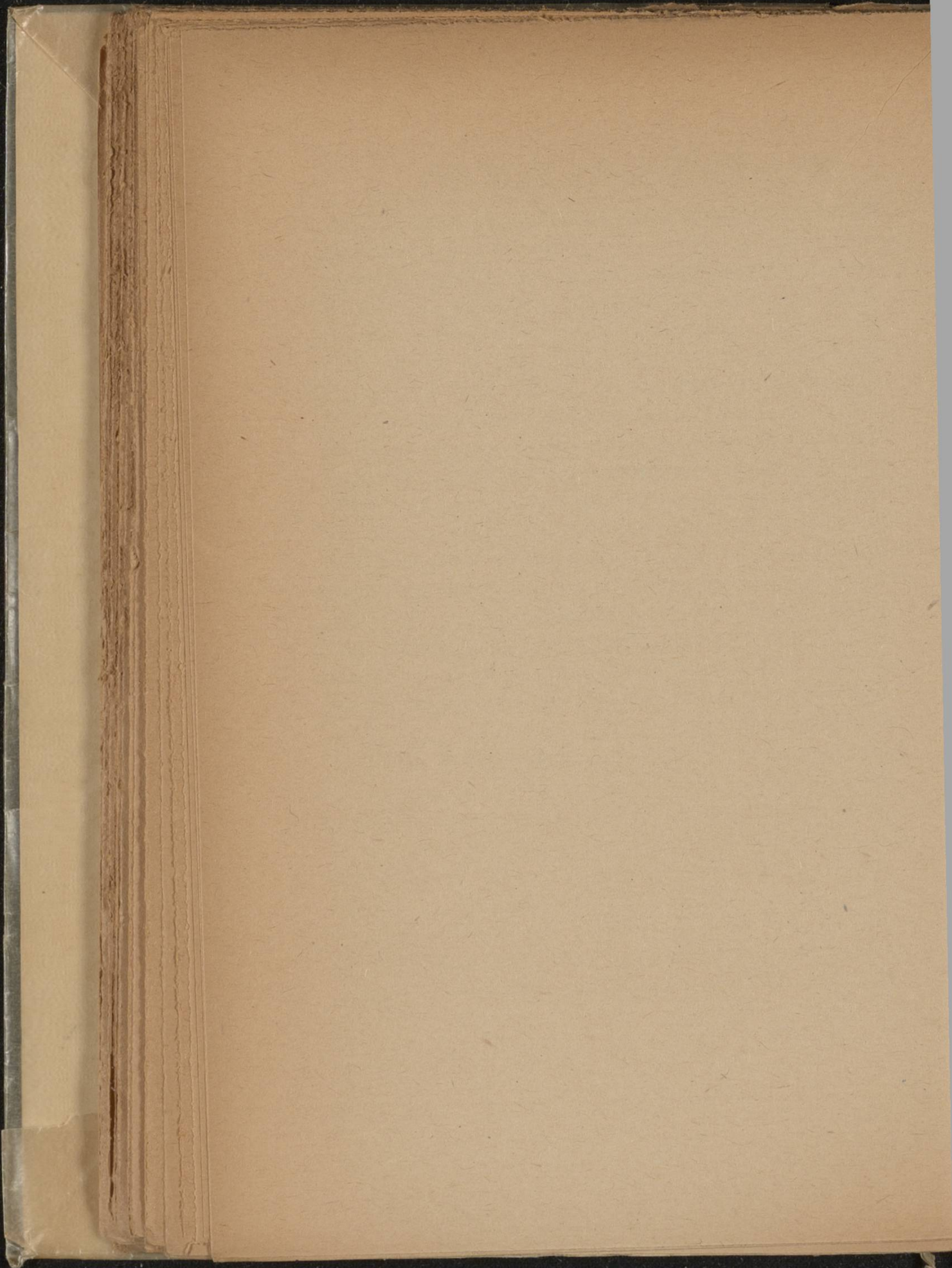
sans une inguérissable fatigue: celle des champs de bataille ou des chantiers de misère. On n'efface pas dans des yeux mûrs l'image d'une maison incendiée ou d'un cadavre sanglant. Nous gardons cette image durant toute notre vie, même si nos mains n'ont ni brûlé la maison ni tué personne. Il y a donc chez les hommes que la guerre a visités deux fois en un quart de siècle une grande stupeur et une grande désolation: on a anéanti en nous toute sérénité; les meilleurs d'entre nous auront toujours une plaie au cœur, même si ces deux guerres ont épargné leurs proches et leurs biens. Notre sécurité de gens de bonne volonté s'est évanouie pour jamais et notre effort s'est ralenti. Je le répète: un siècle, vingt siècles de paix n'effaceront pas ce qu'on a fait pendant les guerres: des besognes cruelles, inutiles, stériles, sorties de nos mains auxquelles Dieu avait imposé un travail fécond. Je n'ai jamais été le témoin passionné d'une guerre, mais un témoin éperdu, effrayé, meurtri. Je ne suis jamais sorti victorieux d'une guerre ancienne ou récente; chacune d'elles m'a vaincu, car elle a été, plus qu'une victoire ou plus qu'une défaite, un deuil pour l'homme d'hier et d'aujourd'hui, du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest. Voilà comment j'ai vu deux rafales déferler sur mon pays et pourquoi tant de gens de mon âge ont perdu toute espérance, ne sont plus que d'inutiles fantômes et ne travailleront plus que

machinalement pour leur pain et pour leur feu. Nous ne serons jamais plus que des rejointoyeurs sans entrain; jamais plus les chansons n'accompagneront le bruit de nos outils. Ah! la guerre peut se faire gloire d'être toujours victorieuse: elle vainc les meilleurs d'entre nous, que nous soyons du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest; son succès est universel, il atteint même les pays que le canon n'a point bouleversés. Mais nos enfants ignorent encore notre universelle désolation.

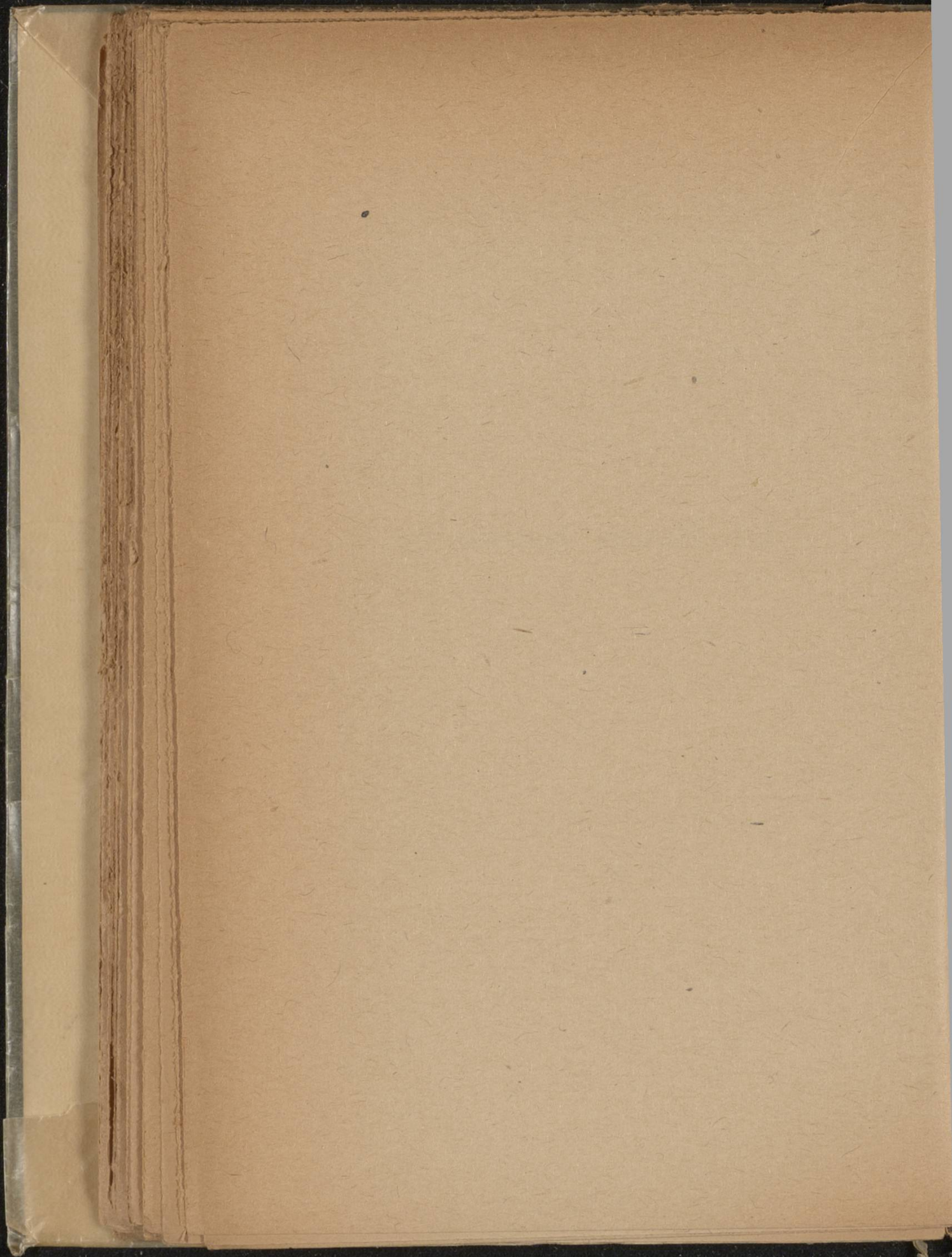
Soldats qui maniez la foudre aveugle, épargnez donc les enfants, car, en les tuant, vous ne tuez pas seulement un chef-d'œuvre de grâce, une tête blonde ou brune, une bouche rieuse, des jambes et des bras joueurs, mais vous tuez l'Espérance, le souffle humain par excellence, sans quoi les ténèbres envelopperaient la terre comme au commencement. Je ne songe plus ici au corps de ces enfants, femmes et hommes, mères et pères, travailleurs de demain, mais à leur innocence d'êtres qui n'ont pas encore vu la guerre ou qui ignorent ce qu'elle signifie vraiment, qui portent en eux toute la foi ancienne du monde, qui vont commencer une vie dans une clarté intacte, sans remords et sans crainte. Nous, dont l'âme d'adultes est ternie et refroidie par l'inconcevable mal que nous avons fait ou accepté, nous ne remuerons plus que des cendres sanglantes jusqu'à notre mort. Laissons donc vivre ceux qui

seuls peuvent retrouver des diamants dans ces cendres. Que les maîtres du monde arrêtent l'assassinat sans héroïsme et sans gloire des enfants. Chaque jour, nous appauvrissons la survie de la terre et de l'esprit, nous amoncelons les ténèbres autour de nous, nous tuons l'avenir, nous le livrons déjà aux puissances desséchantes ou sauvages du terrestre néant. Si l'on veut que subsiste l'innocente chanson humaine du passé et que naisse le chœur serein de l'avenir, qu'on n'assassine plus les fragiles porteurs de flambeaux que nous avons mis au monde la veille du carnage. Qu'on n'oublie plus qu'un enfant est un être sacré en qui se sont réfugiées toute la clarté, toute la vaillance, toute la foi du monde que nous avons volontairement étouffées en nous. Au nom d'un avenir humain digne de Dieu, soldats qui maniez la foudre aveugle, faites grâce à l'éternelle Espérance, ou votre victoire ne sera qu'un succès trompeur et stérile.

8 novembre 1940.



La Route incertaine.



J'ignore quels seront le destin de mon pays et mon destin. Issu, par ma mère, d'une vieille famille de tisserands ruraux qui trouvaient dans leurs essarts ce que leur refusait un métier ingrat, je devais être un paysan. Mais, vers ma cinquième année, mon père, qui n'avait jamais vécu à la campagne, eut à choisir entre un champ qui nous eût nourris et l'usine. Il choisit celle-ci: deux fois par semaine, il alla se cuire vingt-quatre heures devant les fours à zinc de la vallée; c'est ainsi que je ne le vis guère durant toute mon enfance. Nous quittâmes donc mon village natal, et mon chagrin fut extrême. Je songe parfois que j'ai peut-être senti en ce temps-là tout ce que je perdais pour le reste de mes jours. Bref, je fus le fils d'un ouvrier et non un paysan. Durant des années, je me débattis entre mes deux races; dès que j'en avais l'occasion, je gravissais la colline et regagnais mon hameau: je restais donc un enfant de la terre. Mais l'industrie du bord de l'eau me guettait, mit finalement la main sur moi

et me déracina. Je vécus quelques mornes années dans la vallée, puis, après la guerre, je désertai mes villages et m'en allai vers les villes où je prêchai pour qu'il n'y eût plus de guerre... Or, aujourd'hui, la guerre est revenue: j'ai donc écrit vingt-cinq volumes inutiles, ma défaite est complète et ma vie fut stérile. Il est bien pénible de faire un pareil aveu au seuil de sa maturité, mais à quoi bon nier ce qui est fait? Je n'avais pas uniquement songé à aligner des phrases colorées ou chantantes sur mes feuillets: je voulais surtout que le monde fût plus beau et meilleur. J'avais glissé pudiquement toute mon universelle fraternité entre mes milliers de pages et tablé sur les sourires d'enfants, sur la plainte des pauvres, sur la douceur de nos paysages, sur la malédiction des guerres, sur un geste généreux d'ennemi, sur les ravages des météores, sur la vaillance des hommes pour placer ceux-ci devant leurs tâches et leurs récompenses. Je ne fus pas à la hauteur de ma tâche et la récompense n'est pas venue. J'ai donc pris un mauvais chemin, lorsque, petit enfant, étendu, au sommet d'un chariot, sur un matelas que je mouillai de mes larmes, je quittai mon village natal. Il y a près d'un demi-siècle, un matin brumeux d'octobre, je pleurais sans doute sur le destin dont l'âpreté me fut révélée par cette guerre.

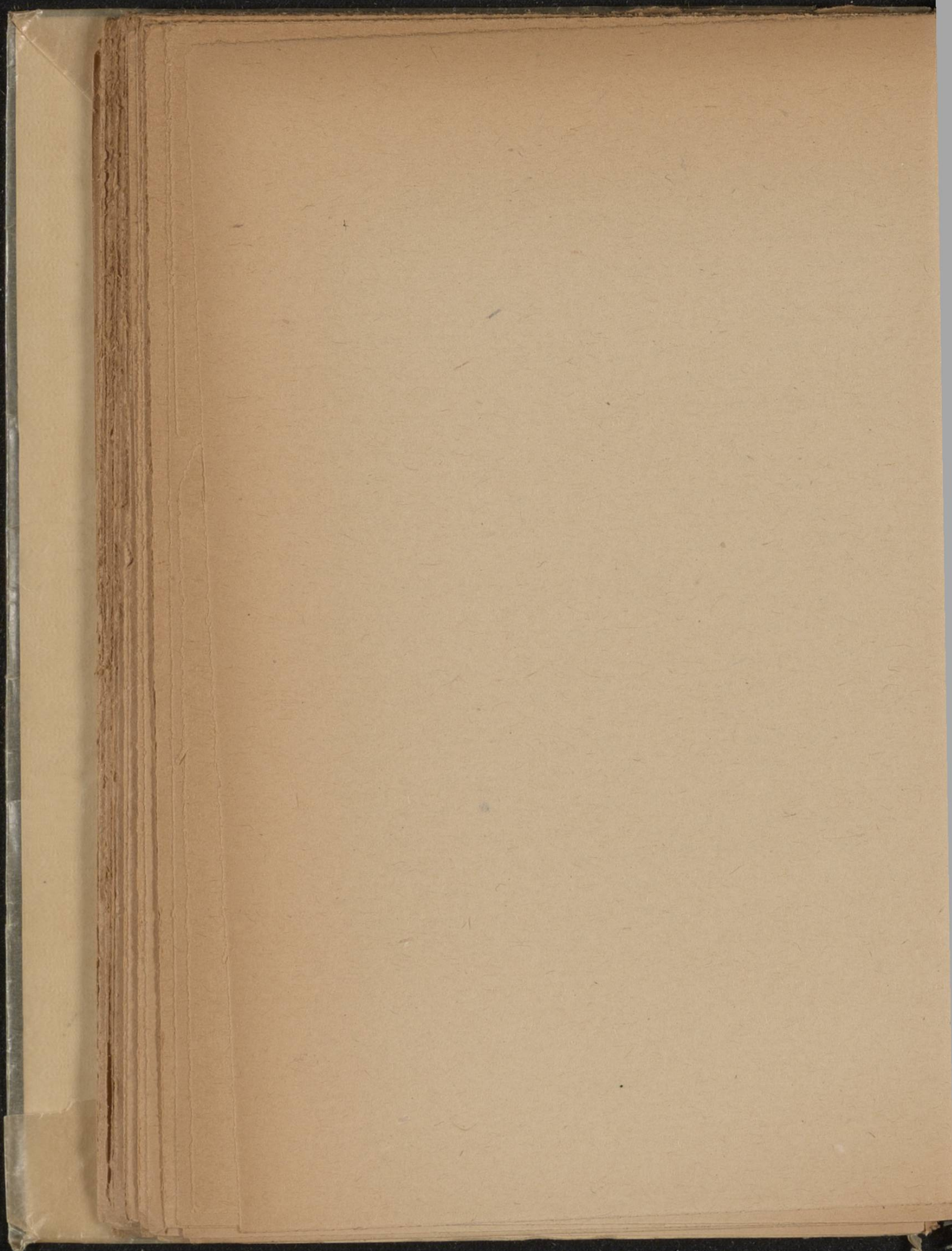
Certes, j'ai mal tourné, comme disait ma pauvre mère quand je m'éloignai d'elle il y a plus de vingt

ans. Car, si la guerre a traversé mon village au mois de mai, elle l'a en quelque sorte respecté: les vitraux de l'église brisés, quelques tombes abîmées, quatre ou cinq maisons dévastées, trois ou quatre morts. Peut-on vraiment s'en plaindre dans le cours d'une tourmente qui amoncelle les cadavres et rase les villes? D'ailleurs, les gens de chez nous travaillent de l'aube au soir depuis le mois de juin et leurs nuits sont divinement paisibles. Nul soldat ne passe sur la route, on n'entend pas tonner le canon. La guerre est finie là-bas: si l'on en parle encore, c'est pour plaindre les malheureux qu'elle a tués ou qu'elle tue chaque jour encore; mais elle est lointaine, déjà étrangère. On a repris sa tâche de paysan, fidèle à son passé et à son avenir. Or, ici, je me débats entre mon passé enfoui dans la cendre et mon avenir incertain, car mon destin est lié à celui de mon pays. Devrai-je m'en aller un jour, emportant pour tout bagage, de chères images cachées sous mes paupières et, dans ma poche, les humbles portraits des miens? Voilà le sort qui m'est peut-être réservé parce que j'ai trahi la besogne de mes ancêtres les paysans. Pourtant je n'étais pas fait pour une vie aventureuse, non plus que mes vieux tisserands du Namurois qui se seraient pendus au noyer de leur cour s'ils avaient dû courir les routes du monde. Les âmes de mon père et de ma mère savent que je ne leur ai jamais reproché,

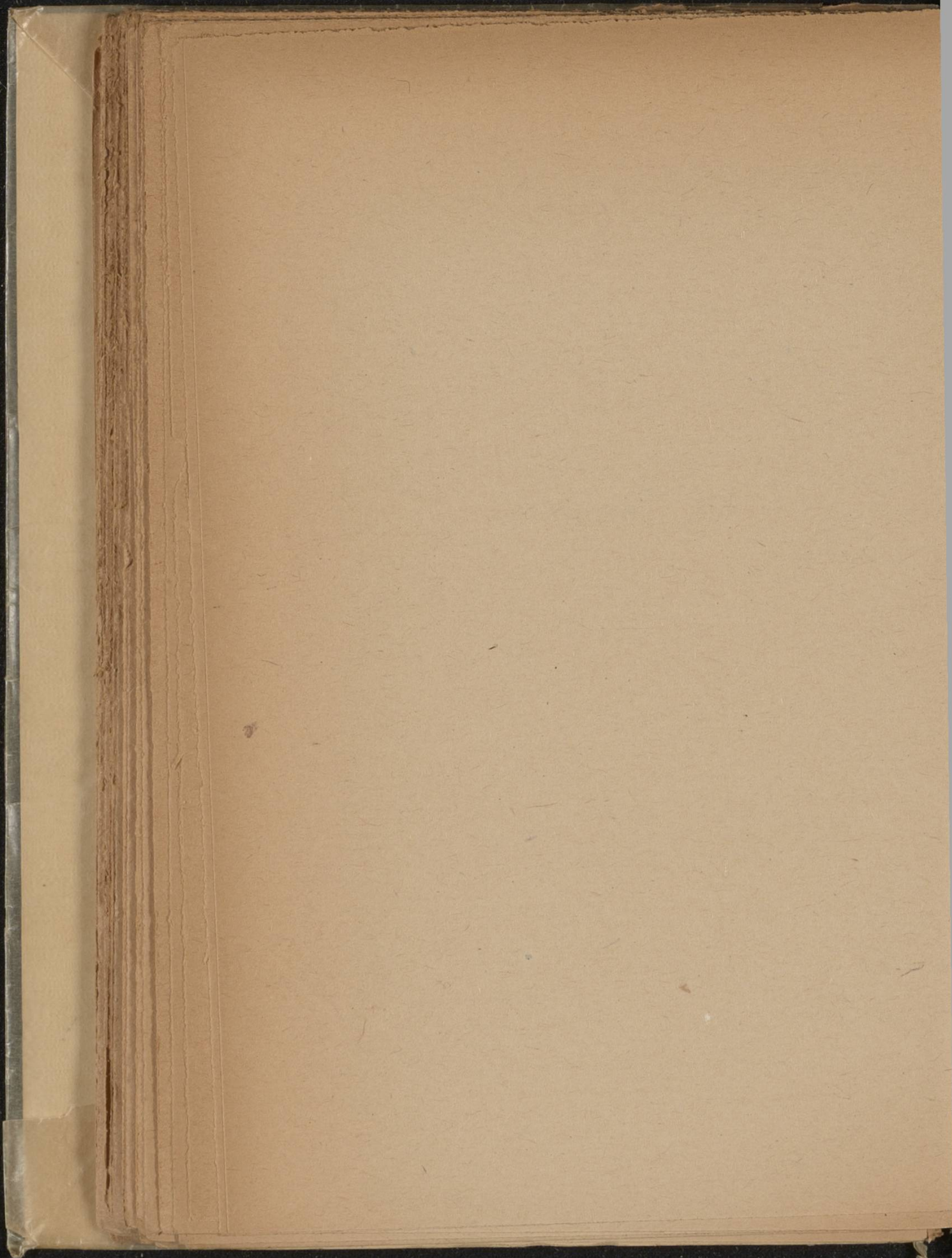
même mentalement, le redoutable voyage qu'ils m'ont imposé, il y a près d'un demi-siècle; cependant le chariot m'emportait ce matin-là plus loin que la vallée et que la province. Il m'emmenait peut-être vers le pire désastre qui pût m'accabler: un titubant pèlerinage sur des chemins inconnus. Et, je le répète, voilà sans doute pourquoi je mouillai de mes larmes d'enfant le matelas sur lequel j'étais étendu. On parle de la patrie dans les livres d'écoliers. On y évoque des batailles glorieuses, des villes célèbres, des provinces pittoresques, et les mots dont on se sert sont riches et chantants. Je songe beaucoup à ma patrie en ces jours de deuil et d'incertitude, et je ne désire pas l'envelopper dans la soie toujours sanglante des drapeaux, ni célébrer ses vénérables monuments, ses larges sites paisiblement clairs ou laborieusement noirs. Je fais plutôt l'appel de ses morts.

Notre pays est un immense ossuaire où se soudent à ses fondements de pierre les cendres de nos dizaines de millions d'ancêtres. Nous sommes nés et morts ici; chaque poignée de notre terre renferme une invisible relique sacrée. Notre peuple sédentaire a donné au monde un incomparable exemple de fidélité au sol natal. Nos rêves ne dépassaient pas notre horizon. Étions-nous des timides? des pauvres? Nous étions des sages et nous avons, dans nos villages ignorés et dans nos villes démodées, toute

la force réunie de nos aïeux. Nous avions aussi toute leur sérénité. Un ouragan, un cruel hiver, les grosses eaux, une guerre dérangent à peine notre travail — le même depuis des siècles. Nous étions vraiment sortis de notre terre, comme nos blés, nos arbres, et, comme eux, la transplantation nous faisait dépérir. Voilà la vertu d'une patrie et de l'amour qu'on lui porte. On ne fait qu'un avec elle. C'est ainsi qu'autrefois l'amour de la terre natale, de l'ossuaire sacré, transforma nos ancêtres en prodigieux héros. Il y a des gens que la seule pensée de n'être pas inhumés dans leur cimetière glace d'épouvante. Ils ont peur de quitter leurs défunts, d'être mortellement affaiblis dans la solitude et les ténèbres des grand'routes bruyantes et claires, de n'avoir plus personne à qui raconter de puérils ou de pieux souvenirs, une tombe où s'agenouiller et se recueillir sur son passé et sur son avenir — le passé et l'avenir de tout un village, de toute une province, de toute une race. Ce recueillement me sera-t-il refusé un jour? Devrai-je m'en aller, titubant, sur des chemins incertains parce qu'on m'a hissé, il y a près d'un demi-siècle, sur un chariot qui emportait nos quatre meubles dans la vallée, et que j'ai quitté plus tard nos paysans qui regardent le monde avec une sainte résignation et se courbent docilement quand le doigt de Dieu s'appesantit sur leur épaule? 12 novembre 1940.



La Tempête.



L'autre soir, je regardais avec mélancolie notre jardin trempé par les pluies. Les dernières fleurs sont couchées sur le sol et les feuilles mortes volettent lourdement contre les murs. Les beaux jours sont passés. Notre splendide été fut saccagé par la guerre; nous n'avons joui ni de la clarté ni des parfums de la saison sacrée, et nous avons dû cueillir ses fruits sous le bourdonnement continu de la tourmente. J'ai vraiment négligé mon enclos cette année; je n'avais pas le cœur à l'ouvrage: je ressens toute la terreur des pauvres gens des villes bombardées et toute la détresse des marins qu'on noie chaque jour. J'ai donc fait ma petite récolte sans entrain, j'ai bêché machinalement — et pourtant le bêchement était ma besogne préférée. Ma solitude est devenue un puits d'angoisse, mais je ne désire pas me mêler dans la foule qui, en ces temps lourds de pitié et de responsabilité, ne vit que de haine et de mensonge. Comment la Paix pourrait-elle sortir de la haine et du mensonge? Je mesurais donc

ma solitude et ma détresse en regardant, l'autre soir, notre jardin finissant, aussi abandonné que moi-même. Le ciel était chargé de nuages, le vent violent et froid. Nous n'avons pas eu un de ces automnes pensifs d'autrefois, embrumés de douce mélancolie: cette année, l'arrière-saison est vraiment funèbre, avec ses pluies et ses voiles gris; elle ne pourrait inspirer qu'une chanson désespérée... Posté devant ma fenêtre, je vis arriver la nuit; le vent devint tout à coup sauvage et j'assistai bientôt à la plus terrible tempête que connut sans doute notre pays. Elle me tint debout jusqu'à l'aube. Je n'attendis plus les avions anglais qui ne s'aventureraient pas dans ce ciel agité, je ne tendis plus l'oreille vers leur bourdonnement ou vers la plainte des sirènes que la voix furieuse de la rafale aurait d'ailleurs étouffés. Quand j'étais petit, ma mère, la tête enveloppée d'un châle, ma mère veillait sur la maison secouée par l'ouragan. Depuis bien des années déjà, j'ai repris sa tâche paysanne, car nous connaissons, nous, gens des campagnes, la terrible puissance des ouragans et nous désirons regarder leur visage.

A travers les vitres de notre véranda, je vis le ciel se débarrasser brusquement de ses ombres: seul passait, de temps en temps, un nuage blanc qu'illuminait un éclair et qu'emportait aussitôt une bourrasque. Elle hurlait dans la cheminée, contre les fenêtres, sous les volets. Tout craquait ou claquait.

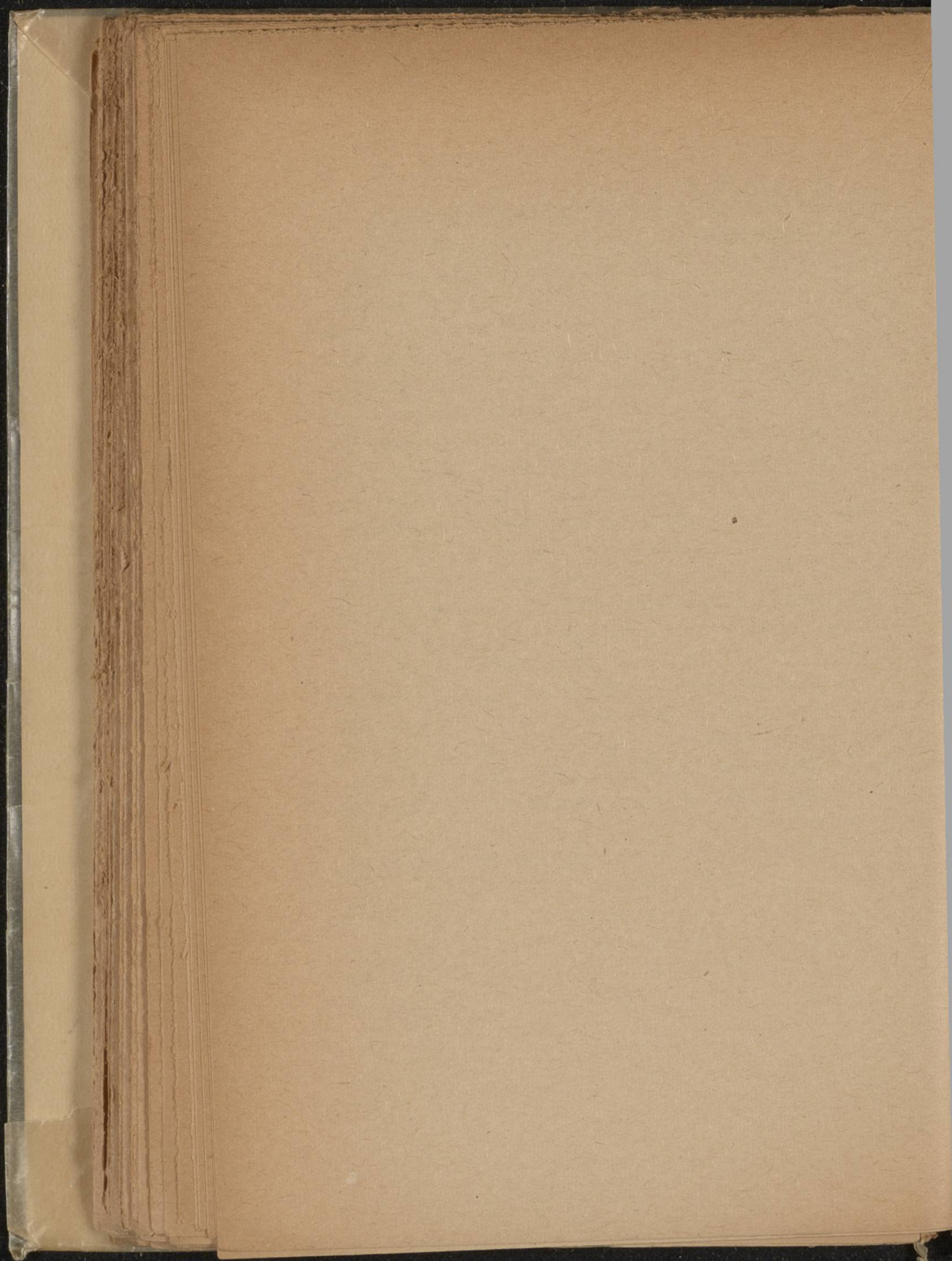
La clameur semblait parfois reprendre haleine pour mieux rebondir contre un toit, une façade ou un pignon. Les portes tremblaient. Au jardin, un malheureux thuya était plié en deux. Le grondement du dehors devint indescriptible. Des coups lourds suivaient les hurlements du vent. Que se passait-il? A l'aube, je verrais que la couverture d'un hangar voisin s'était écrasée dans notre enclos et qu'une cheminée s'était détachée pour retomber entre deux toits. La lune éclairait donc le sauvage désastre de la nuit et pâlisait parfois derrière un nuage blanc. La tempête dura plus de six heures et je devinai qu'elle faisait de grands ravages. Vers le matin, les projecteurs d'un aéroport fouillèrent le ciel de leurs rayons devenus verdâtres — on eût dit qu'un météore s'épanouissait à l'est. Enfin, le jour arriva: la clarté — la vision et les échos du désastre. A un kilomètre de chez nous, un train dévoyé — le vent avait éteint les signaux — un train a laissé vingt-deux morts et soixante blessés dans ses voitures détruites. Au village, plus de cinq cents toits avaient des plaies. Dans la capitale et autour d'elle, des arbres étaient couchés sur les avenues et les routes. Des nouvelles vinrent de plus loin: il y avait des morts enterrés sous les maisons écroulées; des églises étaient mutilées, des chaumières renversées; des demeures déchirées par les bombardements s'étaient effondrées; des gens n'avaient eu que le

temps de quitter leurs seuils: leurs murs vacillaient, leurs toits se perdaient dans la nuit. Les bombes n'avaient donc pas travaillé, mais le vent avait fait leur besogne dans tout le pays. On me dit aussi que la terre a tremblé vers quatre heures du matin: je n'ai pas ressenti la secousse puisque je me promenais dans mon bureau éclairé par la lune. Mais tout a tremblé durant six heures.

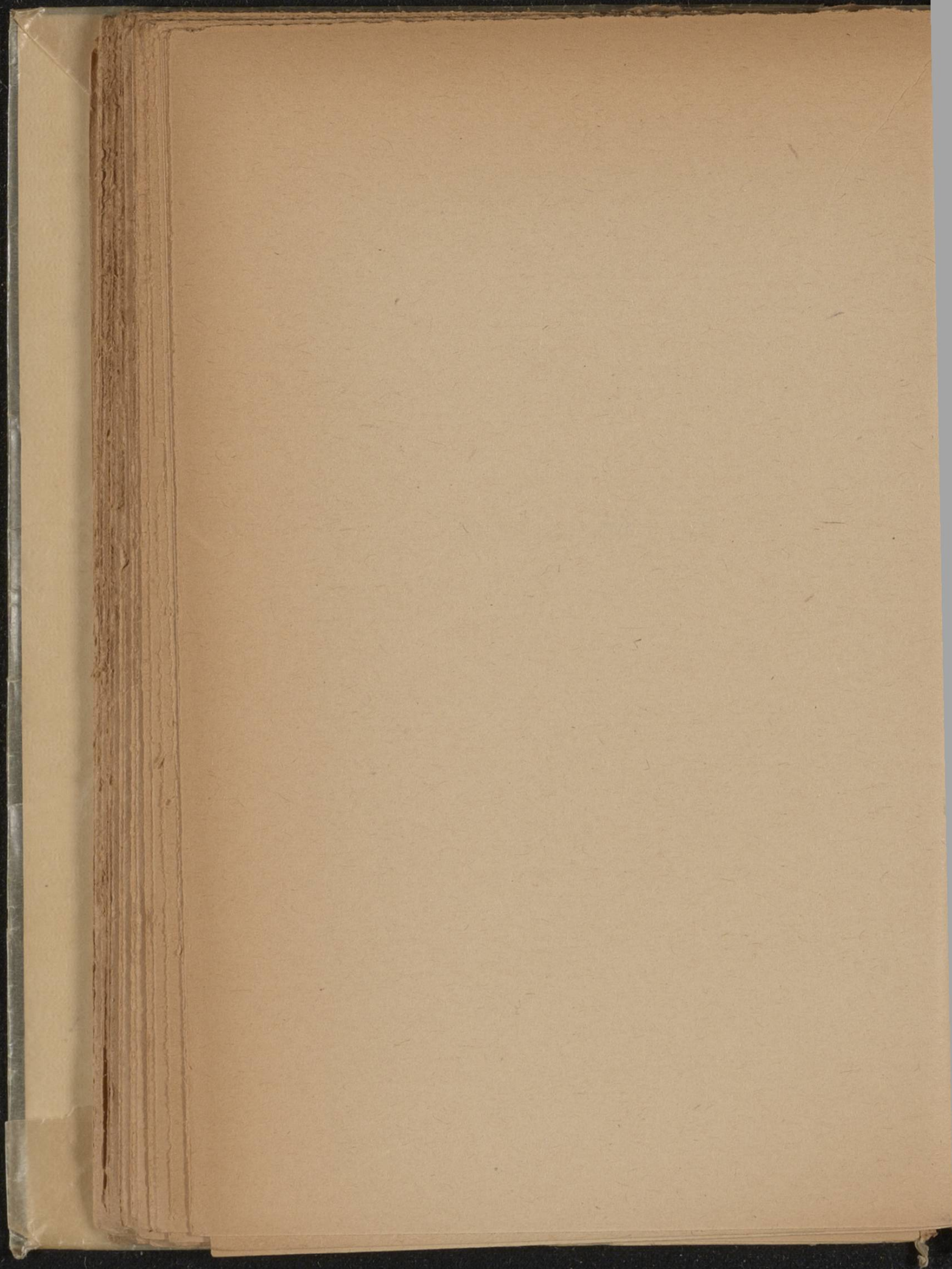
Aujourd'hui, je médite sur le peu de sagesse des hommes qui profitent du répit que leur laissent deux ouragans ou deux séismes pour s'entretuer. La nature ne nous réserve-t-elle pas assez de malheurs? Chaque année, une secousse disloque à l'est ou par delà les mers des campagnes et des villes; la tempête ravage l'un ou l'autre pays; les grosses eaux noient des provinces; le gel en affame d'autres. Chaque année, les météores obligent les hommes à secourir des peuples inconnus. Mais, lorsque ces météores sommeillent dans leurs antres mystérieux, nous nous ruons les uns sur les autres, nous rasons les maisons que les séismes et les vents ont laissées debout, nous détruisons le pain que le gel nous mesurera un jour. On dirait que nous ne pourrions vivre sans être entourés de malheurs, que nous ne vivons vraiment que pour le malheur, qu'une loi inexorable veille jalousement sur le nombre des victimes que nous devons sacrifier chaque année aux puissances de mort — naturelles et humaines.

Nous sommes vraiment perdus dans un monde qui nous échappe! Quoi qu'il en soit, l'autre nuit, je me sentais bien fragile sous la tempête et, naïvement, je me demandais si elle paralyserait les hommes en guerre. Elle les a à peine dérangés dans leur besogne! Autrefois, un signe mystérieux du ciel arrêtait les armées en marche; aujourd'hui, la colère divine devrait être universelle et embraser le firmament pour que cessent les combats, car les hommes sont devenus sourds et aveugles: ils n'entendent plus les grandes voix, ils ne voient plus les signes des éléments; ils bravent vents et marées, ils s'obstinent à tuer dans une clameur de fin du monde... La tempête s'est calmée dans la matinée et les gens ont commencé à réparer leurs toits. Le soir, puisque le ciel était tranquille et clair, les avions anglais sont revenus: leurs bombes ont fait trembler les maisons, les canons ont semé une pluie de fer sur les tuiles et les jardins, les balles lumineuses des mitrailleuses se glissaient entre les étoiles; et, ce matin, j'ai recueilli dans notre enclos, parmi des débris d'ardoises, l'enveloppe luisante, aux déchirures redoutables, d'une grenade.

16 novembre 1940.



Le Brouillard.



Les brumes de l'automne nous ont procuré quelques nuits paisibles. Certes, l'on vit dans une morne torpeur: il ne fait plus clair, on ne voit plus le soleil, les journées sont courtes, les maisons obscures, les lampes à demi mortes; on se couche très tôt, on se lève tard, on vit machinalement, dans l'espoir d'atteindre la Paix qui nous rendra la clarté et les bruits familiers et amicaux des années sereines; mais on dort et l'on oublie enfin, pendant quelques heures, le drame qui nous entoure. Chaque demeure semble séparée du reste du monde, transportée dans un pays de ténèbres et d'attente. Je songe souvent aux bienheureux hameaux du temps passé que les invasions ignoraient et qui ne reprenaient leurs rapports avec la province qu'après le départ des armées. En célébrant la solitude des champs, je n'ai pas voulu détourner les paysans des tâches solidaires que leur imposent les communautés, mais j'aurais voulu les délivrer des besognes cruelles qu'on ne réclamait autrefois qu'aux mercenaires. Les communautés ont créé de vastes élans généreux,

mais aussi de sanglantes servitudes et je crois que, jusqu'ici, le mal a passé le bien. La machine, qui a si charitablement adouci la peine ouvrière, mais qui s'est si souvent tournée contre le peuple innocent, ses épouses et ses enfants, la machine m'a toujours effrayé, et, depuis quelques jours, je me recueille dans cette accalmie, dans ce silence, dans cette obscurité dont jouirent nos pères au temps des anciennes guerres, au temps où des messagers annonçaient l'approche des armées et le chemin qu'elles prenaient, où jamais d'infemales mécaniques ne bondissaient jusqu'aux portes ou dans le ciel des cités pour y semer le carnage et l'épouvante. Je suis sûr que tous nos villages du Condroz se ramassent ainsi en eux-mêmes et méditent sur la cruauté de notre époque. Les villes poursuivent cependant leur vie nerveuse et légère et réclament des jeux. Or voilà plus d'un an que je n'ose entendre un peu de musique: un morceau de Bach ou de Chopin, un air populaire, venu du fond des embellies de jadis, m'arracherait des sanglots. Autrefois, chez nous, quand la mort avait passé le seuil d'une maison, on cachait l'accordéon dans une housse, au fond d'un meuble, et il y sommeillait une longue année. J'ai mis une housse sur la Musique et je respecte ainsi le deuil de l'Europe.

Ce deuil s'étend cruellement de jour en jour et je ne sais quand les armées s'arrêteront. Quelle voix

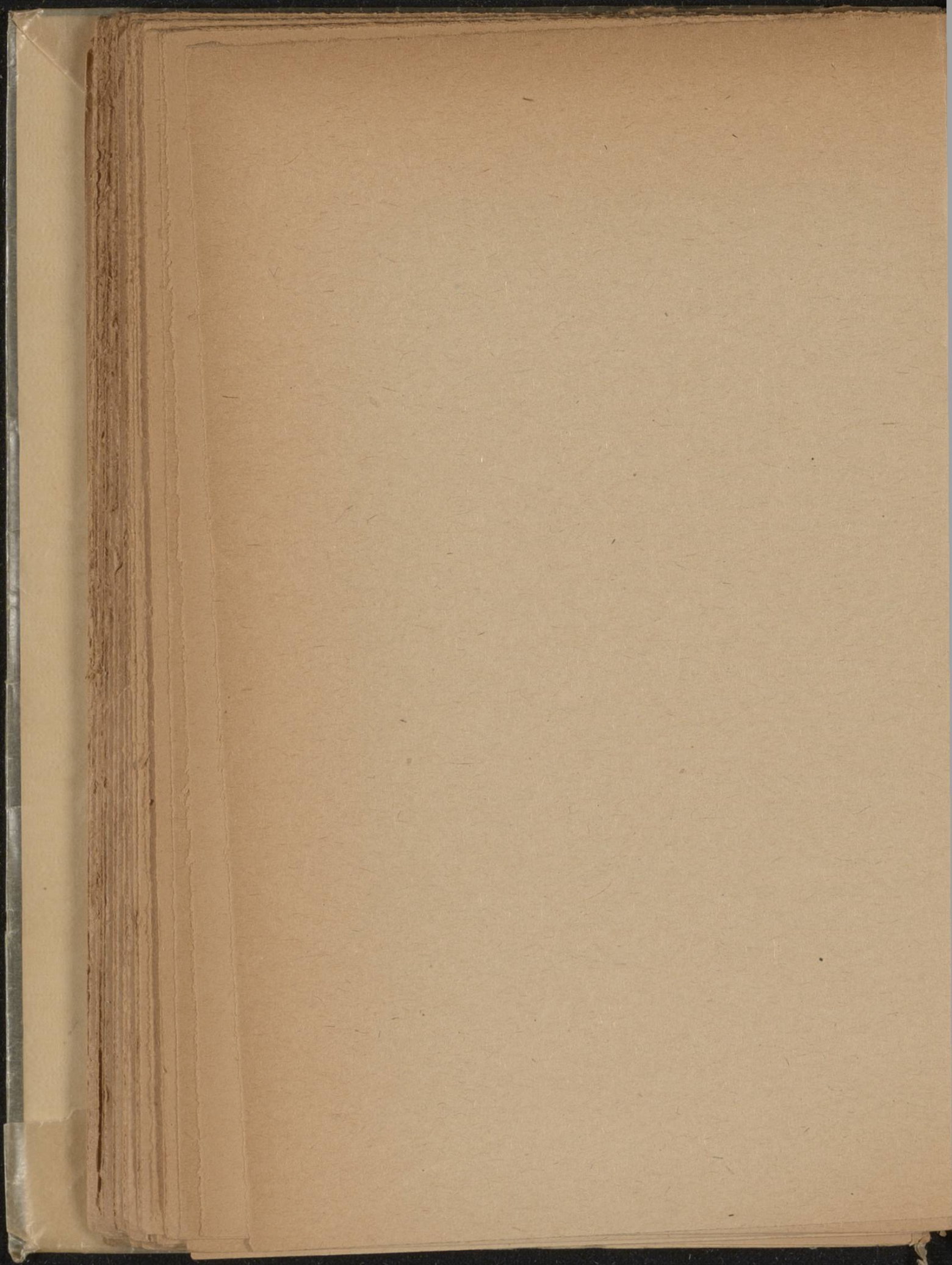
humaine mettra fin au carnage? D'où sortiront — de l'est ou de l'ouest? du nord ou du sud? — les paroles magiques qui reconduiront chez eux les soldats fatigués de leur rancune et de leur besogne? Et quand les mers délivrées de leurs pièges nous ramèneront-elles du pain et de la laine? L'horizon de l'Europe est aussi brumeux que celui de mon jardin en cette matinée de novembre. D'où et à quelle heure verrons-nous monter le soleil qui redorera les blés nouveaux? Les petits enfants, qui auront été les témoins plus ou moins indifférents de cette tourmente, ne sauront jamais quelle sombre malédiction aura pesé sur notre pays durant de longs mois. Or, depuis de longs mois, je songe uniquement à la guerre, je ne parviens pas à me débarrasser de son cauchemar: chaque jour, j'attends les affreuses nouvelles des combats avec anxiété et elles renouvellent ma douleur chaque jour. Je sais bien que je suis un malade — je n'ai plus eu une heure claire depuis le mois de mai — et que d'autres hommes oublient la guerre dès que celle-ci a quitté leur jardin et est devenue ainsi une « guerre étrangère ». Hélas! pour moi, il n'y a pas de guerre étrangère: toutes les batailles me meurtrissent, celles du passé et celles d'aujourd'hui, celles de l'Orient et celles de l'Occident, et la tragédie de cette année m'a détruit. Je ne me fais pas gloire de mes infirmités, mais je songe qu'elles ne m'ont jamais permis d'être

cruel et je les bénis. J'aurai vécu sans faire le mal — à la merci du mal. Je suis un faible, c'est-à-dire un homme de qui notre époque ne s'embarrasse point, qu'elle rejette sans pitié, à qui elle n'accorde même pas un regard. L'avenir appartient aux forts : je me résigne, mais je me demande quelle sera la qualité de cet avenir s'il se défait de toute sensibilité et de tout remords. Des adolescents meurtris, perdus dans un monde dur, devront-ils chercher un refuge dans de vieux livres ridiculisés ou prohibés, ou dans le regard des bêtes innocentes ? Ah ! qu'on épargne çà et là quelques poètes de la douceur et de la pitié si l'on veut que la vie de demain soit vraiment humaine !

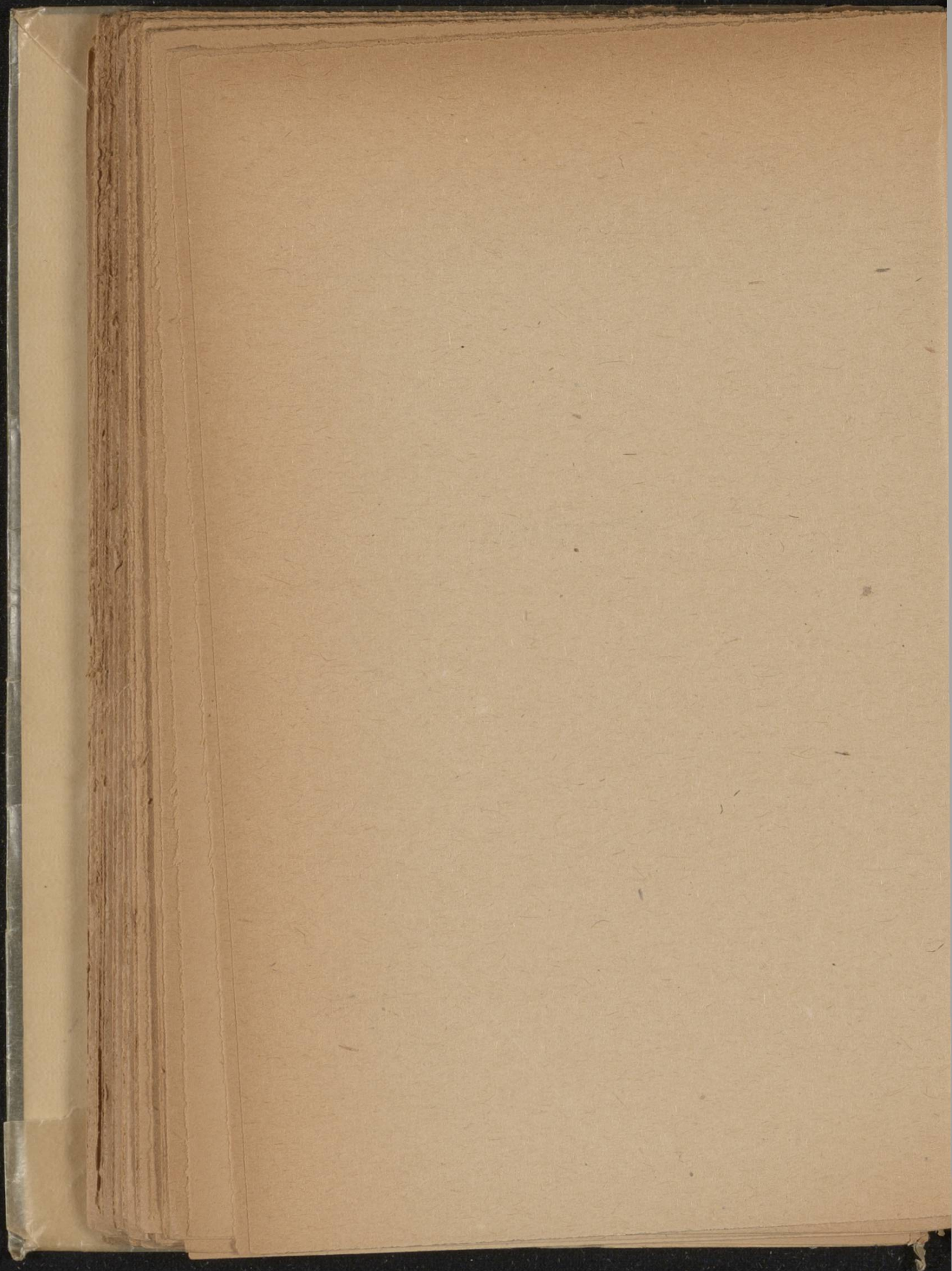
En attendant, la malédiction s'appesantit quotidiennement sur notre pays et elle a revêtu les voiles gris et noirs de l'automne. La faim et le froid se sont assis près des huchés vides et des poêles avarés, et dans les chambres obscures. Les plaintes des sirènes et les bourdonnements des avions traversent encore les ténèbres nocturnes ; la radio ne nous transmet que d'épouvantables nouvelles : des villes s'écroulent et flambent sur leurs morts, des bateaux sombrent avec leurs marins dans la mer glacée, et personne ne voit d'où viendra l'accalmie. Nulle voix que ne couvrirait pas aussitôt la clameur des combats ne s'élève pour conjurer les peuples de déposer les armes. Pendant l'autre guerre, de temps en temps,

nos espérances se tendaient vers l'un ou l'autre penseur qui parlait au nom de ceux dont la bouche était fermée par la douleur et la terreur. Aujourd'hui, les penseurs découragés se taisent. Nous sommes donc perdus dans un abîme sans fond et sans issue, un abîme de sang, de famine et de détresse... Je regarde mon jardin devenu funèbre dans son étroit horizon brumeux. Son sommeil est respecté depuis une semaine; nulle détonation n'ébranle nos murs; nous vivons dans une sorte d'oasis, mais cette oasis est sombre et le visage de la guerre continue à la guetter par-dessus la clôture. Je croyais qu'autrefois nos ancêtres avaient savouré le silence de leurs hameaux perdus à l'écart des routes couvertes de soldats; ces jours-ci, j'ai compris que la paix de mon jardin et de ma maison était tributaire de la paix de mon pays et du monde, et que nos aïeux, réfugiés dans leurs forêts impénétrables ou entre leurs perfides marécages, ont partagé l'angoisse des contrées envahies et qu'ils n'ont vraiment respiré que lorsque de joyeux messagers se dépêchaient dans le pays pour y apporter la Bonne Nouvelle. Nul brouillard ne me protégera contre l'épouvante de l'Europe. Quand donc viendra-t-il le joyeux messager que nos pères reçurent autrefois, dans leurs forêts ou entre leurs marécages, comme un ange de Dieu?

30 novembre 1940.



Une Parentale.



Cette guerre me détruit l'âme et le corps. Ce matin, je cherchais un peu de paix: j'ai rouvert mes *Parentales* (c'est ainsi qu'Ausone appelait ses poèmes consacrés à ses chers trépassés) et j'y ai retrouvé l'histoire de mon oncle Barthélémy. Bien qu'elle soit triste, je la recopie ici et je dirai pourquoi tout à l'heure. Ce jour-là, comme chaque jour, ma grand'mère porta leur dîner à mes oncles Barthélémy et Léopold qui travaillaient dans la mine de fer. (Il me semble que je vois ma chère petite vieille trotter sur le chemin qui descend dans le fond du Chant d'Oiseau, ce joyau enfoui dans les arbres et les hautes herbes des pâtures). Mon aïeule avait dû se presser toute la matinée et elle avait peur que le dîner ne se refroidît en chemin, car il était sacré en quelque sorte. Ce n'était pas seulement un repas qu'on portait à ceux qui gagnaient le pain de la maisonnée, mais une offrande: elle devait être appétissante et chaude. C'est pourquoi ma grand'mère se dépêchait autant qu'elle

pouvait; et ses sabots sonnaient sur la route de la mine. Elle arrivait bientôt sous le hangar couvert de chaume où des hommes rouges la saluaient avec amitié, car tout le monde connaissait cette petite femme fraîche aux vêtements frais, aux bons yeux, à la voix douce, qui retirait de son panier et démaillottait la cafetière et la casserole que videraient mes oncles. L'aîné, Léopold, était grave comme mon grand-père, mais le cadet riait volontiers et plaisantait gentiment sa mère qui, d'ailleurs, aimait de sourire malgré ses soucis. Et ces hommes aux visages, aux mains et aux loques rouges riaient aussi, mais ils ne juraient plus parce que la femme du tisserand était assise au milieu d'eux. On parlait du temps, des campagnes, des défunts du village; puis, une fois encore, mon oncle Barthélémy faisait rire la compagnie. Déjà, ma grand'mère s'en allait, toujours pressée, car la vache, les poules, le cochon, le repas du soir l'attendaient. Elle quittait donc le chantier et ses wagonnets, longeait le bois, remontait vers le christ de la croisée des chemins en songeant à ses bêtes et au souper. Et, ce jour-là, elle avait regardé plus tendrement qu'à l'ordinaire mon oncle Barthélémy, et, tout le long de la route, elle avait revu son visage de bon fils docile, sobre, vaillant, sage. Chez mon aïeule, les enfants, qui avaient été le cauchemar du pauvre ménage, en étaient devenus la bénédiction.

Or ma chère vieille n'avait pas atteint le christ de la croisée des chemins que le malheur était arrivé. A l'entrée d'une galerie, mon oncle Barthélémy avait eu la poitrine écrasée entre deux wagonnets et l'aîné était accouru se pencher sur la figure livide et la bouche sanglante du moribond qui murmurait sans fin, comme un enfant étonné: « J'ai mal, tu sais, frère... J'ai mal, tu sais, frère... » Il n'avait jamais tutoyé personne: on ne se tutoyait pas chez nous. Mais le malheureux, étouffé par la douleur et l'hémorragie, doucement, tendrement, à l'article de la mort, tutoyait son grand frère qui s'était agenouillé à ses côtés et qui recueillit son dernier soupir mouillé de ses larmes et de son sang. Le pauvre joyeux garçon ne ferait plus rire personne. Je ne redirai pas ici la longue peine de cette poignée de braves gens que furent mes aïeux maternels, ni leur long deuil résigné — on ne se révoltait jamais chez nous —, ni le long silence de la chaumière que respecta le canari dans sa cage garnie d'un crêpe. On se dévisageait pensivement, mais on n'osait parler du mort. On retrouvait des souvenirs dans tous les coins de la maison; on revoyait le défunt sur la route, au jardin; on entendait son rire et ses chansons. Puis, pieusement, on partagea ses pauvres dépouilles: ses modestes habits de dimanche, ses gros souliers neufs, ses pipes, et l'on remit sans doute aussi un rien à une jeune voisine qui, depuis

l'accident, mettait des vêtements sombres et avait les yeux rouges. Ainsi mourut, vers l'âge de vingt ans, mon oncle Barthélémy le mineur. Ma mère avait une douzaine d'années à cette époque. Soixante ans plus tard, le drame sobre et poignant revivait encore dans ses yeux quand elle me racontait la courte vie de son aîné: elle était la cadette de la famille et ses quatre frères la gâtaient, mais Barthélémy l'amusait par-dessus le marché. On ne se remit jamais de ce deuil, on ne rit plus dans la maison silencieuse dont le « pinson » était mort. Chacun reprit sa propre tâche gravement, en attendant un nouveau malheur.

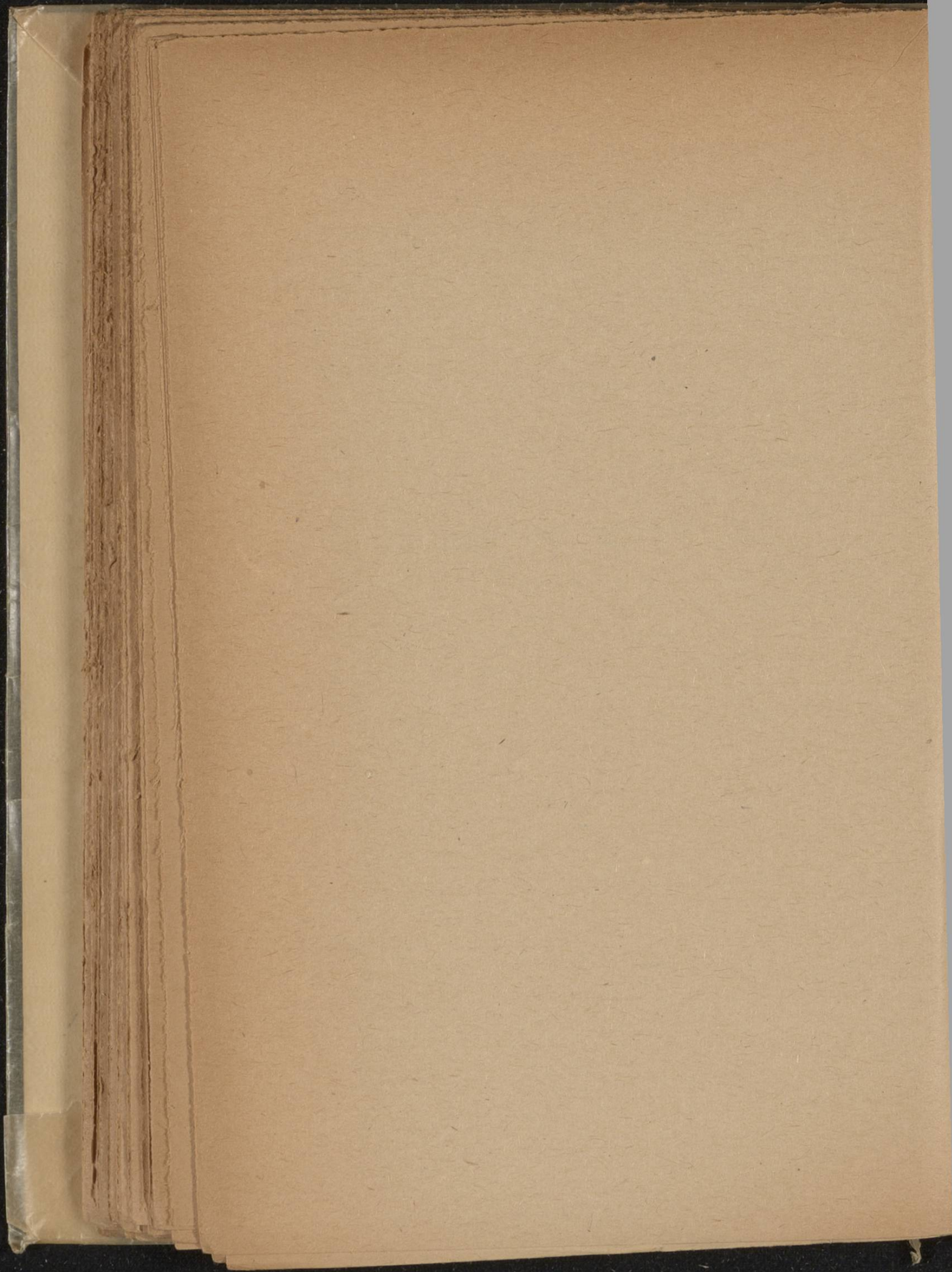
J'ignore les romances que chantait mon oncle Barthélémy, mais je ne me rappelle jamais son histoire sans songer à ces vieilles chansons inconnues. Ma mère s'en souvenait, certes; elle ne m'en a cependant rien dit et je n'ai pas osé lui demander de me les chanter. Elle les gardait pour elle comme des airs sacrés. Qui était cette fraîche jeune fille que la fin de mon oncle habilla de vêtements sombres? Je l'ignore et plus personne ne pourrait me le dire. Mais, déjà, quand j'étais petit, je reconstituais la tragique idylle et, souvent, je bourdonnais une chanson monotone, triste, sans nuances et sans fin qui, pour moi, était la chanson de mon oncle. C'était une sorte de complainte où passaient la maisonnette couverte de chaume, une bande d'enfants sages, des

maigres repas, l'interminable et ingrat travail du tisserand; puis l'entrée d'un adolescent rieur dans la mine, la quinzaine qu'il rapportait fièrement dans sa bourse de toile bleue, ses timides visites aux frairies des hameaux et au pardon du bord de l'eau; ses timides fiançailles, les rêves qui l'accompagnaient sur les routes et dans la bure, enfin l'accident et la longue peine de la maisonnée et de la fiancée. Ma chanson sans paroles était grise. J'en retrouve parfois le rythme monotone et je me demande aujourd'hui si je n'avais pas découvert, étant petit, la complainte de tous ces adolescents qui, jadis, chez nous, périssaient à la fleur de l'âge, dans les mines et les carrières, sans avoir jamais embrassé leur fiancée, ni serré dans leurs bras des enfants nus, ni enjolivé leur maisonnette. C'est sans doute pourquoi ma chanson n'avait ni paroles ni fin: elle n'aurait pu dire tous les noms des jeunes trépassés que je plaignais, et déjà elle berçait les défunts à venir. Car ma confuse complainte était une berceuse qui voulait endormir paisiblement les adolescents mutilés et sanglants des bures et des carrières de chez nous, ces enfants-ouvriers qui, tout étonnés, sont morts comme des hommes — sans avoir eu une vie d'homme. — Et voici pourquoi j'ai recopié cette *Parentale*. Il y avait eu autrefois, dans certaines familles de mon village, des soldats de Napoléon ou de 1830 dont elles évoquaient volontiers les

glorieuses silhouettes. Or nous n'avions personne de qui narrer les pathétiques aventures. Je n'en ressentais pourtant nulle indigence, nulle humiliation, bien que je ne fusse qu'un enfant. J'avais secrètement mon héros — que j'admirais et que je vénértais : mon pacifique héros nourricier. J'étais fier de lui, confusément. Il s'était mesuré avec la mort rouge, comme un soldat. Il était vraiment exaltant, croyais-je en ce temps-là. Lui et tous les adolescents qui avaient péri au champ d'honneur du travail. Je ressentais donc cela confusément il y a une quarantaine d'années. Je le ressens plus clairement que jamais en cette année de malheurs : oui, la mort de mon oncle Barthélémy fut vraiment exaltante, et cette mort ignorée, obscure, sans épitaphe, cette fin si pure, nécessaire, méritait d'être contée dans ce livre où je parle des sacrifices cruels et évitables de notre temps.

10 décembre 1940.

La Vertu paysanne.



On a défriché les maigres landes qui entourent notre ermitage, car on craint la famine: d'ailleurs, elle rôde déjà devant maintes portes des villes et des villages populeux, et on reprend les vieilles tâches de jadis sans savoir si l'on pourra planter et semer le sol qu'on retourne, puisqu'on n'aura peut-être ni pommes de terre ni blé à lui confier. Cette famine est, en quelque sorte, un châtement mérité. On a déserté les campagnes, on s'est rué vers les usines et vers les cités qui avaient besoin d'esclaves et de domestiques, on a oublié la fierté des ancêtres qui, malgré leurs dures servitudes, étaient leurs maîtres et avaient la joie de travailler pour eux. On a laissé envahir des milliers d'hectares par les broussailles et les mauvaises herbes, on a renié le soleil, le ciel pur et sa clarté pour s'engouffrer dans les mines, les usines et les mansardes. On a dédaigné le bon pain parfumé et ferme, qui sortait des mains de nos mères, pour le blé étranger; on a fermé les étables et les soues parce que la viande viendrait

du dehors; on a brûlé les rouets et les barattes parce que des tonnes de laine traversaient l'océan en quelques semaines et que des tonnes de beurre venaient du nord. Huit mois de guerre nous ont laissés presque sans pain, sans viande et sans beurre — et nous n'avons plus de laine, comme si nous habitions un désert de sable ou de neige. Nous aurions dû regagner nos villages il y a un an, y retourner nos terres, les semer au printemps, repeupler les étables et les soues. Nous nous sommes mis trop tard à la besogne; nous vivons six ou sept mois dans l'angoisse: les campagnes abandonnées se vengent. Les fils de paysans qui aujourd'hui sortent la houille des puits du Borinage, de la Campine et du Pays de Liège, qui travaillent l'acier ou occupent de petits postes dans les villes doivent mendier un supplément de pain, de viande et de beurre chez leurs frères qui sont restés fidèles à la première besogne de l'homme, à la plus sainte, à la plus indispensable au salut des peuples. Il y a un an, nous avions encore dans nos mains et sous nos pieds de quoi nourrir le pays durant toute une longue guerre; non seulement nous n'avons pas songé à lutter contre la tourmente, mais nous n'avons pas barré le chemin à la famine. Nous avons été de mauvais pères et de mauvais fils et je souhaite que les durs mois que nous vivons nous donnent un peu plus de sagesse paysanne.

Je sais bien que la vie rurale n'est pas toujours riante: le paysan doit se défendre contre toutes sortes de maux qui lui viennent du ciel et de la terre; chez lui, une seule journée peut anéantir une année de travail; il doit parfois faire sa besogne malgré la pluie battante et le froid perçant; il doit profiter de l'air brûlant de l'été pour rentrer son pain. Sa vie est donc dure, mais elle est belle. J'ai connu des fermes qui étaient de petites seigneureries et dont les habitants: le maître, la dame, les enfants, imposaient par l'enceinte secrète de leur demeure, la mer de verdure ou d'or qui l'entourait, les bêtes splendides qui en sortaient et dont le souple travail défonçait les terres ou dont les vives couleurs égayaient les pâturages. Autrefois d'ailleurs, dans ma Hesbaye namuroise, des fermiers qui portaient des noms de chevaliers lâchaient brusquement la charrue pour revêtir leur armure et galoper à la rencontre des régiments de pillards qui menaçaient la province. Il y a un quart de siècle encore, nos paysans saluaient le fermier, pauvre ou riche, comme ils saluaient le seigneur ou le curé, car souvent ce fermier fut la providence de la communauté, distribuant le travail ou l'aumône, mettant ses chevaux et ses chariots au service de tous. J'ai vu, quand j'étais un adolescent, s'en aller un censier ruiné et ses enfants se perdre anonymement dans les villes. On parla longtemps de ce drame villageois aux

veillées, car cet arrachement fut vraiment un drame; et, maintenant encore, je n'évoque jamais le visage pathétique et résigné du vieillard sans un serrement de cœur. Il emporta dans sa retraite des millions d'images ineffaçables, il a dû y sécher sur pied comme un arbre dont les racines furent mutilées — et ses ancêtres, des fermiers, ont dû partager sa détresse dans la terre morte de leurs tombes, voisine de la terre vivante qu'ils avaient travaillée durant des siècles.

J'ai connu des paysans que l'amour de l'argent amenait chaque hiver dans les carrières du bord de la Meuse. C'étaient de médiocres ouvriers que leur maladresse mettait à la merci des accidents. Ils étaient timides, taciturnes, dépaysés par les bruits du chantier. Mais on veillait sur eux, car chaque matin, ils apportaient de bonnes choses dont la saveur et le parfum étaient inconnus dans notre village industriel et qui ravivaient ma nostalgie. Dès le printemps, ces paysans semblaient revivre et ils regagnaient précipitamment leurs champs où ils recouvraient leur adresse de laboureurs et leur assurance d'hommes libres. J'ai connu des carriers qui, un jour, quittaient le chantier et, avec l'aide de leurs enfants devenus adolescents, se mettaient tout à coup à travailler la terre, obéissant ainsi aux voix du passé; et chacun de ceux qu'ils avaient laissés sous les roches songeait que ces nouveaux cultivateurs

étaient favorisés par le sort. L'attraction qui rayonnait autour des grosses fermes nourricières de la région entourait bientôt aussi les maisons des paysans régénérés, qui allaient, à leur tour, donner du Pain au village. Je le sens aujourd'hui: il y avait dans cette attraction du respect et de la reconnaissance. Un respect obscur venu du fond des âges et qui confondait le blé et les mains qui le récoltaient; une reconnaissance confuse venue des souvenirs des anciennes famines. Voilà ce que les transfuges de la terre n'ont pas compris et à quoi l'on songe cet hiver, parce qu'on manque de pain, de viande, de lait et de laine. J'ai dit dans tous mes livres ma détresse d'avoir quitté mon village et ses donnanter campagnes. Aujourd'hui, cette détresse est sans borne. J'aurais pu semer mon blé, le faucher, le battre, le faire moudre, le cuire; mes bêtes m'auraient donné leur lait, leur viande et leur laine. Non seulement j'aurais mangé la saine récolte de ma terre, mais, en cachette, j'aurais sauvé de timides vies qui auraient rôdé autour de ma maison, et chacune de mes secrètes victoires sur la misère des pauvres aurait vaincu la guerre. Car, chez nous, depuis des mois, nous ne nous battons plus que contre la famine, mais c'est une grande bataille que nous livrons. Je ne sais si nous la gagnerons: nous devons lutter six mois encore et nous avons besoin de toutes les forces paysannes du pays. Le laboureur est redevenu

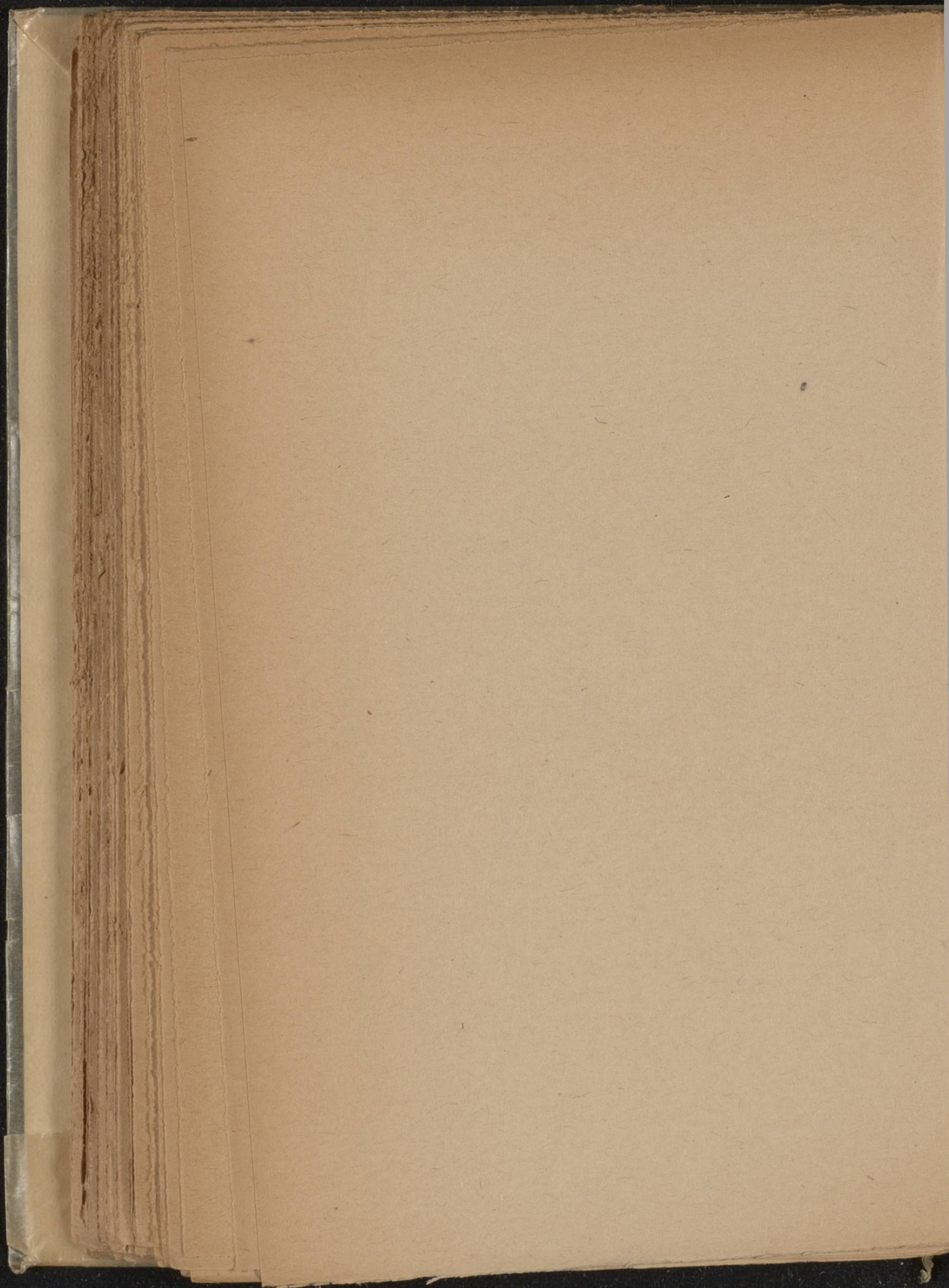
160

MÉDITATIONS SUR LA GUERRE

le dispensateur de la vie et de la mort comme au commencement.

20 décembre 1940.

La Trêve de Dieu.



Nous avons eu une merveilleuse nuit de Noël: les avions britanniques n'ont pas traversé notre ciel — et les Anglais ont pu dormir tranquillement puisque les avions allemands ont respecté le ciel de l'île assiégée. Ce matin, j'attendais les nouvelles avec une impatience angoissée: avait-on blasphémé le divin Symbole et l'Ordre divin: *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté...?* On a respecté le Symbole et l'Ordre: ne désespérons plus du monde. Une nuit, les hommes en guerre ont oublié leur rancune, déposé les armes, songé à leur enfance et à leurs enfants. Toute une nuit, les forces mauvaises ont été vaincues par le souvenir d'un fragile Nouveau-Né de pauvres. Il y a des gens qui ne croient pas aux miracles: or la nuit passée fut un miracle. Respect du divin, peur du blasphème, remords du crime. Une histoire naïve, luisante, vermeille, un conte de fées, la simple image d'un arbre couvert de neige et de lumière a paralysé les mains terribles des semeurs de mort! Ne nions plus le divin: il

vient de se faire voir aux aveugles, et si la Légende de Bethléem n'avait servi, depuis près de deux mille ans, qu'à garantir, une seule nuit, le sommeil de quelques millions de gens épuisés par les veilles, elle serait déjà bénissable. Que les hommes en guerre ne soient pas humiliés d'avoir été vaincus par la plus belle chanson du monde, qu'ils se réjouissent de lui avoir obéi et de n'avoir tué personne pendant douze heures. Il leur en sera tenu compte. Les Evangélistes ont écrit une grande œuvre, la plus belle de la littérature, la plus universelle, la plus charitable: « *Jésus étant né à Bethléem...* » La vieille et douce histoire fut toute-puissante durant une nuit, entre cent nuits d'épouvante, de feu et de sang! On en est étonné, bouleversé, ravi! Je conjure les maîtres du monde de nous accorder prochainement une nouvelle trêve de Dieu en souvenir de ce petit Enfant qui, près de deux mille ans après sa naissance, vient de sauver des vies humaines et d'apaiser le cœur des soldats; je conjure ces maîtres du monde de tromper la guerre de temps en temps, de l'user et de la tuer finalement au nom de l'Enfant de Bethléem qui, la nuit passée, a béni nos cieux saccagés et notre terre en flamme.

Je refeuilletais ce matin un vieux paroissien qu'ont jauni les doigts pieux de vieilles gens de mon village, il y a presque cent ans. *Hodie nobis de cælo pax vera descendit. Aujourd'hui la paix véritable est descendue du ciel sur nous.* Ces vieilles gens qui,

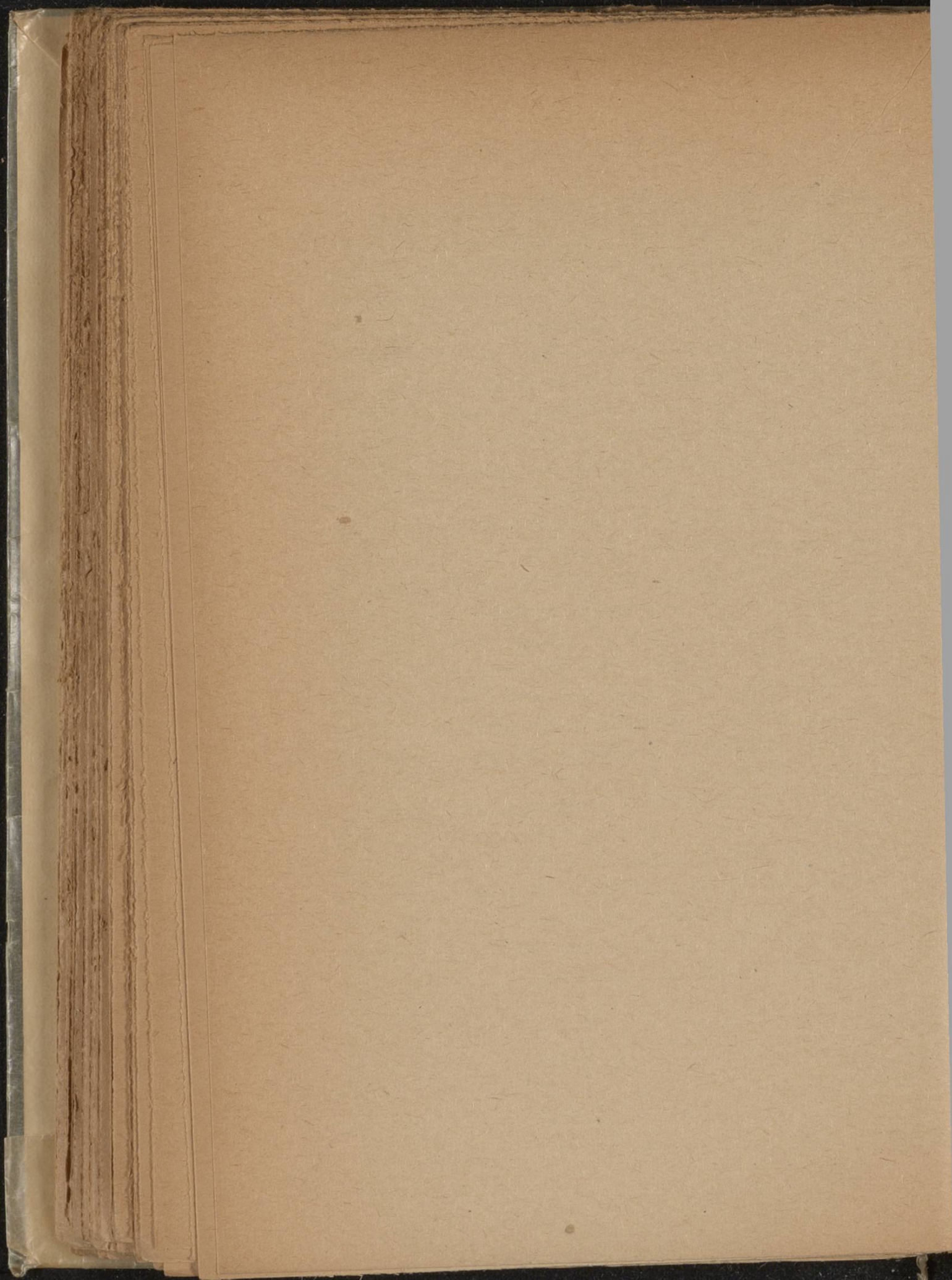
les nuits de Noël, gravissaient le chemin neigeux menant à l'église, n'ont pas songé que, près d'un siècle plus tard, un homme de leur pays relirait, dans l'angoisse de la guerre et de la famine, les pages fanées du livre qu'ils emportaient dans leurs mains gantées de laine, sous les étoiles tranquilles, en pensant aux douceurs qu'on mangerait après la messe. En ce temps-là, tout était calme chez nous : les cieux, la terre et l'eau, et la récolte avait été bonne, et le bûcher était plein et odorant. Bien qu'elle ait vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ma grand'mère ignore la guerre et elle put dire que sa vie fut bénie malgré le malheur qui accabla deux de ses fils, malgré de terribles hivers et la salade d'orties. Car la plus grande bénédiction qui puisse caresser un pays est la Paix. Avant le mois de mai de cette année, nos adolescents l'ignoraient et leurs enfants en douteront un jour... *Hodie nobis de cælo pax vera descendit.* La vieille phrase qu'on a lue autrefois sous la lumière tremblante des cierges dans l'église de mon village, la phrase sacrée garda un peu de sa phosphorescence puisque les soldats ont prié ou médité toute une nuit devant leurs armes glacées. Mais, hélas ! demain nous serons replongés dans notre noir cauchemar sans réveil, l'image de l'Enfant s'effacera dans la flamme et dans la fumée, et la chanson des bergers sera étouffée par le grondement des bombes et des canons, et les

cris d'épouvante des blessés et des mourants. Mon Dieu! quel triste matin de Noël, gelé, brumeux, gris, grelottant, nous avons eu cette année!

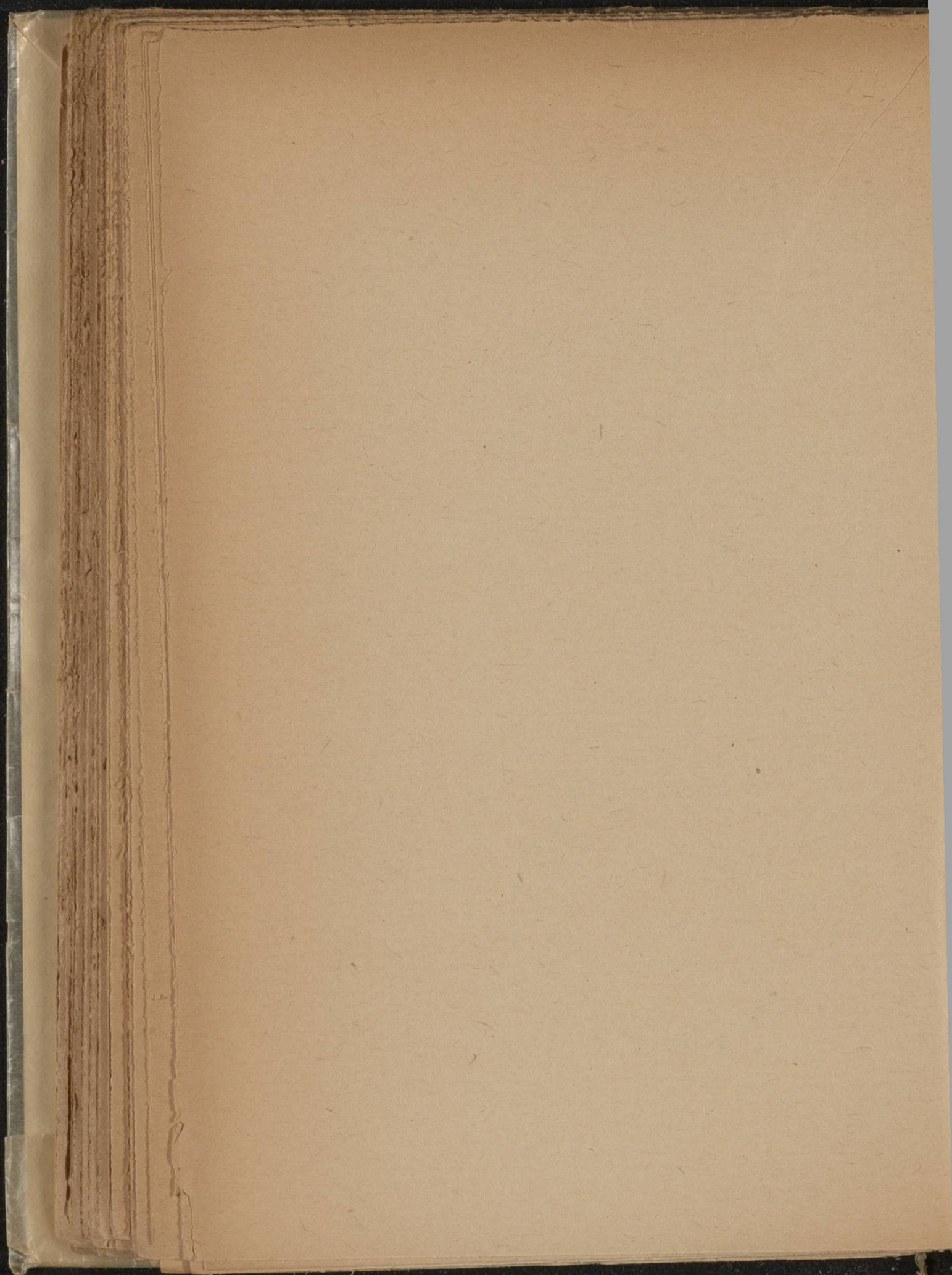
Je feuillette encore le vieux paroissien. *Etenim correxit orbem terrae, qui non commovebitur: iudicabit populos in aequitate. Car il a rétabli l'ordre sur la terre, et cet ordre ne sera pas troublé: le Seigneur jugera les peuples dans sa justice. Ce n'est déjà plus la Paix: on vient d'annoncer des bombardements aériens et des canonnades, des destructions de pain et de laine; l'ordre n'est pas rétabli, Dieu réserve son jugement; le monde va saigner, trembler de froid, de frayeur et de faim durant des mois encore sous le scintillement des étoiles de la Légende et dans la splendeur de la neige. Nous aurions pu nous agenouiller, cet hiver, devant la beauté luisante de nos campagnes et des villes aux toits blancs, nous aurions pu nourrir tous les pauvres du continent, semer du pain aux bêtes mourantes, bénir la songeuse saison qui purifie la terre et les cœurs — et nous nous débattons dans le malheur parce que nous ne retiendrons pas le fragile Visiteur de Bethléem et que nous le laisserons s'égarer dans la neige sanglante. Or nous pouvions garder définitivement l'Enfant chez nous, remettre notre sort entre ses mains, répéter chaque jour l'Ordre divin: *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté...*, proclamer la Bonne Nouvelle:*

Hodie nobis de caelo pax vera descendit, jusqu'à ce que la guerre, lasse de sommeiller dans un monde chrétien, rentre les griffes et regagne son antre infernal. Un miracle a surgi une nuit devant les yeux éblouis et mouillés des hommes et les hommes ne l'ont pas emprisonné dans leurs bras fatigués de tuer. Notre châtiment dure et il accablera les coupables et les innocents, et notre culpabilité s'alourdira de l'injuste martyre des innocents. J'ai déjà supplié les soldats d'épargner les enfants, l'éternelle espérance de la terre. J'arrive trop tard pour leur demander de retenir le visiteur béni de Bethléem, mais, en son nom, je les conjure, une fois encore, de ne plus toucher à un seul cheveu d'enfant, ou bien de renoncer aux coups aveugles. Notre Hôte déçu de cette nuit n'a donc pas trouvé de bras pacifiques où se blottir, mais s'il avait réussi à sauver les enfants d'Europe avant de s'en aller, les hommes en guerre garderaient un genou plié devant Lui et auraient déjà le visage secrètement tendu vers la Paix.

25 décembre 1940.



Fin d'année.



Voici le bout de cette année de malheurs et celle qui vient est mystérieusement redoutable. Si j'écrivais mon livre de raison, je noterais, à la page des pertes, que nous avons dû, dès le mois de juin, faire de stoïques démarches pour avoir une hypothèque sur notre petit ermitage, car j'avais brusquement perdu mon gagne-pain. Nous grignotons donc notre maison que nous avons maçonnée en vingt années de sagesse. Je ne me plais pas à révéler ici notre subite malaisance — depuis que j'obéis à l'âme de mes ancêtres maternels, je me résigne à mon sort —, mais je veux dire que la guerre, sans user du fer ou du feu, atteint les gens sages et économes. Notre maisonnette fut bâtie du ciment de nos privations; elle représentait toute notre fortune; je voulais la laisser intacte à mon enfant et à ses enfants, comme le symbole des vieilles vertus paysannes de mes aïeux qui tous avaient possédé une chaumière à travers des siècles de salaires gros comme une aumône, de guerres et de famines. Notre mai-

sonnette vacille donc depuis des mois. Pourrai-je l'ébrançonner l'an qui vient, avant qu'elle ne s'écroule? Nous méritions pourtant de la garder. J'avais songé à étudier patiemment les Latins et entretenu mes amis de mon radieux projet: je n'ai pas osé acheter les livres qui m'eussent permis de le réaliser. Je pense ainsi aux cent volumes tentants dont je me suis privé toute ma vie; aux cent choses que ma femme a dû oublier après en avoir rêvé. Voilà donc comment fut maçonnée notre petite habitation. Or il y a, dans le pays, cent mille, deux cent mille ménages qui, le cœur serré, grignotent aujourd'hui leur maisonnette et lentement vont vers la ruine. Cet aspect secret, silencieux, pudique de la guerre n'est pas le moins navrant: il accable les hommes de bonne volonté et les femmes fortes dont parle l'Écriture; il détruit l'une des plus précieuses vertus civiques: la sagesse, avec laquelle on crée de solides communautés et de riches pays, car la fortune, la stabilité d'un pays est faite de ces petits biens concrets.

La guerre ne ruine pas l'homme opulent qui a caché son or dans les deux continents et qui sera riche ici ou ailleurs; elle ne ruine pas l'ouvrier qui reprend anonymement une tâche interrompue quelques jours par la tourmente; mais elle détruit le petit industriel, l'artisan consciencieux et le commerçant honnête qui doivent fermer leurs portes,

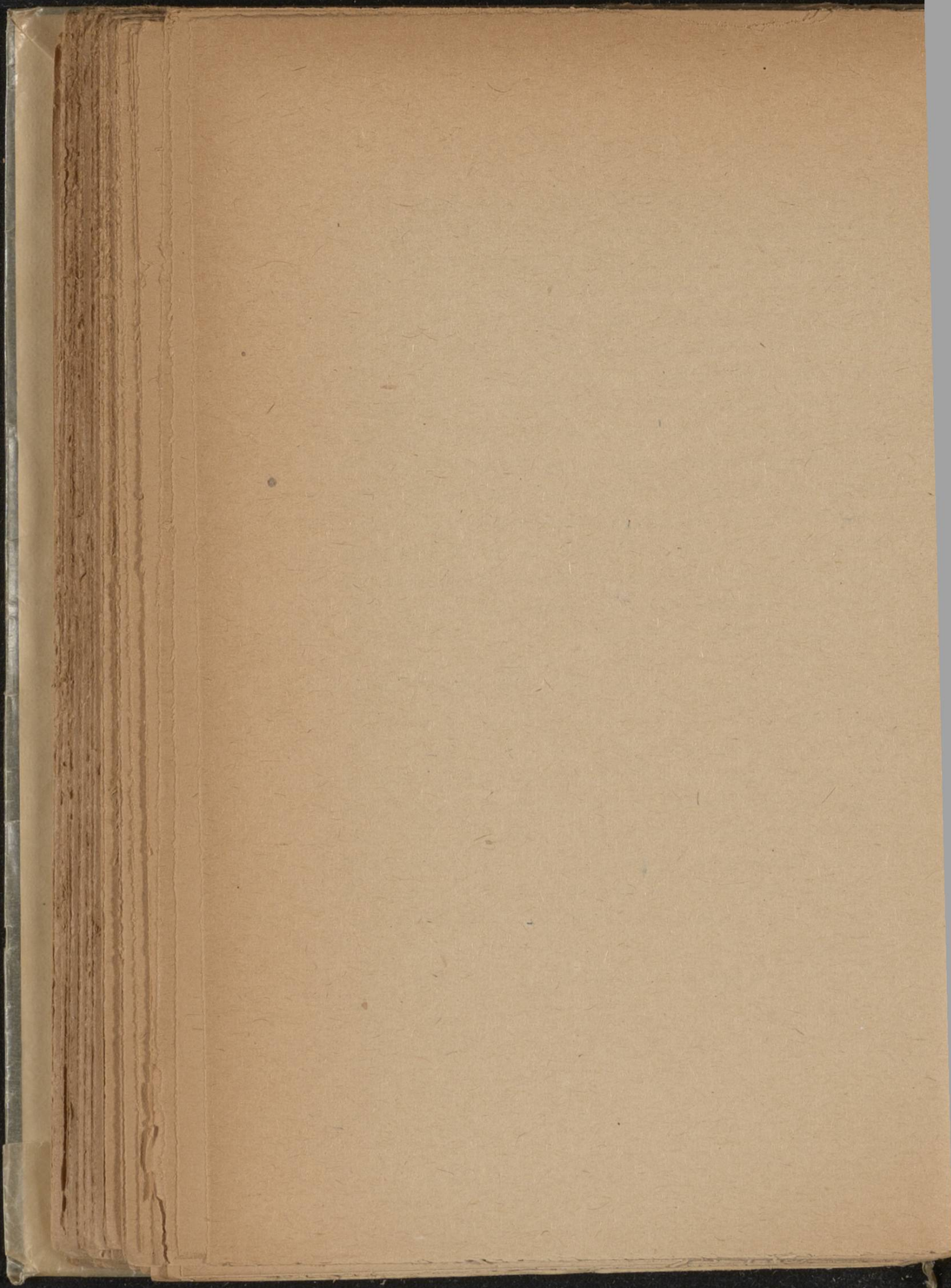
et l'écrivain solitaire dont la copie est inactuelle. Il y a vingt-cinq ans, j'ai vu chanceler de généreuses fabriques qui ne se sont pas relevées et qui sont mortes lentement, et de fiers artisans se perdre farouchement dans des usines d'où ils n'ont pu sortir. Voilà une des grandes injustices de la guerre qui tue des énergies et anéantit des récompenses. Qu'importe à des gens qui brouettent, pour ainsi parler, leurs quatre meubles, d'un bout à l'autre de l'année et d'une province, que les bombes détruisent la maison qu'ils louent et qu'ils n'aiment pas? Ils se plaisent partout, ils dépensent leurs revenus en sots plaisirs, ils ne possèdent rien et ils n'ont jamais songé à avoir quelque chose. Pour eux, la guerre n'est qu'une sorte de coup de vent qui dérange leurs allées et venues pendant quelques heures. Mais l'homme sage et la femme forte qui, obéissant aux traditions de la race, se sont installés à demeure, au milieu du jardin qu'ils cultivent, contre l'atelier qu'ils font vivre, l'homme sage et la femme forte succombent souvent dans les griffes de l'aveugle et injuste guerre qui semble les guetter depuis qu'elle ondule aux frontières. C'est ainsi que, d'une génération à l'autre, les meilleurs citoyens d'un pays, ceux qui faisaient les communautés riches et solides, se sont découragés et ont croisé définitivement leurs bras las et vieilliss. Ces gens n'en sont pas morts tout de suite (ils brûlent

à petit feu), mais un peu d'avenir, un peu de richesse, un peu de grandeur nationale est mort tout à coup de leur affaissement. Il en sera ainsi cette année encore et, ce dernier jour de décembre, cent mille, deux cent mille ménages de chez nous auraient pu écrire ces lignes sur le dernier feuillet de leur livre de raison.

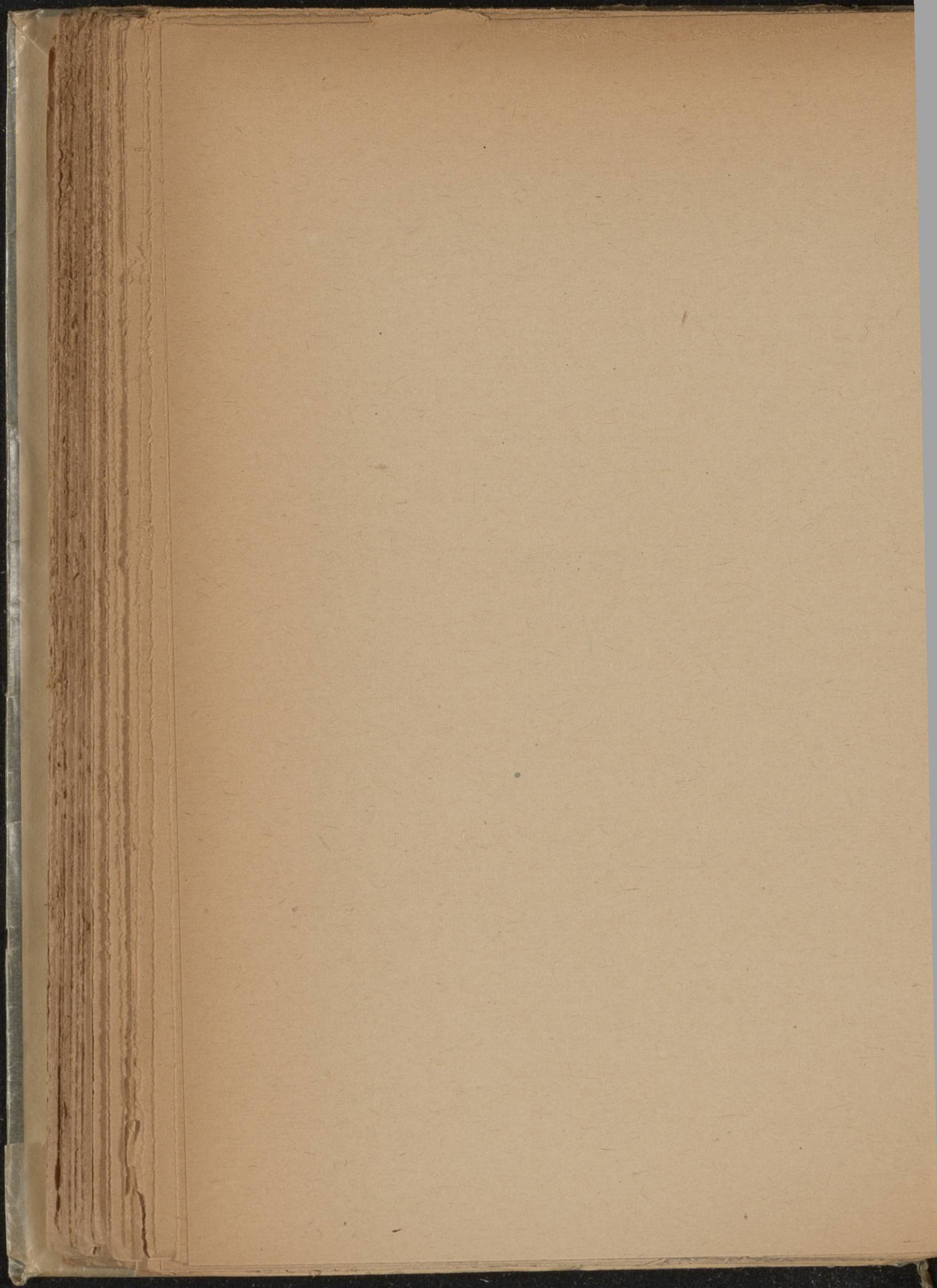
Certes, jusqu'à maintenant, nous n'avons pas eu faim, ni ma femme, ni mes enfants, ni moi, ni notre chien, et j'ai même pu sauver la vie aux oiseaux de notre courtil; mais je sais que des détresses aiguës se multiplient partout. D'ailleurs, si je me plains, ce n'est pas parce que la guerre m'appauvrit, mais parce qu'elle détruit le symbole que j'avais érigé dans nos quatre ares de sable à l'intention de mes petits-enfants — et des enfants de mon pays à qui je n'ai cessé de prêcher la sagesse et l'amour de la maison et du jardin. La guerre a couvert la Belgique de drames sanglants et fumants et j'ai dit combien ils me meurtrissent, mais j'ai voulu parler aussi de la plainte discrète, secrète, résignée, de deux cent mille familles qui, l'an passé encore, imposaient par leur effort, leur dignité, leurs vertus civiques, et qui, demain, seront des pauvres à qui personne ne songera parce qu'ils n'ont pas été estropiés sur un champ de bataille ou dans une usine. Je n'ai pas voulu clore ces feuillets consacrés à une année de malheurs sans dire la grande pitié de ces abandonnés.

On consacra des pages émues aux milliers de soldats morts pour la patrie et des pages poignantes aux milliers de tragédies qui ont endeuillé nos villes, nos villages et nos routes. Racontera-t-on le silencieux calvaire de ceux qui, lorsque le pays respirera, retravaillera, retrouvera du pain et la tranquillité, le calvaire des déshérités sans histoire qui, timidement, les vêtements mûrs, rôderont autour de leur maison vendue, à la recherche d'un quart de salaire et d'un appartement sans âme? Je souhaite qu'un romancier sensible se penche un jour sur la banale détresse (elle ne porte ni trace de sang ni marque de feu), sur l'injuste détresse de ces vaillants qui sont désormais trop vieux pour recommencer leur vie et qui, malgré leur innocence, ont sombré dans le purgatoire des pauvres.

31 décembre 1940.



Lectures.



Grâce aux nuits paisibles que les brumes de la saison nous accordent, j'ai enfin repris — après sept mois de torpeur! — de chères lectures familières. J'ai épousseté de vieux livres français et latins et je me suis mis à l'étude, chaque soir, avec une ferveur intacte de collégien. Cependant, parfois de tragiques souvenirs me passent par la tête. Je me rappelle surtout la troisième semaine du mois de juin. Je n'allumais plus le poste de la radio française qu'avec angoisse et quand j'entendais, dix fois répété, un vers de la *Marseillaise*, toujours le même, rauque, désespéré sur des ondes de fortune, je pâlisais. Bien que j'adore la vieille culture française, je suis trop belge pour aimer aveuglément les penseurs et les artistes qu'on nous présente comme les interprètes supérieurs de la France moderne, dont je me suis éloigné, je l'avoue, depuis quelques années, pour me consacrer entièrement, pieusement, à notre *mos majorum*, car je n'écris plus que de « vieux » livres sur les usages de ma race. Je n'admirais donc

pas la France d'aujourd'hui; en revanche, chaque nom de ville que je lisais dans les communiqués de guerre en juin, certains noms de villages évoquaient pour moi un nom vénéré d'écrivain ou bien une image pittoresque entrevue dans un roman ancien, et ainsi s'élargissait, chaque jour, cette pathétique géographie de mes souvenirs littéraires. Mes vieux auteurs français, mes vieux livres semblaient se courber sous le tonnerre. C'était eux que la guerre arrachait, l'un après l'autre, de mon esprit et de mon cœur. La débâcle sanglante de la France m'a fait souffrir presque autant que l'invasion de mon pays, car, si toute ma pensée m'appartient (et elle n'est peut-être qu'un mélange de gravité nordique et de clarté latine), si ma pensée est née et solitairement s'est développée en moi, elle doit ses premiers balbutiements et je dois la langue de mes livres à la France. L'armistice qu'on signa alors — tout était consommé et je ne pouvais qu'y faire — me permit de respirer un peu: on ne tuait plus sur le sol français, on ne détruisait plus le visage de la France. Elle ne m'a jamais gâté: des pays du nord ont été à mon égard plus généreux qu'elle; mais ma reconnaissance est ancienne: elle vient du fond de mon enfance, de mes années d'école, de mes premiers essais angoissés d'écrivain. Je pardonne à Paris le mauvais accueil qu'il fit toujours aux livres authentiquement belges; je ne songe plus qu'au

malheur de la France. Mais je crois qu'elle vivra et c'est très doux de l'espérer.

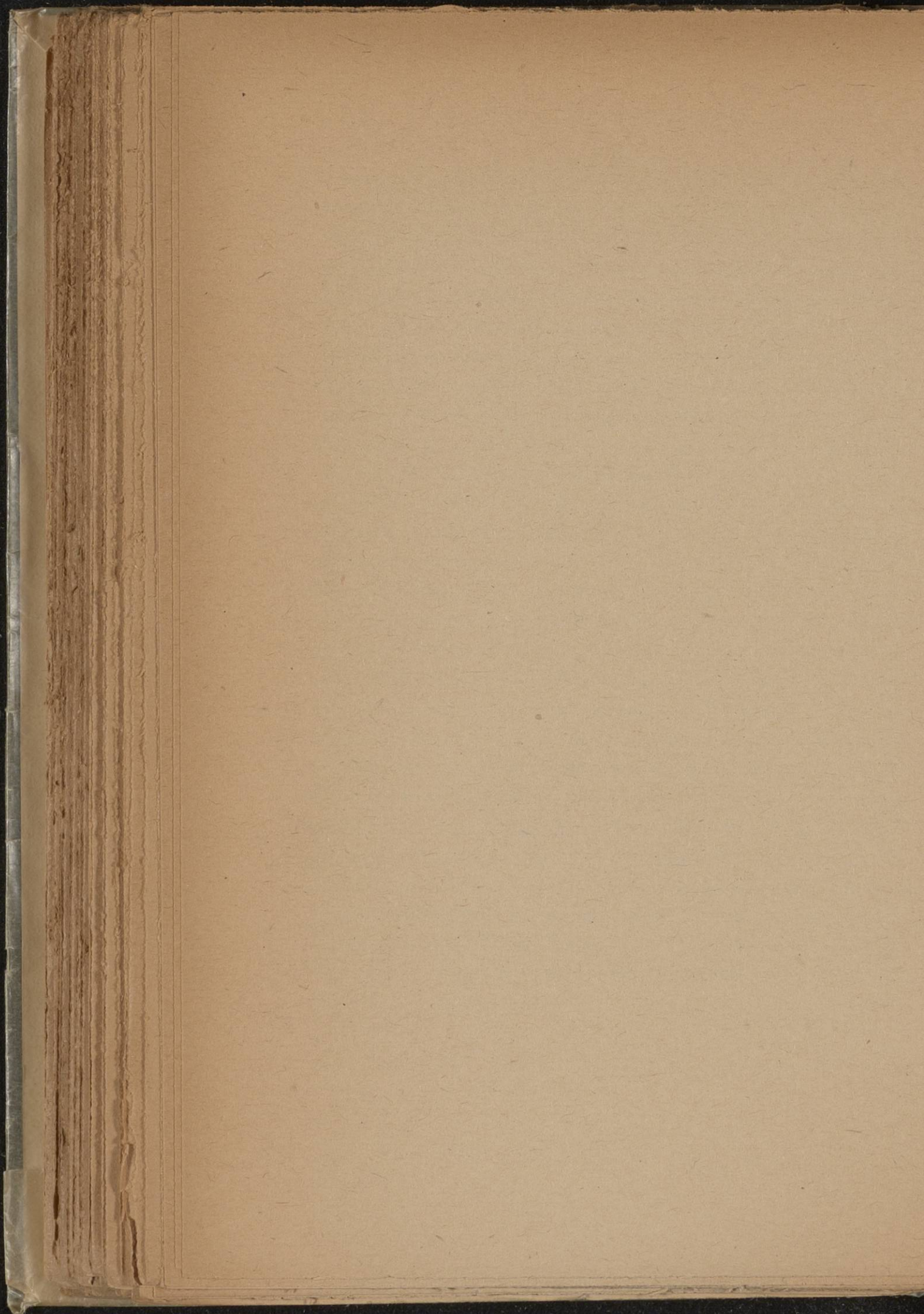
J'avais aussi tremblé pour Paris. Je n'ai fait dans cette ville qu'un court séjour; en revanche, ce séjour fut recueilli. J'avais visité les vieilles églises de la capitale, les musées, les rues qu'avaient parcourues les génies de la France et les personnages de Hugo et de Balzac. Je m'étais incliné sur des tombes sacrées. Je n'avais rien vu du Paris moderne: j'avais vécu en compagnie de Pascal, de Bossuet, de Corneille, de Racine, de Molière, de Lafontaine, de Mme de Sévigné, de Jean-Jacques Rousseau, de Michelet. Toutes mes promenades étaient pieuses, silencieuses — et cependant j'avais le cœur gonflé d'enthousiasme et de reconnaissance. En juin, je vis donc les armées allemandes se ruer vers Paris et, chaque jour, je souhaitais qu'un immense drapeau blanc couvrît ce richissime joyau où reposaient tant de génies pacifiques qui furent, aux grandes heures de leur pays, quelques-uns des flambeaux de l'univers. Je me disais: « Que Français et Allemands respectent le sommeil de ces trépassés qui n'ont pas voulu "notre",, guerre; que les belligérants respectent aussi les cathédrales sur lesquelles ont sué et saigné tant d'artistes pieux; les musées où rayonnent des toiles et des marbres qui devraient être immortels; qu'ils n'épouvantent ni les bonnes gens de Paris ni les petits oiseaux du Luxembourg. » Je revoyais mille images

parisiennes: sacrées, splendides ou heureuses. Les Français, prouvant ainsi leur éminent degré de civilisation, livrèrent leur capitale aux Allemands qui la respectèrent. J'ai entendu des Belges insulter la France vaincue, désarmée, inhospitalière. Ah! j'aurais voulu remettre sur-le-champ à un imprimeur les brèves études que j'avais écrites avant la guerre sur trente écrivains géniaux de là-bas chez qui, j'avais retrouvé, me semblait-il, la vénérable âme française, qui est aussi, à quelques nuances près, l'âme ancienne de la Wallonie. J'aurais rendu ainsi, en pleine tourmente, à cette France vaincue et humiliée, un écho du tribut d'hommage que lui doivent tous ceux qui, chez nous et dans le monde, ont lu mille lignes de sa langue ailée et précise.

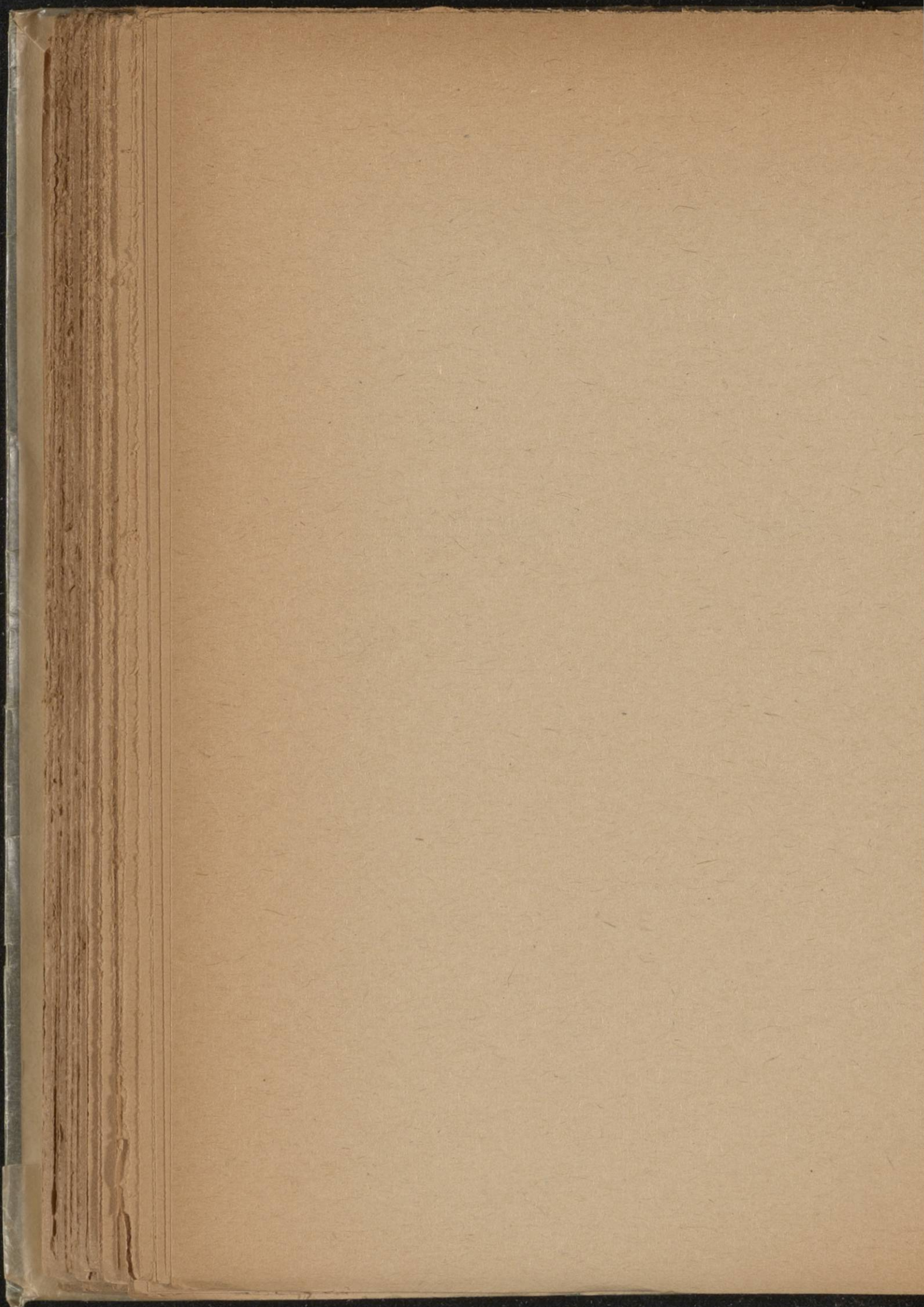
Je m'attarde à remuer ces âpres souvenirs du mois de juin et pourtant je voulais parler d'autre chose. J'ai donc repris de chères lectures et mon contentement est très grand pendant quelques heures. Je relis un joyau de Lafontaine, je le compare à la fable de Phèdre; je prends des notes; ou bien je rouvre pour la vingtième fois les lettres de Mme de Sévigné et j'écoute son adorable bavardage; je traduis timidement une page de César. Je suis redevenu un écolier. Dehors, il gèle à pierre fendre, mais il fait bien chaud sous la lampe et je fume gourmandement ma pipe. Quel doux rajeunissement me pénètre l'esprit et le cœur! Mon contentement n'est donc

pas frivole et il ne fait de mal à personne. Pourtant je me sens tout à coup angoissé. Que font les hommes en guerre? Mes veilles heureuses sont peut-être des veilles d'épouvante pour des enfants, des femmes, des hommes que j'eusse aimés si je les avais connus. J'abandonne brusquement mes livres, ma plume et ma pipe. Mon contentement a disparu, j'ai revieilli soudainement. Je n'aurai donc plus aucune sérénité aussi longtemps que voleront les oiseaux d'acier et que tonnera le canon; je ne peux vivre dans cette atmosphère inhumaine; j'éprouve le remords d'avoir oublié la guerre et j'en demande pardon aux victimes de cette nuit-là; et, le lendemain, j'attends les nouvelles de la radio avec anxiété. Un jour, j'ai appris que, grâce au brouillard, il n'y avait pas eu de bombardement, ni d'un côté ni de l'autre. J'avais donc passé une veille sans pécher et j'en ai remercié Dieu. Que bientôt les maîtres du monde me permettent de ne plus pécher, c'est-à-dire de reprendre successivement tous mes vieux livres, de redevenir un adolescent, de me libérer de cette torpeur qui m'accable depuis près d'un an. Une nuit où le ciel fut calme dans tout l'occident de l'Europe, j'ai ressenti l'immense contentement — d'homme et d'enfant à la fois — qui illuminera ma maison et mon visage quand la sainte Paix luira enfin sur le monde — et sur mes livres, ma seule et innocente passion, que la guerre m'a volée.

10 janvier 1941.



Une autre Parentale.



Ce matin, cherchant un peu de paix et de force, j'ai rouvert, une fois encore mes *Parentales*. J'y ai découvert de claires images, de pieuses reliques, de capiteux épisodes de la vie champêtre, et pourtant c'est une histoire grave que je vais recopier ici. Nous pourrions l'approprier à la dureté de notre temps. — Mon oncle Léopold ne fut jamais un hercule. Du plus loin que je me souviens, je le revois grand, maigre, voûté, la moustache courte et grisonnante. Il avait passé la quarantaine quand je vins au monde. Il était plus instruit que la plupart des ouvriers de son temps: il savait lire — et même écrire, en faisant des fautes cela va sans dire. Il était doux, timide, taciturne. En quittant l'école, il descendit dans la mine de fer: il était l'aîné de la maisonnée où chacun de ses cinq cadets mangeait comme quatre. Il eut une sainte vie d'ouvrier: il ne songeait pas à lui, mais à ses sœurs, à ses frères et à leurs enfants. Voilà l'homme de qui j'ai parlé souvent dans mes souvenirs et de qui j'espère re-

parler encore, pieusement. Quand j'ai pu l'observer, il était vieux, fragile, maladif; silencieux, mais serein; pauvre, mais généreux. Je n'ai pu l'observer longtemps: je m'éloignai de notre village et il mourut pendant mon vagabondage. Je songe souvent à lui, non seulement parce que je le vénérais, mais aussi parce qu'il connaissait, mieux encore que ma mère, la vie ancienne de notre canton et qu'il pouvait m'en donner des images que ma mère avait ignorées: celles des mines de fer. Puis il était plus avare de paroles, il allait droit au fait, laissant de côté tout mot inutile. Je me souviens que, le crayon sur ma page, je l'avais fatigué un jour de questions et qu'il y répondait avec une clarté étonnante, faisant sortir de sa mémoire de vieillard des aspects et des épisodes de sa vie de jeune mineur, et c'est grâce à lui que j'ai pu parler des bures de fer — où je n'ai jamais mis le pied — dans quelques-uns de mes récits. Il parlait simplement, la voix voilée et monotone, sans un mot plus haut que l'autre, narrant une tragédie comme on parle du temps, sans un geste, sans un pli au visage ni un éclair dans les yeux. Il était pourtant sensible au dernier point, mais sa soumission au sort était sans borne.

Gamin, il avait d'abord été charretier dans la mine, c'est-à-dire qu'il conduisait le cheval et son train de wagonnets dans les galeries. Un jour, un coup d'eau avait envahi la bure, englouti des hom-

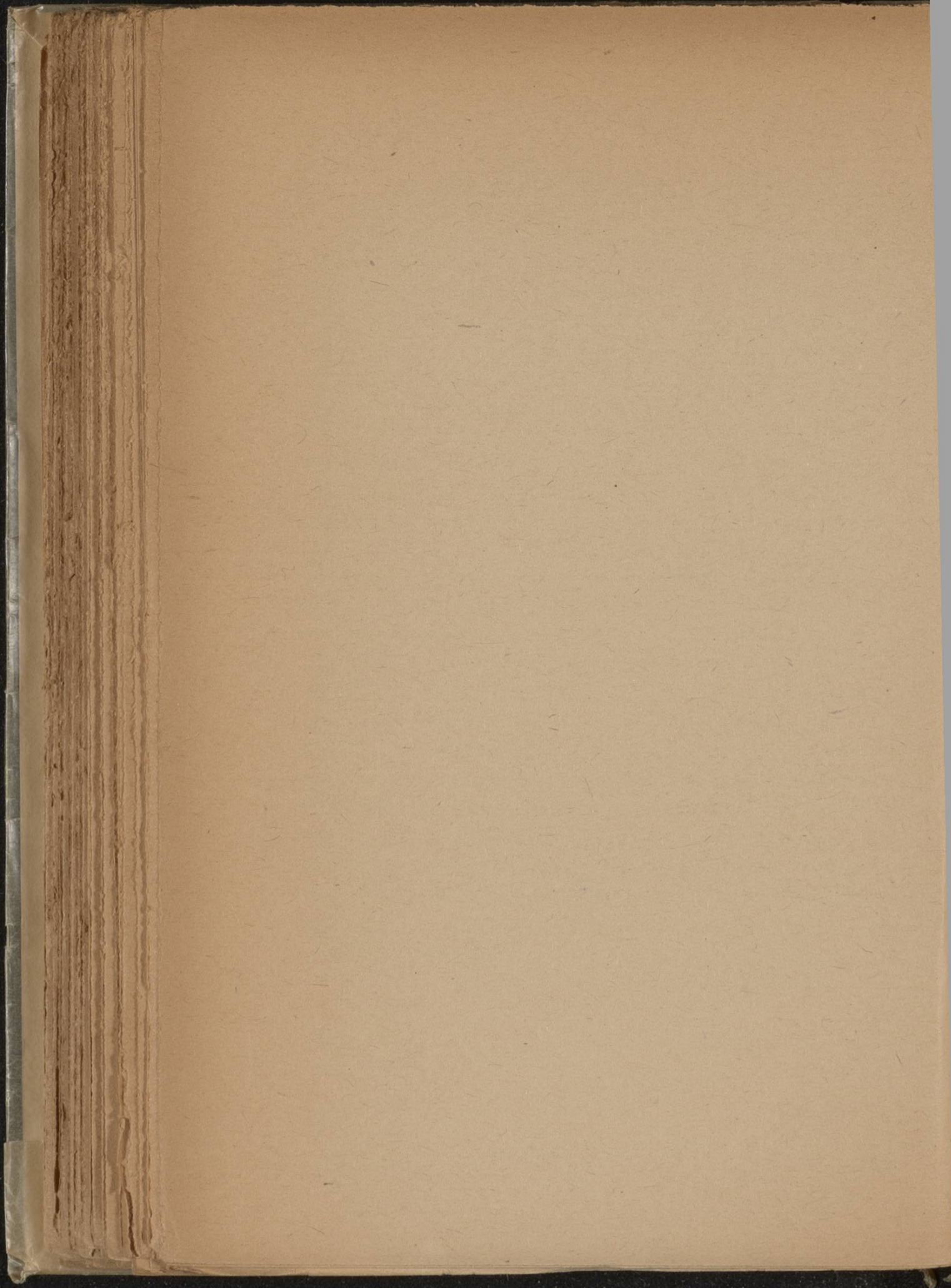
mes, si ma mémoire ne me trompe, et certainement le cheval. L'adolescent s'était enfui épouvanté, mais il avait dû regagner bientôt le puits rouge. Il me contait cette histoire avec douceur. Il se rappelait aussi qu'une fois il s'était hissé, malgré sa peur, au-dessus d'un gouffre pour y recueillir un pigeon égaré dans la mine et voletant contre la voûte. Il se souvenait encore d'un pétardier qui avait péri dans l'explosion de la poudrière: une semaine après, on recherchait toujours des morceaux de ce pauvre homme dans le bois voisin. Ces tragédies passaient entre deux images plus clémentes: la lueur des chandelles et des lampes à bec, le crépitement des marteaux, le grincement des pioches et des pelles, les détonations, les éboulements, l'odeur du suif, de l'huile, de la poudre, les ténèbres. Ses récits me passionnaient, les tableaux qu'il évoquait me semblaient venir d'un autre pays et d'un autre âge; ils composaient une sorte de purgatoire terrestre où rampaient des punis. Mais mon oncle parlait d'une voix unie en humant, de temps en temps, une prise de tabac — je revois encore sa boîte d'écorce de bouleau garnie d'une languette de cuir —, car cet homme simple a toujours cru que la destinée l'avait mis un jour au monde pour qu'il descendît très tôt dans une mine de fer et y gagnât son pain. Pour ne pas m'attrister, il ne me parla jamais de la mort de mon oncle Barthélémy de qui il recueillit le der-

nier souffle et essuya la bouche sanglante, comme je l'ai rapporté ailleurs. Et ma mère dut me narrer un autre épisode du séjour de l'Aîné dans la mine.

Un jour, devant lui, dans l'ombre où ne vivaient que sa lumière et la lumière d'un autre ouvrier, le boisage de la galerie céda et l'homme disparut à moitié sous l'éboulis. Mon oncle s'était jeté au secours de son compagnon; il rencontra les étais craquants, y colla son dos et appela à l'aide. A quatre pattes, l'autre reculait, encouragé par son sauveur haletant. On accourait. L'homme rampant passait sous les genoux de mon oncle qui, à son tour, se baissait, se débarrassait ainsi de sa charge et sautait en arrière, ou plutôt tombait à la renverse pendant qu'un morceau de la voûte s'écroulait à ses pieds. L'autre ouvrier n'était pas blessé, mon oncle n'avait pas une écorchure, mais il était trempé de sueur, livide, sa bouche restait ouverte, tout son corps tremblait et c'est lui qu'on emmena le premier. Il ne se remit pas tout de suite. On le regardait sans mot dire — maigre, chétif, grelottant, pâle comme un mort. Il avait soutenu peut-être une tonne de pierres sur ses frêles épaules; il lui avait donné tous ses muscles, tous ses nerfs, tout son souffle, et il était à bout de force, sans haleine, tremblant comme une feuille. L'air du dehors et une goutte de genièvre l'aidèrent à se ravoïr. Son dos, courbé depuis son enfance, fut déjeté quelques

jours, puis il n'y parut plus. Mon oncle ne m'a donc jamais raconté cette histoire: je la dois à ma mère, et la fierté de la conteuse était visible. Autrefois, quand on la narrait au village, on regardait encore la maigreur du héros, ses longs membres fragiles, son dos voûté, et l'on était ému, et l'on comprenait encore l'effort que ce pauvre homme avait dû faire, et pourquoi il était sans couleur, sans voix, sans souffle, tremblant comme un malheureux atteint de la maladie sacrée quand il sortit du puits. — Je recopie cette *parentale* en ce mauvais matin où la guerre aboie autour de l'Europe pour demander: « Est-ce que mon oncle ne fut pas un héros? Est-ce que ce nécessaire héroïsme ouvrier ne se manifeste pas mille fois chaque jour? Est-ce que le pain, la maladie, les météores ne nous réclament pas mille héros chaque jour? Quand donc estimera-t-on que ces sacrifices, si glorieux et si purs, suffisent à nos méditations sur les forces malignes qui accablent le monde? Quand étoufferons-nous enfin, dans nos mains européennes, dans nos mains universelles, dans nos mains sages et charitables, cette force mauvaise sortie uniquement de nous, qu'on nomme la guerre et qui nous vole des millions de héros nécessaires au bout de chaque quart de siècle? »

15 mars 1941.



Une Année de Guerre.

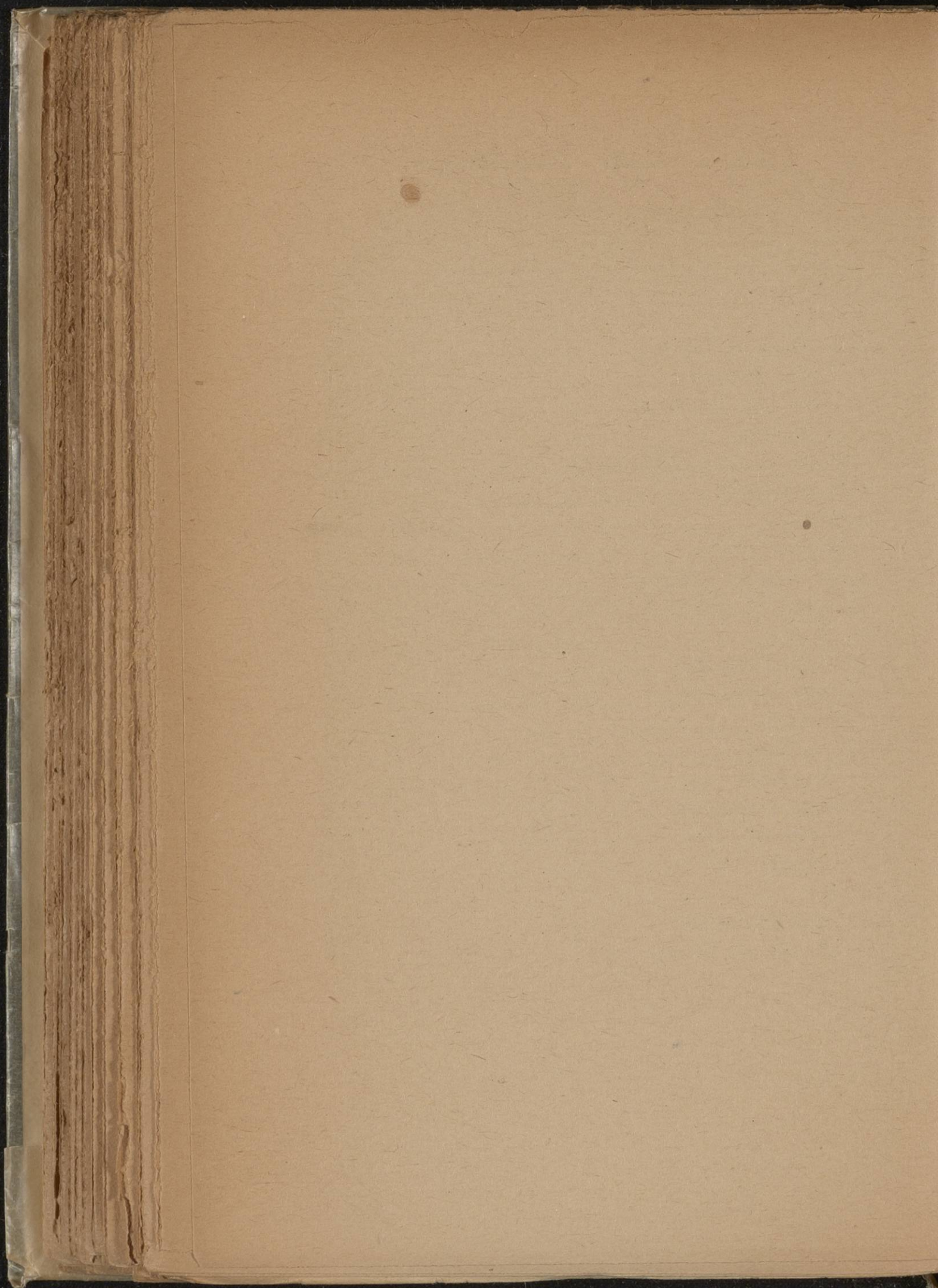
La dixième aube de ce mois de mai est aussi splendide que celle de l'an passé; mais elle est plus calme malgré le passage des avions anglais peu après minuit. Voilà donc une année que nous partageons les angoisses et les drames de cette affreuse guerre qui, me semble-t-il, n'est pas près de finir. Mais je n'ai plus le courage de répéter la longue plainte des blessés et des affamés de l'Europe, ni de poursuivre le dénombrement des tués et des noyés des deux continents. En ce matin clair, radieux et paisible, je clos mon livre funèbre en songeant que notre été sera saccagé, que nos nuits étoilées seront violées par les avions, que des hommes laborieux qui devaient vivre un demi-siècle encore, que des enfants qui auraient vu le prochain siècle, que des femmes qui auraient donné des remplaçants aux morts, seront tués avant que les cloches de la Paix ne sonnent sur l'Europe sereine ou anxieuse. Depuis deux mois, les livres m'ont sauvé du désespoir, et je demande pardon aux morts, aux blessés, aux

affamés de les avoir oubliés quelques heures. Quand on ne peut les panser, l'oubli des plaies du monde est une bénédiction. Depuis deux mois, je lis comme on boit de l'alcool, comme on prend un stupéfiant, entre deux relâches lourds de remords... Mon journal de guerre est donc fini. Je n'ai plus rien à y ajouter, je ne pourrais que l'assombrir encore par des images rouges ou livides — le sang, la faim — qui ressemblent d'ailleurs à des images de livres anciens. Avant-hier, nous avons, comme chaque année, déposé un bouquet de tulipes sur la tombe de ma mère qui aimait ces fleurs de « jardin riche », et j'ai répété que cette vieille femme fut bien heureuse d'être partie assez tôt pour ne pas voir la malédiction qui s'est abattue sur le monde et sur notre petit pays dont le sort est toujours mystérieux et angoissant. Que deviendrons-nous? que deviendrai-je? A la bonne garde de Dieu, comme disait ma mère. *Taedet animam meam vitae meae: la vie m'est devenue à charge*, et, moins hardi que Job, je n'ose interroger Dieu sur les raisons de son universel courroux.

10 mai 1941.

Table des Matières.

Invocation	9
L'Exode	17
Trois Mois de Guerre	25
La Tâche éternelle	33
La Fuite des Paysans	41
Les Innocents	49
Mort au Champ d'Honneur	57
Nuits sauvages	65
Bénédiction	73
La Maison morte	81
Adieux à mon Ermitage ?	89
Toussaint de Guerre	97
Une Visite	105
L'éternelle Espérance	113
La Route incertaine	121
La Tempête	129
Le Brouillard	137
Une Parentale	145
La Vertu paysanne	153
La Trêve de Dieu	161
Fin d'année	169
Lectures	177
Une autre Parentale	185
Une Année de Guerre	193



Achévé d'imprimer le 15 décembre 1941
sur les presses de l'imprimerie des
EDITIONS DE BELGIQUE
35, Rue de Lausanne, 35
Bruxelles





LES EDITIONS DE BELGIQUE

DERNIERES PUBLICATIONS:

- | | |
|---------------------|--|
| Maurice BUTAYE | La Porte au Brin de Buis.
Vent de Mort.
Le Docteur Tourane. |
| Elise CHAMPAGNE | Randonnée Espagnole. |
| Emile DANTINNE | Les Contes de No-rub-can. |
| Louis DELATTRE | Bonne chère, Bon Remède. |
| Berthe DELÉPINNE | La Sirène dans la Vitrine. |
| Désiré DENUIT | Jean Tousseul.
Route des Caravelles. |
| Maurice des OMBIAUX | Froissart.
Guidon d'Anderlecht.
Le Génie Bourguignon.
Une Tanière de Féodaux.
Les Bêtes du Parrain.
Le Guignol de l'après-guerre.
Le Carnaval de l'Europe.
Contes du Pays Wallon.
Saint Landelin.
Des Bêtes, des Noirs et... des Blancs. |
| Albert FRANÇOIS | Vacances en U. R. S. S. |
| Albert GRÉGOIRE | Philippe-le-Bon. |
| F. INGHAM | Le Crime de la Jarretièr. |
| André JASMES | L'arrêt au carrefour. |
| Henri KERELS | L'Eden Noir. |
| Dox KHNOPFF | L'Esthétique à travers le temps et l'espace. |
| PLUTARQUE | Conseils aux Jeunes Mariés. |
| Walter RAVEZ | Femmes de Lettres Belges. |
| Jean TOUSSEUL | Les Oiseaux de Passage.
Le Masque de Tulle.
La Croix sur la Bure.
Le Testament.
L'Épine Blanche.
La Parabole du Franciscain.
La Roche de la Mère-Dieu.
Extraits Choisis.
Tablettes.
Le Cahier de F. Stienon.
La Cité Fortifiée.
Le Livre de Raison.
Feuillets Rustiques.
Vieilles Images. |
| Auguste VIERSET | L'Espagne en autocar.
L'Île Parfumée.
Du Rif au Grand Atlas.
Au pays de Tout-Ankh-Amon. |